

L'héritage du docteur Moreau

VOLUME 1



**JEAN-CLAUDE
RENAULT**



L'héritage du docteur Moreau

Volume 1

roman

Jean-Claude Renault

Du même auteur :

- *L'héritage du docteur Moreau*, volume 2, Nestiveqnen Éditions, 2018

Remerciements :

Merci à Patricia, mon épouse, pour ses lectures, ses commentaires, ses corrections, ses conseils, nos discussions et, surtout, sa patience.

Merci à Loïc et Marie pour leurs lectures et commentaires.

Merci à Laurent pour sa lecture et ses commentaires.

Merci à Romain pour ces discussions qui ont ajouté des petits défis à l'aventure.

Merci, enfin, à Chrystelle pour son enthousiasme, sa patience, et son remarquable travail de relecture.

Collection Fractales/ Science-Fiction dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQNEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

www.nestiveqnen.com

Tous droits réservés pour tous pays

Dépôt Légal : novembre 2018

ISBN : 978-2-915653-93-9

Avril 1889

Six ans avant les événements

Chapitre 1

Paris, Champ-de-Mars (France)

— Êtes-vous satisfait, docteur ?
Depuis le pont roulant, l'interpellé, considéra les engins et appareils en sommeil qui recouvraient les cinq hectares de la galerie des Machines. Le lieu était si vaste qu'il aurait pu contenir la totalité du château de Versailles. La grande nef de verre et d'acier serait l'ouvrage le plus impressionnant de l'Exposition universelle de Paris hormis, peut-être, la tour conçue par Gustave Eiffel.

— Oui, Robur. Est-ce que vos préconisations ont été appliquées ?

L'ingénieur fixa son employeur d'un air indigné.

— Bien évidemment. La ceinture maillée de cuivre entoure, comme prévu, les sous-sols. Elle sera opérationnelle dès que les turbines à vapeur auront été installées. D'autre part, les câbles souterrains ont été tirés entre la tour et la galerie. Il n'y aura plus qu'à raccorder.

Un jeune homme qui était resté en retrait désigna le toit de verre.

— Père, ne croyez-vous pas que les perturbations que nous allons générer dans le ciel de Paris vont nous attirer des ennuis ?

L'interpellé haussa les épaules.

— Le ciel est déjà gris et pollué, David. Que ce soit par les émissions des volcans ou par la combustion du charbon et du bois, le résultat est là. Nous ne le rendrons pas plus sombre qu'il ne l'est.

Dubitatif, David ne commenta pas. Son domaine était la biologie mais il en savait assez pour convenir que son père n'avait pas complètement tort.

Il jeta un regard à Misty, la silencieuse garde du corps de son père, dont les yeux dorés en amande soupesaient chaque ombre. La jeune femme féline l'ignora car son seul souci était la sécurité de son employeur.

Levant les yeux, David s'émerveilla encore une fois des courbes élégantes de la charpente métallique dont les fermes atteignaient cent quinze mètres. Cette verrière titanesque conviendrait parfaitement à son futur hôte. Le jeune homme avait hâte de voir tout cela, mais il devrait attendre la fin de l'Exposition universelle et l'achèvement des travaux d'adaptation.

David repensa aux investissements colossaux et aux accords négociés avec la Ville de Paris, notamment une contribution de la Compagnie au futur chemin de fer souterrain. À la recherche de partenaires financiers, son père lui avait expliqué pourquoi il avait écarté les Allemands, comme Friedrich Alfred Krupp dont la puissance industrielle ne cessait de croître : il était inutile de froisser la susceptibilité des services français alors que, par la force des choses, la Compagnie allait devenir française à plein temps.

Le pont roulant termina son parcours de trois cents mètres pour s'arrêter contre la passerelle à l'autre extrémité de la verrière. Ils furent accueillis par un homme affable, Charles Louis Ferdinand Dutert, l'architecte de la galerie des Machines.

— Qu'en pensez-vous, messieurs ?

— Cela peut aller, grommela Robur.

Le docteur sourit à l'architecte décontenancé.

— Ce que veut dire mon ingénieur en chef, monsieur Dutert, c'est que c'est parfait.

— Vous m'en voyez flatté, docteur. Je suis curieux de l'usage que vous en aurez une fois l'exposition terminée.

— Je suis désolé, monsieur Dutert, mais, pour l'instant, cette information doit demeurer confidentielle.

— Je comprends. J'imagine que ce sera en rapport avec l'étrange nom que vous avez donné à votre entreprise : la Compagnie des Intelligences Botaniques. Parmi vos multiples activités, il n'y a, à ma connaissance, rien de botanique, et je suis perplexe quant à une intelligence végétale.

— Vous êtes perspicace, monsieur Dutert, mais je suis au regret de ne rien pouvoir vous dire.

— Je n'insisterai pas. J'ai des soucis plus actuels. Le 6 mai est si proche. Il faut que tout soit prêt à l'ouverture de l'exposition.

Le docteur s'inclina légèrement.

— Nous n'allons donc pas vous ennuyer plus longtemps, monsieur. Nous avons vu ce que nous voulions voir.

— Ce n'était pas un désagrément, bien au contraire. Tout le monde ne peut pas se vanter d'avoir pu parler, et encore moins travailler, avec le mystérieux docteur Moreau.

Ce dernier se contenta de sourire. Dutert se sentit gagné par l'audace.

— Si je puis me permettre, j'ai cru comprendre que vous cherchiez des talents extraordinaires.

— Il est vrai, admit le docteur Moreau, prudent. Nous avons grand besoin de physiciens mais aussi de traducteurs du sanscrit.

— Bien sûr. Mais je pensais à d'autres formes de talent, dit l'architecte persuadé d'avoir aperçu des pupilles fendues chez la jeune femme au visage si particulier.

Le docteur Moreau opina pour inviter son interlocuteur à poursuivre.

— Vous devriez aller voir le grand show de monsieur Buffalo Bill qui sera à Paris pendant l'exposition, vous y découvrirez cette petite dame qui est censément la meilleure gâchette au monde.

Chapitre 2

Clausthal, Basse-Saxe (Allemagne)

L'ingénieur des mines Akseli Kivi, fatigué de tenir sa lampe à pétrole, la posa sur le plancher de la nacelle. Il se pencha par-dessus le garde-corps et crut discerner en bas une lueur bleutée. Il ferma les yeux pour effacer les dernières traces de l'éblouissement dû à sa lampe et observa à nouveau le fond du puits. Il ne rêvait pas. Il ne contemplait pas un trou noir mais un cercle légèrement lumineux. La nacelle remonta brusquement. Kivi se redressa et tira sèchement sur la corde servant à communiquer avec la surface. Il signala ainsi qu'il était conscient et que la descente devait continuer. La nacelle cessa son ascension puis descendit d'un mètre avant de s'immobiliser. Kivi tira sur la corde pour qu'on le fit encore progresser d'un nouveau mètre.

Carélien¹ ayant fui la Russie, le petit homme brun, trapu et aux pommettes saillantes scruta le haut du puits. D'où il se tenait, la surface n'était réduite qu'à un minuscule point de jour. Il jugea avoir déjà dépassé les six cents mètres de profondeur.

Le plus étrange était que nul n'avait jamais entendu parler de ce puits de mine oublié – s'il s'agissait bien d'une mine. Durant la descente, Akseli Kivi avait observé le cercle parfait et la paroi lisse du puits, qu'il avait jugés trop parfait et trop lisse. Il se demanda s'il atteindrait le fond avant que le câble ne fût totalement débobiné.

Une semaine auparavant, un exercice de forage à destination des élèves de l'École des Mines de Clausthal s'était terminé en

1. La Carélie s'étend de la mer Blanche au golfe de Finlande, à cheval entre la Russie et la Finlande.

catastrophe. Le sol s'était effondré, dévoilant un large trou circulaire qui avait englouti la foreuse, deux ouvriers et un élève ingénieur. Kivi, le malheureux professeur de ces travaux pratiques, s'était approché du bord et avait découvert qu'il s'agissait d'un puits d'une profondeur abyssale. Il avait alors décidé d'en organiser l'exploration, utilisant la recherche des corps des défunts pour justifier la mise en place d'un chevalement² provisoire.

Quelques minutes plus tard, la nacelle émergea du plafond d'une grande salle hémisphérique. Éberlué, Kivi ne réagit que quand son frêle ascenseur commença à remonter et tira à nouveau sur la corde pour faire stopper son ascension. Ensuite, dans sa hâte de poser les pieds sur le sol, l'ingénieur tira la corde à chaque arrêt. La descente saccadée fut rapide. Il eut cependant le temps d'appréhender cette cavité artificielle et les six galeries en étoile qui émettaient une luminosité bleue éclairant faiblement la salle. Kivi tira enfin trois coups, le signal convenu pour le terme de son voyage, et sortit de la nacelle. Il se pencha pour attraper sa lampe à pétrole car, si les parois des tunnels étaient luminescentes, la salle restait dans une demi-pénombre.

En dehors du fait que la cavité n'était visiblement pas naturelle, l'ingénieur sentit tout de suite que la situation était anormale, pourtant il lui fallut un peu de temps avant de comprendre pourquoi : la salle ne portait aucun stigmate de la chute de la foreuse. Quelqu'un, ou quelque chose, avait fait disparaître la machine, les trois corps et les gravats. Autour de la passerelle, tout était net, trop net.

Lampe levée, il parcourut la cavité circulaire. Le sol demeurait lisse, sans même un caillou. Le seul relief était un disque de pierre central épais d'à peine un centimètre sur lequel la nacelle était posée. Kivi leva la tête. Ce disque était sensiblement du même diamètre que le puits. Il examina successivement les six tunnels, rectilignes et vides, mais n'en voyait pas le bout. Aucune galerie des mines de Clausthal n'avait croisé pareille structure, ce qui lui donna à penser qu'il avait peut-être sous-estimé la profondeur.

Soudain anxieux, l'homme ricana comme pour chasser son angoisse. Les débris ne s'étaient pas désintégrés par magie. Il

2. Assemblage de madriers et de poutres, structure permettant la manutention d'un puits de mine.

imagina une machine gigantesque qui aurait pu surgir d'un tunnel pour nettoyer l'espace. Il n'avait pas d'explication et pensa aux romans de ces écrivains fantasques qui inventaient des mondes souterrains habités. Clairement, les galeries et la salle n'avaient rien de naturel. Qui les avait creusées ? Et qui avait dégagé la salle ? Après tout, ces deux questions n'avaient peut-être pas la même réponse. En bon enfant de la mine, Kivi se sentait chez lui sous terre. Néanmoins, il ne retrouvait pas ici le sentiment de sécurité habituel.

L'ingénieur s'aperçut que la nacelle n'était pas parfaitement à plat sur le disque de pierre et décida d'en chercher la cause. Il posa sa lampe à côté de son ascenseur de fortune, se mit à quatre pattes pour observer en dessous et palper un léger relief dont la texture rappelait le marbre. Il se releva pour déplacer la nacelle, révélant ainsi les restes luminescents d'une colonne ronde sectionnée à sa base. Si la chute de la foreuse l'avait brisée, elle aussi avait disparu.

En examinant plus attentivement la colonne tronquée, Kivi n'eut aucun doute : il avait trouvé l'origine de la lumière qui faisait aujourd'hui défaut à la cavité. Sa luminosité était telle, qu'entière, elle avait dû rayonner plus intensément que l'éclairage inondant les galeries. Ce qui étonna le plus Kivi, ce ne fut pas la différence de texture avec le disque inerte qui l'entourait mais l'absence de chaleur. Il ne connaissait aucune source artificielle de lumière qui soit aussi froide.

Kivi se releva, prêt à s'enfoncer dans un des tunnels. Il avait deux heures devant lui, passé ce délai, l'équipe à la surface commencerait à s'inquiéter. Il descendit du disque minéral puis tourna autour. Il observa les quatre premières galeries sans leur trouver de différences mais s'immobilisa devant la cinquième, bouche bée.

Une créature anthropomorphe, mince et de grande taille, dont le vêtement noir évoquait une soutane, avança vers Kivi qui, assailli de craintes religieuses, osa à peine respirer. Les longs cheveux argentés et brillants de la créature accentuaient la luminescence de sa peau blanchâtre. L'ingénieur frémit quand l'habitant souterrain posa sur lui des yeux où iris et pupilles se confondaient en un magma scintillant, tel du mercure en mouvement. L'homme ne put soutenir le regard, si

pénétrant qu'il eut l'impression de subir la pesée des âmes. Ses pensées s'emballèrent.

Les excavations étaient certainement anciennes et Kivi se demanda si les légendes caréliennes qui avaient bercé son enfance s'appuyaient sur une réalité. Luttant contre sa propre peur, il releva la tête et, malgré les yeux à l'éclat insoutenable, dévisagea l'humanoïde qui l'observait intensément. L'ingénieur ne put lui donner un âge et ne lui trouva aucune ressemblance avec un des personnages fabuleux de sa culture, même si son impassibilité lui évoquait l'imperturbable Väinämöinen, le héros du *Kalevala*³. Toutefois, la fuite des siècles avait pu déformer les mythes. Qui était ce personnage ? Et depuis combien de temps vivait-il dans ces galeries ?

L'être, immobile, fixait toujours Kivi. Mal à l'aise, l'ingénieur se dit qu'il n'était pas le seul à faire une rencontre inattendue. Cependant, suite à la chute de la foreuse et des trois corps, l'humanoïde avait certainement anticipé la venue de l'homme. D'ailleurs, c'était certainement lui qui avait dégagé la grande salle. Cette considération plus matérielle rasséra Kivi qui tenta d'imaginer les moyens techniques employés pour cette tâche.

L'humanoïde semblait attendre. Kivi se demanda quoi, puis, étant en quelque sorte l'étranger qui s'invitait, il se sentit obligé de faire le premier pas. Il hésita entre sa langue maternelle, le russe et l'allemand. Ses tergiversations lui parurent stupides. L'être ne parlait probablement aucune de ces langues. Ils étaient sur, ou plutôt sous, le territoire de l'Empire allemand. Il opta donc pour l'idiome correspondant. Dès le premier mot, il se sentit ridicule.

— Bonjour... Parlez-vous ?

— Nous parlons, répondit l'être en allemand, à la grande surprise de Kivi.

3. Épopée composée sur la base de poésies populaires de la mythologie finnoise collectées notamment en Carélie.

Chapitre 3

Paris, Gare du Nord (France)

La dernière locomotive arrivée purgea sa vapeur. Il n'y aurait pas de train en mouvement avant une demi-heure.

Le musicien arrêta de tourner la manivelle de son orgue de barbarie pour examiner la foule qui grouillait dans le hall de la Gare du Nord. Notant la présence de policiers en uniforme, en plus grand nombre que la veille alors que l'effectif avait déjà augmenté, il sourit. Il ne risquait pas grand-chose mais, la prochaine fois, il exercerait ses talents dans un autre endroit. Il repéra quelques hauts-de-forme et les costumes de prix qui les accompagnaient. La moisson serait bonne.

Le musicien changea de carton perforé puis se remit à tourner la manivelle. Une mélodie étrange s'éleva de l'instrument et toutes les personnes présentes dans le hall se statufièrent instantanément.

Le musicien examina les bourgeois et les bourgeoises, les ouvriers, et même les policiers, tous paralysés par sa musique et attendant sagement d'être détroussés. Ne décelant aucune anomalie, il adressa un signe de la tête à une femme immobile, en robe et manteau bruns, aussi neutres que possible. Celle-ci s'anima. Le morceau ne durerait qu'une paire de minutes.

La femme soulagea un premier bourgeois d'une montre à gousset dont la chaîne en or pendait avec outrecuidance, butin complété par une bourse dodue trouvée dans une de ses poches. Bien que tentée de dérober l'arme d'un policier qui ne pouvait la voir, elle s'attaqua à un deuxième bourgeois aux bijoux ostentatoires. Après l'avoir dépouillé, elle évita un troisième, plus austère,

duquel, selon son expérience, elle ne récolterait qu'un portefeuille rempli de papiers dont elle et son complice ne pourraient tirer profit.

Alors que la femme passait devant un ouvrier en bleu de chauffe, elle eut la nette impression que le regard de celui-ci la suivait. Elle sursauta puis fixa à nouveau les yeux en partie dissimulés dans l'ombre d'une casquette molle. L'homme ne cilla pas et elle en vint à douter de ce qu'elle avait vu. Après un examen un peu plus poussé de l'individu, elle remarqua qu'une barbe de plusieurs jours couvrait son menton mais que ses mains semblaient trop raffinées pour quelqu'un qui maniait la pelle à charbon. Elle frémit puis se rassura en se rappelant que seuls son complice et elle avaient dans les oreilles des bouchons qui les isolaient de la musique.

Tout à coup, l'individu lui fit un clin d'œil. Elle tressaillit. Il bondit et lui attrapa le poignet. Malgré ses bouchons, elle entendit la formule réglementaire : « Inspecteur de troisième classe Cantovella ! Je vous arrête pour vol à la tire. »

Surpris par ce qui venait d'arriver à sa complice, le joueur suspendit son mouvement. La musique cessa et les gens reprirent leur vie. Il hésita peu et décida de fuir. Mais lorsqu'il se retourna, il se retrouva nez à nez avec un pistolet pointé sur lui. L'homme en costume qui tenait l'arme, un moustachu à l'air narquois, lui dit :

— Commissaire adjoint Hennion, Police spéciale des Chemins de fer, vous êtes en état d'arrestation pour vol qualifié.

Des policiers en uniforme prirent en charge les malfrats et Hennion rejoignit Cantovella. Tous deux ôtèrent les bouchons qu'ils avaient dans les oreilles.

— Vous aviez raison, inspecteur.

— Merci, monsieur, répondit Cantovella. L'automatophone était le seul dénominateur commun à tous ces actes délictueux.

Les vols – et les plaintes consécutives – s'étaient répétés pendant plusieurs jours. Toutefois, aucune victime ne s'était souvenue de la manière dont ses poches avaient été vidées. Après deux jours à écouter les témoignages, Cantovella avait demandé aux personnes interrogées si elles se souvenaient d'un détail particulier, insolite ou non. La veille de l'arrestation,

une femme avait mentionné la musique d'un orgue de Barbarie. L'inspecteur s'était alors intéressé à ce détail. Il avait à nouveau auditionné les victimes et les témoins : tous avaient confirmé avoir entendu, aux moments supposés des vols, un orgue de barbarie.

— Oui, l'automatophone, abonda Hennion. Mais il fallait un flagrant délit.

— Certes. Comme l'homme tournait la manivelle, il y avait nécessairement un complice, une en l'occurrence.

— Judicieuse déduction, inspecteur de troisième classe Cantovella. Je crois qu'il est temps que vous soyez promu inspecteur de seconde classe.

— Merci, monsieur.

— C'est mérité, répartit Hennion qui médita un instant avant de continuer. Et, au vu de cette histoire, je rejoins votre avis. Il nous faut une brigade spéciale pour traiter les affaires extraordinaires. Je pense que c'est un domaine qui relève précisément de la Sûreté Générale.

— Mais la Sûreté Générale est loin de disposer des mêmes moyens que la Police spéciale des Chemins de fer.

— Pour l'instant, inspecteur, pour l'instant.

Mars 1895

Chapitre 1

Dunkerque (France)

Malgré la bruine glacée qui s'insinuait dans son uniforme d'officier de marine, Armand de Kergaz transpirait. Il avait desserré sa ceinture d'un cran et son sabre, marionnette du vent, rebondissait sur sa jambe. Des gouttes de sueur glissèrent de sa casquette sur ses favoris bruns. Pris d'un vertige, il ferma les yeux. Il les rouvrit pour contempler la mer agitée en bas de la jetée. Happé par une quinte de toux, il appuya ses mains sur le parapet. Le lieutenant de vaisseau grimaça. Une mauvaise grippe. Du moins, c'était ce que l'on colportait alors que l'épidémie se propageait dans le port.

L'officier soupira. Léopold Dufresne, son ami et frais médecin de la Santé Navale, lui avait conseillé le repos, mais il abhorrait le confinement et avait préféré le grand air. De Kergaz contempla les brumes derrière lesquelles était tapie l'Angleterre, comme si l'ennemi allait en surgir. Il tressaillit, ne sachant si c'était de froid ou d'angoisse. Hier encore, il parcourait le camp de réfugiés britanniques, à côté de Dunkerque. Les survivants du grand chaos de l'été 1894, moins hagards qu'à leur arrivée mais résignés à ne jamais regagner leurs îles, se remettaient avec peine.

Du fait de la menace, Dunkerque avait été hâtivement réaffectée à un usage militaire malgré l'inachèvement de la grande écluse. Le *Redoutable* croisait au large. Fierté de la France, il avait été le premier cuirassé en acier doté d'une batterie centrale, au lieu des traditionnelles bordées. La proue de ce trois-mâts à vapeur fendait l'eau comme les antiques trirèmes grecques ; il

avait été conçu pour éperonner. La poupe ressemblait à un galet aplati comme si la coque s'était retroussée pour libérer l'hélice. Le navire rassurait la population mais de Kergaz doutait de sa capacité à arrêter ces envahisseurs qui avaient si aisément conquis le Royaume-Uni.

Même après les multiples témoignages, toujours concordants, qui décrivaient des choses indubitablement étrangères à la Terre, comment croire que ces colons d'un nouveau genre venaient de Mars ?

Certes, lors du périégée⁴ de la planète rouge, les astronomes avaient bien observé, en divers points de sa surface, de gigantesques explosions immédiatement suivies de traînées lumineuses s'élevant vers l'espace. Mais il avait fallu attendre l'arrivée des premiers cylindres pour que les doutes fussent levés quant à l'interprétation du phénomène. Des canons titanesques les avaient propulsés jusque sur la Terre. Et l'on avait alors commencé à parler de « Martiens ».

Étonnamment, les tirs s'étaient concentrés sur la Grande-Bretagne. Une telle précision sur une cible insulaire ne pouvait tenir du hasard. Une question demeurait cependant en suspens : était-ce une tête de pont ?

De Kergaz se retourna pour vérifier que le *Borda* était toujours là, mais le navire-école ne risquait pas de partir puisque la quasi-totalité des élèves-officiers étaient victimes de la même maladie que lui. Le vaisseau de ligne, à voiles et à hélices, paraissait désuet avec ses trois ponts soulignés de blanc. Obsolète dès sa mise en service, il avait officié pour le transport, avant d'être finalement affecté à l'École Navale.

Alors que de Kergaz se tournait à nouveau vers le large, une silhouette blanche longeant la côte venant de Calais attira son attention. Un navire fonçait vers Dunkerque, toutes voiles dehors. L'officier se maudit de n'avoir aucune optique et dut patienter pour reconnaître un clipper. Le pavillon n'était pas clairement identifiable mais la disposition des couleurs ne laissait aucun doute : le voilier était américain.

La presse avait relaté le départ d'une flotte américaine privée transportant un contingent de volontaires vers l'Angleterre. De

4. Point de l'orbite d'un astre, ou d'une planète, quand il se trouve au plus près de la Terre.

riches particuliers avaient financé cette expédition en dépit du fait que la marine britannique, première au monde, avait été amputée de trois quarts de ses vaisseaux lors de multiples et vaines tentatives de débarquement. Chaque navire approchant des côtes avait été pris sous le feu des rayons ardents et coulé. Par conséquent, depuis sept mois, plus aucune nouvelle ne transpirait de Grande-Bretagne et l'on ignorait s'il restait des survivants.

Le trois-mâts n'était pas seul. Trois formes insolites progressaient dans son sillage, trois champignons aplatis juchés chacun sur trois jambes filiformes qui émergeaient de l'eau. Elles donnaient l'impression de courir après le voilier. Armand de Kergaz se remémora les descriptions des réfugiés : ce ne pouvait être que les terribles tripodes martiens. Et ceux-ci avaient pris en chasse le clipper. Ils avaient dû traverser par le Pas de Calais, peu profond, où continent et Grande-Bretagne étaient les plus proches l'un de l'autre.

Déjà le *Redoutable* manœuvrait. Les tourelles pointèrent leurs canons vers les tripodes. Au même moment, sous chaque champignon surgit un tube aux reflets métalliques dont la souplesse rappelait celle du serpent. Trois rayons de lumière convergèrent depuis leurs extrémités vers le clipper qui fut presque totalement désintégré, ne laissant sur l'eau que chiffons de voile, morceaux de mâts et pans de coque.

— Le rayon ardent ! s'exclama de Kergaz.

Le *Redoutable* fit feu de toutes ses pièces, mais les obus ne firent qu'éclabousser les tripodes. Les maîtres d'artillerie lâchèrent ensuite deux salves mieux ajustées.

Les quelques secondes que mit la fumée des explosions à se dissiper semblèrent très longues à de Kergaz et, quand les véhicules extraterrestres apparurent indemnes, il lâcha un juron.

Le commandant du *Redoutable* hésita sans doute car le bombardement ne reprit pas tout de suite. Les tripodes mirent à profit ce bref laps de temps pour se diriger vers le cuirassé. Ce dernier lâcha une vaine bordée avant d'être découpé par trois rayons ardents en plusieurs tronçons qui sombrèrent aussitôt.

Désarçonné par la perte si rapide d'un fleuron de la Marine, l'officier demeura bouche bée à contempler les tripodes qui ne bougeaient plus. Les rares Britanniques, qui avaient vu ces

engins et pu fuir à bord des navires avant l'arrivée des Martiens sur les côtes, n'avaient pas exagéré. Peu à peu, le lieutenant de vaisseau se ressaisit et tenta d'évaluer la taille des appareils immobiles. Compte tenu des fonds marins et de leur partie émergée, il estima la hauteur de chacun à une trentaine de mètres, dont les neuf dixièmes pour les trois longues « jambes ». Leur habitacle, ou le poste de pilotage, perché sur ces échasses, évoquait un bolet écrasé d'environ trois mètres de haut. De Kergaz se demanda s'il y avait un point faible dans ce cylindre coiffé d'un dôme aplati, une trappe ou une quelconque ouverture. Il aurait fallu grimper sur un des habitacles pour trouver une faille. Autant demander l'impossible.

Après quelques instants d'une apparente concertation, les tripodes s'animèrent, s'orientèrent vers Dunkerque et avancèrent.

— Le port ! s'écria de Kergaz.

Les navires à quai avaient tous à bord un effectif restreint mais, à cause de la maladie qui sévissait parmi les élèves-officiers, l'essentiel de l'équipage était confiné sur le *Borda*. Le lieutenant de vaisseau espéra que l'alerte avait déjà été donnée, mais il savait que toute résistance était vaine. Il fallait évacuer le navire-école et les autres vaisseaux. Il partit au pas de course tout en essayant d'imaginer comment monter sur les tripodes.

Chapitre 2

Comté de Kent (sud de l'Angleterre)

Depuis plusieurs mois, le sergent McDonnell appréciait le vermillon de sa tenue d'infanterie de marine. Il n'avait pas l'impression d'être une cible facile, comme aux Indes, au milieu de ces herbes rouges épaisses desquelles dépassait à peine sa tête casquée de géant écossais. Il se frayait un chemin à coups de sabre sans se préoccuper du télégraphiste en uniforme bleu qui ahanait à sa suite.

Les deux hommes atteignirent la lisière de la prairie écarlate. Elle cédait la place aux premiers édifices d'une bourgade. Douvres, enfin !

Le sergent et l'employé du télégraphe Alvin Lee étaient partis de Brecon depuis trois semaines. McDonnell se demanda si le roi George V, la reine Mary et leur fils Edouard, né en cette période trouble, avaient quitté les reliefs du Pays de Galles pour les Highlands plus escarpés où les tripodes se faisaient rares.

Trois semaines... Il avait fallu voyager hors des routes, se cacher des tripodes, faire de grands détours pour éviter les villes et les groupes humains trop importants, parfois belliqueux. Lui et son compagnon avaient croisé dans les campagnes, le plus souvent en friche quand elles n'étaient pas submergées par la végétation cramoisie des envahisseurs, de maigres populations terrorisées qui survivaient de cueillette, de chasse, de pêche mais aussi de rapine. Le danger ne provenait pas uniquement des Martiens. Des bandes de brigands sévissaient. Le sergent n'avait pas vraiment été étonné de croiser les cadavres d'un duo semblable au leur, dépouillés de leurs armes et provisions.

Trois semaines... Le comte de Rosebery, premier ministre, avait expliqué à six duos, constitués chacun d'un soldat d'élite et d'un télégraphiste, pourquoi ils devaient coûte que coûte rejoindre Douvres. Toutes les communications avaient été coupées. Les Britanniques étaient isolés du monde et ne savaient pas si celui-ci avait subi la même invasion. Le monde lui-même ignorait certainement la présence de survivants en Grande-Bretagne et que la Couronne était sauve, malgré les décès successifs de la reine Victoria et du très éphémère Edouard VII. 1894 avait connu deux couronnements, et un gouvernement s'était reconstitué autour des ministres survivants. Les quelques navires rescapés ne pouvaient prendre le large sans être immédiatement détruits et aucun n'avait accosté depuis l'arrivée des envahisseurs.

L'État-Major avait supposé que les Martiens n'avaient pas remarqué les câbles sous-marins du télégraphe, notamment ceux reliant Douvres à Calais. Les câbles aériens étant sûrement sectionnés ou susceptibles de l'être, le relais de Douvres avait été choisi comme endroit le plus propice pour émettre.

McDonnell se demandait si un duo les avait précédés, lorsqu'il repéra un reflet métallique dans la ville. Il se baissa en appuyant sur la tête de Lee.

— Eh ! Doucement.

— Chut ! Il y a une araignée à trois pattes.

Les deux hommes sortirent leurs masques à gaz pour se protéger d'une éventuelle dispersion de fumée noire. Ils attendirent un bon quart d'heure, accroupis dans les hautes herbes rouges. N'entendant rien de suspect, le militaire se releva précautionneusement. Il scruta toutes les directions puis, d'un geste, invita le télégraphiste à se lever et à ôter son masque. McDonnell déploya une carte et l'étudia brièvement.

— Nous sommes du bon côté. Il semble que ce soit ce bâtiment là-bas.

— Si vous le dites, répondit Lee en levant les mains au ciel.

— Il va falloir courir. Nous serons à découvert.

Lee haussa les épaules. Il s'était habitué à suivre sans discuter, et en toute confiance, les directives du sergent. Ils sortirent de l'herbe rouge qui n'avait pas colonisé les pavés et la terre battue stérile entre les quelques constructions indemnes et les nombreuses ruines.

La vie semblait avoir déserté la ville.

Sur un signe du sous-officier, les deux comparses coururent jusqu'au bâtiment du relais télégraphique. La porte était entrouverte et McDonnell entra, pistolet au poing, suivi de près par Lee.

L'épaisseur de poussière suggérait qu'ils étaient les premiers. Tout en restant sur le qui-vive, le sergent laissa le télégraphiste s'approprier les lieux.

Lee s'approcha d'une table, épousseta le manipulateur qui était dessus, jaugea la batterie. Il grimaça puis chercha une batterie de remplacement. Il prit le temps de la brancher au télégraphe et de faire quelques vérifications.

— Alors ? s'inquiéta McDonnell.

Le télégraphiste se retourna avec un grand sourire.

— C'est tout bon. Et, de toute façon, nous avons ceci...

Lee désigna un étrange appareil à côté de lui : une grande roue crantée avec une manivelle, prête à entraîner des rouages et une bobine de cuivre placée entre les deux extrémités d'un fer à cheval allongé.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit McDonnell.

— Une machine électrodynamique manuelle, répondit Lee qui s'aperçut qu'il devait donner quelques explications. Quand, avec la manivelle, on tourne la bobine de cuivre dans le champ magnétique de l'aimant en fer à cheval, on produit du courant. Celui-ci permettra d'alimenter le télégraphe si les batteries nous lâchent, ou de les recharger, ce qui risque d'être long.

Chapitre 3

Paris, préfecture de police (France)

Le commissaire Célestin Hennion, de la Sûreté Générale, n'avait pas décliné l'impérieuse invitation de Louis Lépine. Cela ne se faisait pas. Quand il arriva dans le hall de la préfecture de police, il s'étonna du nombre élevé de policiers en uniforme et de la présence de militaires. Pantalons et vestes bleus, képis à liseré rouge, épaulettes dorées : il identifia l'infanterie de marine.

Un planton conduisit le commissaire jusqu'au bureau du préfet de police. Quand il entra, le maître des lieux vint à sa rencontre.

— Merci d'être venu, commissaire Hennion.

— Je suis à votre service, monsieur le préfet.

Le policier balaya la pièce du regard. Il reconnut Charles Girard, le créateur du Laboratoire municipal de chimie mais aussi expert en explosifs, et Alphonse Bertillon, criminologue spécialisé en anthropométrie judiciaire. Il présuma que l'affaire devait être importante. Un attentat anarchiste ? Il écarta cette idée car, en ce cas, le préfet de police aurait plutôt invité son directeur, Henri Poirson. S'agissait-il d'une affaire pour « sa » Brigade Spéciale ?

En pénétrant dans la salle, il vit un jeune homme distingué qui contemplait distraitemment le plafond. Près de la fenêtre, un solide amiral en tenue d'apparat s'entretenait avec Georges Leygues qui fumait un cigare. Hennion avait identifié son ministre de tutelle mais ignorait qui était l'officier. Les gouvernants changeaient si vite qu'ils demeuraient le plus souvent d'illustres inconnus. Lépine tendit la main dans leur direction.

— Vous connaissez monsieur le ministre de l'Intérieur mais peut-être pas l'amiral Besnard, ministre de la Marine.

Le commissaire inclina la tête.

— Messieurs les ministres.

Ses pensées s'affolèrent. Si deux ministres s'étaient déplacés jusqu'à la préfecture de police, ce n'était pas pour trancher un problème de préséance protocolaire. Il n'avait eu vent d'aucun attentat et les anarchistes ne concernaient en rien la Marine. Le préfet toussota pour attirer l'attention.

— Je suis désolé, messieurs, de vous recevoir ainsi, mais l'urgence...

Georges Leygues leva la main pour indiquer que cela importait peu.

— Donc. Nous sommes réunis suite au décès de l'amiral Georges Ernest Fleuriais, chef du Service hydrographique de la Marine⁵. Il a été retrouvé mort à son bureau sans cause extérieure apparente. Son cas n'aurait pas attiré notre attention si, les jours précédant cet événement, deux officiers de son service n'avaient sombré en aphasie totale, dans des circonstances analogues. Nous pensons qu'étant plus jeunes, ils ont mieux résisté à un potentiel empoisonnement.

Lépine reprit son souffle.

— Monsieur le ministre de la Marine est doublement concerné, d'abord en tant que ministre de tutelle, ensuite parce qu'il a dirigé ce service. Commissaire, votre Brigade Spéciale mènera les investigations. Vous superviserez personnellement cette enquête et, exceptionnellement, vous m'en rendrez compte ainsi qu'à messieurs les ministres. Vous disposerez, évidemment, de toutes les ressources de la Sûreté Générale, comme me l'a assuré monsieur Poirson, mais aussi de la préfecture et de la Marine Nationale.

Hennion acquiesça en silence. Le directeur Poirson avait donc déjà donné son aval. Le policier ne se perdit pas en conjectures.

— Y a-t-il des suspects ?

Le préfet Lépine parut embarrassé.

— Possédez-vous un livre-mémoire, commissaire ?

5. Premier service hydrographique officiel au monde, créé en 1720 et prenant ce nom en 1886, qui publie les ouvrages nautiques, dont les cartes marines, pour le compte de la France.

— Non, monsieur le préfet. La nature de mon travail ne m'autorise pas à prendre le risque de divulguer certains éléments et, donc, de les mémoriser dans un livre qui pourrait m'être volé.

Hennion était cependant conscient que les livres-mémoires se répandaient et que, malgré ses réticences, il serait un jour amené à en ouvrir un pour y transmettre par la pensée des informations à mémoriser. Si l'enregistrement et la restitution se passaient visuellement sous forme écrite, personne ne savait vraiment à quel endroit étaient entreposées les informations mémorisées.

Le jeune homme blond, que le préfet n'avait pas encore présenté, faillit intervenir mais se ravisa. Charles Girard, le chimiste, vint à son secours.

— Monsieur Bertillon et moi-même avons analysé la scène de... l'incident. Pour ma part, je n'ai rien détecté d'anormal.

Alphonse Bertillon opina tout en pinçant machinalement la grosse moustache qui recouvrait sa barbe taillée.

— J'ai relevé un certain nombre d'empreintes digitales. Nous savons déjà qu'elles appartiennent à l'amiral Fleuriais ou au personnel du Service hydrographique.

— Et j'ajouterais, reprit Charles Girard, que l'autopsie du docteur Combes n'a rien révélé. On pourrait presque parler de mort naturelle.

Hennion leva un sourcil interrogateur à l'attention de Lépine. Celui-ci se racla la gorge pour se donner une contenance.

— Il semblerait que la cause du décès soit un livre-mémoire. Il est cependant difficile de parler de suspect ou d'arme du crime. C'est la raison de la présence de monsieur David Moreau qui est botaniste.

— Biologiste, coupa le jeune homme blond au mépris des convenances.

— Biologiste, répéta le préfet Lépine sans relever l'impolitesse. Ce monsieur, qui est le fils de l'éminent docteur Moreau, vous accompagnera au pavillon des Arts libéraux où le livre-mémoire en question a été transporté.

Hennion s'interrogea sur ce qu'il pourrait obtenir du livre-mémoire et sur le rôle de la Compagnie des Intelligences Botaniques qui commercialisait les livres-mémoires. Depuis

1890, cette compagnie jouissait d'une concession de quatre-vingt-dix-neuf ans sur le site et les édifices de l'Exposition universelle de 1889 à laquelle elle avait apporté une forte contribution financière.

— Un véhicule motorisé vous attend, continua le préfet Lépine. Monsieur Girard sera du voyage en tant que conseiller scientifique. Et... Je crois que vous disposez d'une quatrième place, monsieur Moreau.

— En effet, monsieur le préfet.

— Comme la tâche de monsieur Bertillon est terminée, j'ai pris la liberté, commissaire, de convier l'inspecteur spécial Cantovella. Il doit, en ce moment, vous attendre en bas.

Quelques minutes plus tard, dans le hall de la préfecture de police, Hennion, Bertillon et Girard saluèrent un homme étrangement vêtu qui vint à leur rencontre. Tandis que le criminologue s'éclipsait, le commissaire présenta le nouveau venu, l'inspecteur spécial Alexandre Cantovella, à David Moreau qui ne pût s'empêcher de détailler l'accoutrement du policier.

Ce dernier sourit de l'examen. Ses cheveux étaient invisibles sous un incongru *deerstalker* noir, chapeau doté de deux visières qui ne cachaient pas la lueur amusée qui dansait dans ses iris sombres. Sa redingote, noire elle aussi, lui aurait donné un air second empire si elle ne s'était ouverte sur un gilet de cuir enserrant une chemise au col ouvert et un inhabituel pantalon de toile bleue à poches rivetées qui recouvrait des bottes cavalières. Le regard de David Moreau s'attarda sur le 501 de chez Levi Strauss et Compagnie, plus conforme selon l'inspecteur spécial à l'exercice de son métier que les pantalons de flanelle, et qu'il avait fait importer à grands frais de Californie.

Lorsqu'ils sortirent du bâtiment, David Moreau guida les deux policiers et le chimiste vers un phaëton électrique Pouchain à six places, calèche découverte sans chevaux avec de grandes roues à rayon en bois, à l'avant duquel étaient assises deux personnes. La première, un homme en habit ébène et coiffé d'un melon, était accoudée sur le volant à axe horizontal ; il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait du conducteur. La seconde, une femme, petite, au visage avenant voilé de tristesse

qu'un nez aquilin rendait charmant, tenait dans ses mains gantées de cuir une carabine Winchester 73. Si elle aussi était intégralement vêtue de noir, sa tenue n'avait rien d'européen. Ses longs cheveux bouclés jaillissaient d'un chapeau rond tout droit sorti du Far West, comme ses bottes dévoilées par une jupe à volants. Cantovella nota qu'elle avait à la ceinture un revolver sans chien apparent, chose exceptionnelle, et supposa qu'il s'agissait d'un Smith & Wesson *safety hammerless*.

David Moreau présenta brièvement son pilote puis désigna la jeune femme.

— Madame Phoebe Ann Moses, veuve Butler, qui assure ma sécurité.

— Votre sécurité ? releva Girard pendant l'échange de hochements de tête courtois.

— Nous vivons des temps troublés, et je ne pense pas qu'aux anarchistes. Mon père a fait l'objet de plusieurs tentatives d'enlèvement.

— Nous comprenons, assura Hennion.

— Cette dame assure donc votre protection, commenta Cantovella.

— Oui. Elle est sans égale au tir. L'empereur Guillaume II lui-même a été fortement impressionné par son talent.

— Vous voulez dire qu'il s'agit de *Little Miss Sure Shot*, articula avec un fort accent le chimiste.

— Elle-même, confirma David Moreau qui repensa aux circonstances qui avaient amené la tireuse d'élite à accepter cet emploi.

Elle et son époux avaient quitté le *Wild West Show* de Buffalo Bill en 1892. La même année, Butler avait été accidentellement tué par une jeune fille qui voulait montrer ses talents au revolver. Phoebe Ann, voulant alors changer de vie et quitter les États-Unis, avait contacté une agence américaine de la Compagnie dont elle avait autrefois décliné l'offre.

La jeune femme, impassible, salua les « invités » de son employeur d'une discrète inclinaison de la tête. David Moreau désigna les bancs capitonnés à l'arrière.

— Je vous invite à monter, messieurs.

Une fois que tous furent assis, il ordonna au pilote de démarrer puis il dit d'un ton qui se voulait rassurant :

— Malgré les pavés glissants, nous allons dépasser les quinze kilomètres heure. Malheureusement cela ne dissipera pas cette atmosphère piquante.

Le biologiste faisait allusion à la pollution qui sévissait depuis de nombreuses années sur Paris, mais aussi en France et en Europe. Les quatre hommes levèrent les yeux vers le ciel, gris tourmenté comme d'habitude.

La communauté scientifique se répandait en hypothèses à propos du phénomène. Beaucoup y voyaient les conséquences des éruptions du Krakatoa en 1883, en Indonésie, ou du mont Bandai en 1888, au Japon. Certains pensaient que la Compagnie des Intelligences Botaniques avait sa part de responsabilité. De rares personnes évoquaient les résidus de la fumée noire des Martiens. Mais l'idée la plus communément admise était que l'abus de combustion au charbon, ou au bois, avait empoussiéré l'air jusqu'à nuire à la respiration. On lorgnait du côté des moteurs à explosion qui pourraient réduire cette pollution en supplantant les machines à vapeur. Toujours était-il que le ciel restait couvert en permanence et que l'air avait une épaisseur acide qui, de loin, ressemblait au brouillard.

Chapitre 4

Wangerland, Basse-Saxe (Allemagne)

Malgré le froid encore hivernal, Julius Wilbrand suait, autant de l'effort pour remonter sur le bord du cratère que de peur. Le chimiste venait d'installer une quantité de trinitrotoluène⁶, son invention, suffisante pour raser tout un quartier. Ce qui l'inquiétait, c'était que les détonateurs venaient juste d'être mis au point et qu'ils étaient encore au stade expérimental. Il tenait d'une main la bobine du câble d'allumage qu'il avait commencé à dérouler.

Wilbrand chercha du regard les militaires qui avaient reculé à une distance censée les protéger du souffle d'une éventuelle explosion. Leurs casques et leurs manteaux étaient typiques des chasseurs bavarois. Le chimiste supposa que, pour préserver le secret, la chancellerie avait préféré utiliser un corps d'armée étranger au Land dans lequel le cylindre métallique tombé du ciel avait atterri. Proche de la côte, le site était à quelques kilomètres de Wilhelmshaven, au nord-ouest de l'Allemagne.

Le chimiste reporta son attention sur le tube de la taille d'un paquebot qui avait creusé le cratère. Bien qu'arrivé en même temps que les cylindres tombés sur la Grande-Bretagne, celui-ci était resté clos, inerte. Parfaitement informée de ses travaux, la chancellerie avait chargé Wilbrand de miner le véhicule martien. La décision avait tardé, sans doute pour des raisons politiques, et fabriquer autant de trinitrotoluène avait demandé du temps, mais le minage était enfin terminé. Toutefois, pour ne pas provoquer inutilement la colère des créatures venues de l'espace, il n'était prévu de faire exploser la charge qu'en cas

6. Également connu sous le nom de « TNT ».

d'ouverture du cylindre. De toute façon, on ignorait si le métal inconnu des parois céderait.

Wilbrand s'interrogeait à propos du tube fermé. S'il y avait des Martiens à l'intérieur, avaient-ils succombé lors de l'impact ? L'invasion ne concernait-elle que le Royaume-Uni ou était-ce une première vague ? Une civilisation aussi avancée aurait-elle pu, pour une fois, rater sa cible ? Comment ouvrir cette « boîte » ? Jusqu'ici aucun outil n'avait entamé ce mystérieux métal.

Pourquoi le chancelier tenait-il à garder le secret alors que la menace concernait l'humanité ? Y avait-il d'autres pays qui gardaient de tels secrets ? Le trinitrotoluène servirait-il à quelque chose ? Il doutait que les Anglais n'aient pas essayé de faire exploser quelques-uns de ces tubes. D'ailleurs, que se passait-il dans les îles britanniques ? Les informations les plus récentes dataient de plusieurs mois et provenaient exclusivement des témoignages de réfugiés.

Le chimiste haussa les épaules pour disperser ses questionnements et recommença à tirer le câble.

Chapitre 5

Dunkerque (France)

Quand de Kergaz arriva sur le pont, le *Borda*, rythmé de sifflets et de cris, faisait déjà le branle-bas. Cueilli par une quinte de toux, le lieutenant de vaisseau, s'arrêta, courbé en avant et bras pressés contre la poitrine. Une main se posa sur son épaule. Lorsqu'il releva la tête, il découvrit la mine consternée de Léopold Dufresne, son ami, jeune médecin de la Santé Navale.

— Courir est une folie dans ton état, Armand.

— Il y a plus grave, articula l'officier.

— Je sais. J'ai cru comprendre que des tripodes arrivaient par la mer.

— C'est le cas. Et il est urgent d'évacuer le *Borda*.

— Je crains qu'il ne soit déjà trop tard, soupira Dufresne.

— Tu dois convaincre le commandant. Ils ont coulé le *Redontable*.

— Pourquoi moi ? Tu serais plus convaincant.

— Peut-être, mais j'ai à faire.

— Tu n'es pas en état de faire quoi que ce soit.

Le lieutenant de vaisseau frissonna.

— Il faudra bien.

Le médecin, résigné, s'éloigna d'un pas vif. De Kergaz héla deux élèves-officiers et un aspirant.

— Toi, dit-il à l'aspirant, va à la soute aux poudres pour nous chercher neuf bâtons de dynamite.

— De la dynamite ?

— Est-ce que cela pose problème ?

— Non, j'ignorais qu'il y en avait à bord.

— Et moi, j'espère qu'il y en a. Trouve-nous aussi des allumettes et trois longs bouts⁷.

L'aspirant, dubitatif, partit au pas de course. De Kergaz s'adressa aux deux élèves-officiers.

— Vous savez ce que sont les tripodes ?

— Oui, capitaine, répondirent-ils en pâlisant parce qu'ils connaissaient les récits des réfugiés.

— Eh bien, il y en a trois qui remontent le chenal. Et nous allons grimper dessus.

Les élèves échangèrent un coup d'œil effaré. Ils se demandaient si la grippe n'avait pas altéré l'esprit du lieutenant de vaisseau.

— L'aspirant..., hésita de Kergaz.

— Desmarets, fit le plus hardi des deux, un rouquin.

— Desmarets nous ramènera de la dynamite. Nous prendrons chacun trois bâtons, des allumettes et un bout. Pour moi ce sera le grand mât.

Il désigna successivement le roux et son compère, un brun joufflu.

— Pour toi la misaine et toi l'artimon⁸.

De Kergaz toussa puis reprit son souffle.

— Avec la profondeur de six brasses et le franc-bord⁹ de cinq, nous devrions pouvoir sauter depuis les vergues de la mi-mât.

— Sauter ? s'inquiéta le joufflu.

— Oui. Sur les tripodes, pour y placer la dynamite. Et nous sauterons après avoir allumé les mèches, d'où l'intérêt des bouts pour nous arrimer à la vergue.

— Mais, se lamenta le brun joufflu, je ne pourrai pas, sur l'artimon.

— Ce sera sûrement trop bas, en effet, et la vergue est un peu courte. Alors, ne saute que s'il y a une chance.

Le rouquin leva la main.

— Mais si les tripodes passent trop loin ?

— C'est un pari. Espérons qu'ils passeront suffisamment près. D'autres questions ?

7. Le mot « corde » est tabou dans la marine.

8. Artimon et misaine : mâts arrière et avant.

9. Distance verticale entre la ligne de flottaison et le pont principal.

Les élèves secouèrent la tête, yeux baissés pour ne pas lire leur propre peur sur le visage de l'autre. L'aspirant revint avec un sourire triomphant et déposa son butin sur le plancher.

— Finalement, il y avait de la dynamite.

Desmarets jaugea la mine défaite des deux élèves-officiers.

— Puis-je faire quelque chose ?

— Merci, aspirant, mais les rôles sont déjà répartis.

Une clameur s'éleva. Les volets de sabord claquèrent, mais le *Borda* n'avait plus autant de canons que lors de sa mise à flot.

— Les obus ne serviront à rien, commenta de Kergaz avant de s'adresser à l'aspirant. Nous allons tenter une manœuvre que je qualifierais de désespérée. Observez et rapportez au commandant l'échec ou la réussite de l'opération.

— À vos ordres, capitaine.

— Vous deux, prenez votre équipement et allez-y. N'attendez aucun ordre. Dès que vous pouvez, agissez.

Les deux élèves-officiers ramassèrent cordes, dynamite et allumettes, puis galopèrent vers leurs mâts respectifs. De Kergaz, diminué, marcha vers le sien. La montée lui fut pénible. Une méchante toux couvait et la fièvre fourmillait dans ses membres. Il avança doucement sur le marchepied en s'agrippant à la vergue. Parvenu à l'extrémité, il constata que les deux élèves étaient en position. Il examina le pont : à part l'aspirant, tous étaient trop affairés pour se préoccuper d'eux. Un enseigne de vaisseau demanda quelque chose à Desmarets. Celui-ci tendit le doigt vers le haut et l'enseigne leva la tête puis abandonna l'aspirant, mobilisé par un officier de rang supérieur.

De Kergaz s'arrima consciencieusement, alors que de grands cris annoncèrent l'arrivée des tripodes. L'ordre d'évacuation n'avait manifestement pas été donné : il y avait encore beaucoup d'hommes sur le pont et ceux-ci se mirent en rang pour descendre vers les ponts inférieurs au lieu de débarquer. Mais le premier tripode approchait déjà de la proue du *Borda*. Il suivait le bord du chenal, rasant les bateaux à quai.

Quand le tripode fut au niveau du mât de misaine, le rouquin s'élança mais il heurta la paroi verticale de l'habitacle. Rebondissant dessus sans pouvoir s'accrocher, il glissa. La corde qui le maintenait se tendit et freina brutalement sa chute. Assommé par le choc, le jeune homme oscilla un instant dans

le vide, inerte. Malheureusement les nœuds qu'il avait faits, sans doute trop lâches, cédèrent et l'élève-officier s'écrasa sur le plancher, sans un cri, générant une éphémère panique parmi les marins encore sur le pont. Le lieutenant de vaisseau s'attrista de cette perte et craignit un instant que la victime eût allumé les mèches de sa dynamite, mais ce n'était pas le cas.

Se fermant à l'émotion, de Kergaz rassembla toutes ses forces. Quand le tripode arriva à sa hauteur, il bondit pour atterrir dessus. N'ayant aucune prise, il commença à glisser sur le sommet bombé, mais il écarta bras et jambes, en s'efforçant de les incruster dans le métal. Le dérapage cessa, laissant l'officier dans une position précaire.

Lorsqu'il réussit à atteindre sa poche, de Kergaz pesta en s'apercevant qu'il avait perdu deux des trois bâtons. Comme il n'avait rien prévu pour coller l'explosif sur le tripode, lisse et convexe, il rampa jusqu'au bord et se pencha à la recherche d'une anfractuosité. Son visage se retrouva devant une grille au maillage fin. C'est alors qu'il fut pris d'une furieuse quinte de toux et il expulsa de lourds crachats qui s'écrasèrent sur la grille.

Comme le tripode continuait à avancer, la corde se tendit sèchement et il fut traîné en arrière. Juste avant de basculer dans le vide, de Kergaz attrapa la corde des deux mains pour ralentir sa chute.

Durant une interminable seconde, le chanvre brûla les paumes de l'officier mais, quand le nœud coulant se resserra sur sa poitrine, le choc fut assez amorti pour qu'il ne verse pas dans l'inconscience. L'arrimage tenant bon, le mouvement de balancier projeta de Kergaz sur la vergue plus basse. Souffle coupé par le contact, il eut néanmoins le réflexe de s'accrocher à celle-ci. Dans un état second, il se rétablit sur le marchepied puis se détacha tout en méditant son échec. Il lui avait été impossible de placer sa charge.

Le tripode de tête s'arrêta à portée de l'artimon. L'autre élève-officier, trop bas, ne s'élança pas. De Kergaz opina à cette sage décision. Le deuxième tripode s'approcha tout près du premier et un « pont-levis » s'ouvrit sur son flanc. Depuis sa position en contrebas, le lieutenant de vaisseau vit une forme qu'il ne put identifier émerger de l'habitacle. Un second

« pont-levis » s'abaissa de l'engin qui s'était figé. La forme s'engagea sur la passerelle ainsi constituée et pénétra dans le tripode de tête. Ensuite, tout mouvement cessa et l'officier s'interrogea sur cette inactivité.

Le troisième tripode stoppa net, comme si lui-même se méfiait de l'immobilité de ses congénères. C'est cet instant que choisit le navire pour tirer une bordée qui n'eut aucun effet. De Kergaz s'attendit à voir jaillir un rayon ardent, mais le tripode lâcha à la place de la fumée noire. Plus lourde que l'air, elle s'abattit sur le navire. L'officier préférant toutefois s'en éloigner le plus possible, se rapprocha du mât puis l'escalada. Il eut le temps d'apercevoir les derniers hommes s'engouffrer dans la descente¹⁰ et il espéra qu'ils auraient le temps de bien calfeutrer les trappes.

Étrangement, le tripode ne renouvela pas son attaque, mais il fit demi-tour et redescendit le chenal vers la mer. De Kergaz le vit s'engager dans les vagues et suivre la côte vers le Pas de Calais. Il paraissait évident que l'ennemi effectuait un repli, abandonnant deux des siens. Le lieutenant de vaisseau s'interrogea sur ce qui avait bloqué les deux premiers tripodes et fait fuir le dernier. Ce n'était évidemment pas la dynamite puisqu'il n'avait pas eu l'occasion de s'en servir. Alors quoi ? Que s'était-il produit ?

10. Panneau d'entrée muni d'une échelle pour accéder à l'intérieur d'une coque.

Chapitre 6

Paris, Champ-de-Mars (France)

Après avoir quitté l'île de la Cité, le phaëton électrique Pouchain longea le quai de Seine. Durant le trajet, le commissaire Hennion résuma à Cantovella l'affaire de l'amiral Fleuriais, appuyé des commentaires de Girard et de David Moreau. À côté du pilote, Phoebe Ann Moses tenait sa carabine telle une chasserresse aux aguets. À l'approche du Champ-de-Mars, ils se turent pour contempler le spectacle qui ne cessait de fasciner les Parisiens : des nuages noirs tourbillonnaient tel un embryon de tornade au-dessus du Champ-de-Mars. À intervalles réguliers, un éclair déchirait le ciel et frappait en fanfare la tour de monsieur Eiffel qui s'embrasait du sommet à sa base d'une fugace vague lumineuse. Cette dépression atmosphérique qui surplombait en permanence le gracieux édifice métallique ne manquait pas de susciter inquiétudes et interrogations.

Le véhicule approcha de la double clôture en fer forgé qui ceinturait le Champ-de-Mars où, disait-on, erraient la nuit des bêtes féroces. Il franchit un large portail, sous l'œil attentif d'une douzaine de vigiles armés de fusils. Les roues cessèrent de cahoter car le pavé céda la place à un revêtement anthracite et presque lisse qui avait aussi remplacé les parterres de végétaux de l'exposition et s'étendait jusqu'aux bâtiments.

— Qu'y a-t-il sur le sol ? demanda Girard alors qu'ils passaient sous la tour.

— Du bitume, répondit David Moreau. Nous avons racheté les brevets de monsieur DeSmedt¹¹.

11. En 1852, le chimiste belge Edmund J. DeSmedt réalise près de Perpignan la première chaussée revêtue d'asphalte naturel. Aux États-Unis, il lance les premiers chantiers d'enrobés bitumineux en 1870.

— Avec ce ciel noir, c'est d'une sobre gaîté, glissa Cantovella.

— Ce n'est certes pas très coloré mais vous conviendrez que nous roulons plus confortablement.

— En effet.

— Ce revêtement couvrira les routes dans un avenir proche, ajouta David Moreau tandis que ses hôtes hochaient la tête d'un air appréciateur.

Le phaëton vira à droite et alla se garer au milieu de voitures à moteur rangées devant le palais des Arts libéraux, halle en fer de deux cents mètres de long surmontée en son centre d'un dôme culminant à cinquante-quatre mètres. Cantovella identifia trois Panhard Levassor P2D, fait exceptionnel puisqu'il n'y en avait eu qu'une vingtaine de produites. Fiacres et autres véhicules hippomobiles, majoritaires dans la capitale, semblaient ici proscrits. David Moreau bondit prestement du véhicule.

— Nous sommes arrivés.

Alexandre Cantovella contempla les bâtiments jumeaux qui masquaient en partie la galerie des Machines, gigantesque édifice de verre et d'acier construit pour l'Exposition universelle à l'extrémité du Champ-de-Mars. Plus récents, ces deux bâtiments étaient surmontés de hautes cheminées mais une seule expectorait un flot continu de fumée noire. David Moreau se rapprocha du policier.

— Ce sont des turbines à vapeur qui entraînent des alternateurs.

— Mais à quoi sert donc l'énergie des éclairs ? s'enquit l'inspecteur.

David Moreau hésita.

— Je me demande aussi où elle passe, ajouta Girard alors qu'il descendait du véhicule.

— Imaginez un sous-sol au Champ-de-Mars, lâcha presque à contrecœur le biologiste, un sous-sol rempli de chaînes de batteries.

— Tout de même, cela fait une énergie considérable.

— Oh ! Nous libérons cette énergie cycliquement. Si vous le permettez, je vous expliquerai cela tout à l'heure.

Précédant Célestin Hennion, et avec Phoebe Ann Moses toujours dans son ombre, David Moreau gravit rapidement

les dix marches menant aux trois entrées titanesques, puis guida ses invités vers celle du milieu. À droite et à gauche de la première galerie, s'affairaient de nombreuses personnes qui ignorèrent les nouveaux venus. Une fois la petite troupe dans le grand hall sous la coupole, où les attributs de l'Exposition universelle avaient disparu au profit d'une fourmilière industrielle de bureaux, d'ateliers et de laboratoires, David Moreau se tourna vers les trois hommes.

— Ce bâtiment est le cerveau de la Compagnie.

Comme pour appuyer son propos, un homme et deux femmes descendirent l'un des deux escaliers monumentaux qui enserraient le hall. Manifestement peu soucieux de courtoisie, l'homme passa devant les deux femmes, toisa les intrus et s'immobilisa devant eux avec un bref hochement de tête. Puis il eut une inclinaison du chef plus appuyée à l'attention de Cantovella qui, ayant identifié le brun farouche aux allures de quaker, lui répondit à l'identique.

— Robur, présenta David Moreau, visiblement outré du manque de galanterie. Notre ingénieur en chef... (Ayant capté l'échange muet, il ajouta :) Vous connaissez-vous, inspecteur ? Cantovella sourit.

— Nous avons eu l'occasion de collaborer, l'année dernière¹².

— Ah ! réagit David Moreau. Ce serait vous, la fameuse valise noire.

— On vous a donc parlé de ce bagage.

— Un bagage particulier, dont vous êtes aujourd'hui dépourvu, mais je ne crois pas que nous ayons besoin de faire exploser quoi que ce soit.

— Tant mieux, répartit Cantovella. Giuliana m'en voudrait de gaspiller ses retardateurs.

— Qui est cette personne ? s'intéressa David Moreau.

— Une jeune collègue, attachée scientifique à notre brigade.

— Ah, laissa échapper le biologiste en essayant d'imaginer une scientifique attachée à la police.

— Le nom de Robur me dit quelque chose, plaça Hennion.

— Ce n'est guère surprenant, répartit David Moreau. Robur a eu quelques démêlés avec la justice américaine à propos d'une

12. Dans la nouvelle *Le jour inversé* du même auteur.

de ses inventions. Nous l'avons, disons, dégagé de ses obligations carcérales, et ce, d'une manière non conventionnelle.

— Non conventionnelle ?

— Rassurez-vous. Il n'y a pas de demande d'extradition en cours et les faits remontent à plusieurs années.

Le commissaire fronça les sourcils. David Moreau désigna l'une des deux jeunes femmes au regard perdu dans une réflexion intense.

— Mademoiselle Marie Sklodowska, notre physicienne principale, que nous avons soustraite du laboratoire des recherches physiques de monsieur Lippmann où elle était cantonnée à des travaux sans intérêt sur les propriétés magnétiques des aciers.

Elle inclina la tête en souriant. Les trois hommes firent de même puis se tournèrent vers l'autre femme en robe quelque peu exotique.

— Mademoiselle Cassandre David, notre orientaliste. Elle est spécialiste du sanscrit et du tibétain.

Girard se pinça le menton, perplexe.

— Quel est l'intérêt de ces spécialités pour votre compagnie ?

— Je vous expliquerai à l'occasion, éluda David Moreau. Veuillez me suivre, messieurs. Avant de procéder à vos, comment dire..., investigations, il me semble pertinent de vous montrer quelque chose qui pourrait contribuer à la compréhension du problème.

Une élégante jeune femme sortit d'une salle située derrière l'escalier. Bien qu'en intérieur, elle portait de fins gants ivoire. Le biologiste l'interpella.

— Lucy, s'il vous plaît. Avez-vous vu mon père ?

— Non, David, mais je crois qu'il a regagné son hôtel particulier.

Les yeux verts lumineux de Lucy se firent brièvement inquisiteurs envers les nouveaux venus et s'attardèrent un peu plus sur Cantovella dont la tenue contrastait.

— Bonjour, messieurs.

— Mademoiselle Westenra, enchaîna David Moreau, responsable de la sécurité de la Compagnie. Messieurs Hennion, Girard et Cantovella, qui sont venus pour enquêter à propos de ce livre-mémoire.

La jeune femme savait visiblement de quoi il parlait.

— Il y a beaucoup de dames ou demoiselles dans votre sécurité, releva Cantovella. Quel est votre talent, mademoiselle, si ce n'est pas trop indélicat ?

La jeune femme leva un sourcil interrogateur en direction de David Moreau qui opina et répondit à sa place.

— De nombreux travaux de notre compagnie sont confidentiels.

— J'entends bien, rétorqua Cantovella. Mademoiselle serait-elle un de ces travaux ?

Celle-ci masqua un sourire dans sa main.

— Eh bien, continua David Moreau, Lucy est suivie et traitée par mon père dont la vocation première n'est en rien la botanique. Ce traitement lui permet de vivre normalement et au grand jour. En contrepartie, Lucy dirige la sécurité.

— Quelle est cette affection qui nécessite un traitement ? s'enquit Girard qui se rappela que la Compagnie avait la réputation d'outrepasser les limites raisonnables de la science.

— Ceci est confidentiel mais je peux vous affirmer que ce n'est pas contagieux.

— Et quelles sont les qualifications de cette demoiselle ? insista Hennion.

— Ceci aussi est confidentiel.

Le commissaire plissa les yeux. Bien des mystères entouraient la Compagnie mais sa curiosité resterait, cette fois-ci du moins, insatisfaite.

— Donc, reprit David Moreau espérant détourner la conversation, comme je vous le disais, j'ai quelque chose à vous montrer.

Chapitre 7

Essen, province rhénane (Allemagne)

Le médecin cessa d'ausculter son patient alité et secoua la tête à destination de l'homme richement habillé qui, un mouchoir devant la bouche, fixait le malade à travers ses lunettes à la fine monture en or. Le comptable principal de Friedrich Alfred Krupp était à l'agonie, terrassé par une phtisie¹³ galopante.

L'industriel avait de l'estime pour son employé mais cela n'aurait pas suffi à le faire venir dans son modeste logement. Ce qui préoccupait Krupp n'était guère altruiste. Le décès inévitable d'Hermann Lindeberg allait interrompre la relation directe qu'entretenait Krupp avec cet être étrange aux yeux mercure qui habitait les galeries souterraines accidentellement découvertes par Akseli Kivi, six ans auparavant. Le Vrîl-Ya, comme il se désignait lui-même, projetait son esprit à distance pour supplanter celui du comptable qui, deux à trois heures par jour n'était plus que le réceptacle d'une volonté étrangère à la sienne.

Soudain, Lindeberg tressauta sur le lit. Calmé, il se redressa brusquement, repoussant ses draps maculés de sang. L'homme, hâve et émâcié jusqu'à la transparence, eut un souffle rauque. Une toux profonde s'arracha de sa gorge. Il vacilla. Chemise de nuit inondée de transpiration, il se ressaisit et essaya de dire quelque chose mais un sifflement éraillé remplaça les mots.

Krupp dévisagea son employé dont le visage creusé avait déjà le teint bistre d'un cadavre. Pourtant, celui-ci dardait des yeux grands ouverts sur l'industriel qui crut y apercevoir une

13. Tuberculose.

lueur argentée malgré les iris marron. Ce n'était pas le comptable qui observait ainsi l'industriel, c'était le Vrîl-Ya.

Lindeberg ferma puis ouvrit la bouche comme pour parler mais son effort se perdit dans un râle. Ses yeux devinrent alors intenses et Krupp eut l'impression qu'une chaleur envahissait son crâne. Malgré la situation, le sidérurgiste apprécia le moment. Il allait être en contact avec le Vrîl, cette force mentale du Vrîl-Ya qui, selon ses dires, trouvait sa source dans l'électricité.

Une phrase se forma dans les pensées de Krupp.

« Il nous faut un nouvel hôte. »

La phrase s'estompa comme un écho. Le regard du comptable s'éteignit tout à coup et celui-ci retomba sur son matelas.

L'aciériste inspira un grand coup et décida de partir. Il n'avait plus rien à faire dans cette chambre. Il devait rapidement choisir un de ses employés pour l'emmener à Clausthal.

Chapitre 8

Paris, Champ-de-Mars (France)

Le pont roulant électrique se sépara de la passerelle. Le moteur, invisible entre les deux épaisses poutres d'acier qui soutenaient le tablier, ne faisait aucun bruit. Seuls s'entendaient les galets qui roulaient sur les rails et les cliquetis des leviers que manœuvrait le mécanicien. Quatre hommes et une femme, vêtue à l'américaine, contemplaient, depuis le pont qui progressait lentement à neuf mètres du sol, l'étrange forêt rampante qui couvrait les cinq hectares abrités par cette titanessque serre de verre et de métal qu'était la galerie des Machines.

La charpente métallique, resserrée en sa base, enjambait d'une courbe élancée la largeur de cet immense hall, dentelle d'acier qui, à cette échelle, semblait fragile. Alexandre Cantovella, qui avait retenu ses extraordinaires mensurations, essayait de calculer combien d'hôtels de Ville de Paris tiendraient à l'intérieur, et il était parvenu aux chiffres incroyables de quatre ou cinq.

De nombreux jardiniers s'activaient dans cet apparent fouillis végétal. Les branches, épaisses comme des bras, s'entrelaçaient en un maillage si complexe qu'on aurait pu croire le terrain recouvert d'un gigantesque filet de bois. Les énormes feuilles d'un vert foncé et bordées de dents pointues étaient disséminées comme une pluie de confettis sur un tapis brun. Entre elles, pendaient des fruits de forme parallépipédique et de différentes tailles : les livres-mémoires. Des mâts de six mètres de haut étaient plantés à intervalles réguliers, comme par un acupuncteur géant. Un anneau en forme de

beignet, lui-même surmonté d'une ombrelle de treillis métallique, coiffait chaque mât.

— C'est une véritable forêt, s'exclama Charles Girard.

— Il n'y a qu'un seul arbre, répartit David Moreau.

Hennion, Cantovella et Girard se tournèrent vers lui, abasourdis.

— Un seul arbre ? fit le commissaire.

— Oui, répondit David Moreau. Mais ce n'est pas le plus surprenant. Outre l'eau et les substrats minéraux, cet arbre rampant se nourrit d'électricité.

— D'électricité ? s'étonna le chimiste.

— Oui. Nous exploitons à cette fin la tour de monsieur Eiffel.

— Et à quoi vous servent donc vos centrales thermiques ?

— À faire fonctionner nos équipements.

— Vous avez deux turbines à vapeur, intervint l'inspecteur, mais une seule est en activité.

— Certains de nos équipements ne doivent jamais cesser de fonctionner. La seconde turbine est là pour pallier une éventuelle défaillance de la première.

David Moreau se mordit la joue. Il n'avait pas envie de parler de la ceinture souterraine de la galerie des Machines qui, alimentée en courant alternatif nocif pour l'Arbre, empêchait l'extension de ses racines. Hennion le tira d'embarras en changeant de sujet.

— Vos détracteurs prétendent que ce sont vos installations qui provoquent ce tourbillon orageux permanent au-dessus de la tour de monsieur Eiffel, ceci pour qu'elle soit bombardée d'éclairs.

— Vous savez bien que la pollution et tous ces nuages noirs ne sont pas de notre fait, argua David Moreau. Nous ne faisons qu'exploiter un phénomène créé, à mon humble avis, par les errements industriels de ce siècle.

Le commissaire dévisagea le jeune homme, convaincu que celui-ci ne délivrait qu'une demi-vérité, mais il devait convenir qu'une même pollution sévissait dans les autres capitales européennes.

Le biologiste ferma son visage sur un sourire de convenance. Il répugnait à mentir mais il ne pouvait avouer qu'il s'agissait d'un début de vortex atmosphérique généré par

l'Arbre lui-même, vortex qui prendrait une ampleur catastrophique si l'Arbre n'était contenu dans et par la galerie des Machines. La tour de monsieur Eiffel ne servait pas de paratonnerre, elle recueillait l'énergie nécessaire à l'Arbre.

C'est alors qu'une sonnerie stridente retentit. Tous les employés, disciplinés, sortirent de la Galerie. Le pont s'arrêta et le mécanicien se déplaça vers le centre du tablier. David Moreau se voulut rassurant.

— Je vous invite à vous éloigner du bord. Le sol est parfaitement isolé mais la structure de ce pont est métallique. Ceci dit, en haut, nous ne risquons rien.

Des arcs électriques se mirent soudain à danser autour des anneaux, au sommet des multiples mâts, les ombrelles de treillage métallique au-dessus des « beignets » les empêchant de partir vers le haut. D'innombrables éclairs crépitants remplirent la verrière d'un maillage lumineux pour finalement frapper l'Arbre dont les feuilles parurent se tendre comme sous une pluie bénéfique. Un murmure troubla les visiteurs qui partagèrent, sans le savoir, la curieuse impression qu'un être vivant exprimait sa joie. Puis les flashes cessèrent, une sonnerie retentit et le personnel reparut peu à peu.

— Ce sont des bobines de monsieur Tesla, s'extasia Girard. N'est-ce pas ?

— Quelque peu améliorées, mais, oui, il s'agit bien de cela.

— Et c'est ainsi que vous nourrissez votre arbre.

— Oui, car, bizarrement, quand les racines entrent en contact avec des câbles dans lesquels circule du courant, elles se rétractent. L'Arbre pourrait mourir si le contact durait.

Le biologiste s'abstint de préciser que les racines ne souffraient qu'avec le courant alternatif. C'était pourquoi il était utilisé pour le treillage métallique qui ceinturait le sous-sol du bâtiment. La raison de cette fragilité, fort commode, demeurait une énigme pour les scientifiques de la Compagnie.

Le mécanicien redémarra le pont.

— Mais d'où vient cet arbre ? s'enquit le commissaire.

— Eh bien... Le père David, éminent botaniste, a sillonné la Chine et a poussé ses explorations jusqu'au Tibet oriental.

— Un parent de mademoiselle David que vous nous avez présentée tout à l'heure ? demanda Cantovella.

— Non, il n'y a aucun lien de parenté. Le père David a entendu parler d'un arbre légendaire. Celui-ci aurait été frappé par la foudre lors d'un orage et se serait mis à croître démesurément. Il fut plus tard pris au cœur d'un incendie qui le détruisit presque en totalité mais un chirurgien fut sauvé.

— Jolie légende, commenta Girard.

— Une légende en effet, mais que le père David a pris au sérieux. Il n'a pas trouvé cet arbre mais l'a mentionné et classé, d'après les descriptions collectées, dans le genre *Davidia*, comme parent de l'arbre aux mouchoirs, nommé ainsi à cause de ses larges bractées blanches.

— Veuillez me pardonner mais je n'entends rien à ce vocabulaire, coupa le commissaire.

— Oui, bien sûr. Une bractée est une pièce florale en forme de feuille. Dans le cas qui nous intéresse, imaginez un mouchoir blanc qui pend sous une main avant d'être agité.

— Et après l'arbre aux mouchoirs, marmonna Cantovella, l'arbre aux bouquins.

— Ce n'était pas le cas au début, lâcha David Moreau avant de se maudire de son enthousiasme qui le contraignait à donner de plus amples explications.

— Aurait-il fallu passer par le parchemin ?

— Euh..., hésita David Moreau qui bifurqua. Mon père, ayant entendu parler de cet arbre, entreprit de le rechercher et le trouva, au cœur du Tibet.

— Je comprends mieux l'emploi d'une orientaliste spécialiste du sanscrit et du tibétain, dit Hennion.

— Mademoiselle David travaille sur des études connexes mais elle est trop jeune pour avoir participé à cette expédition.

David Moreau ne jugea pas opportun de dévoiler que ses recherches portaient sur la légende de l'arbre tombé du ciel.

— Donc votre père a trouvé cet arbre, relança le chimiste.

— Effectivement. Il en rapporta un chirurgien qu'il planta sur une île qu'il avait acquise depuis longtemps. Il mit en suspens ses travaux sur la zoologie et la biologie humaine pour se consacrer principalement à cet arbre.

Le biologiste garda pour lui que son père avait dérobé l'unique spécimen du végétal, dépouillant le temple qui lui était dédié de son objet de vénération.

— J'imagine que c'est là que votre père a expérimenté les effets néfastes du courant alternatif, dit Girard.

— Oui, mentit David Moreau avant d'enchaîner la narration. Se souvenant des écrits du père David, mon père fabriqua un cerf-volant et attendit un orage pour l'accrocher à l'arbre. Comme le vent était fort, le cerf-volant s'éleva vite dans les airs et lorsque la foudre le frappa, l'arbre crût immédiatement. Les éclairs successifs l'amenèrent à l'envergure respectable d'un chêne alors qu'il prenait peu de hauteur, comme une plante rampante. Après l'orage, mon père vint poser la main sur une grosse branche et tout de suite apparut un premier fruit, si l'on peut dire. Celui-ci grossit rapidement et prit la forme d'un livre que mon père cueillit quand il présuma qu'il avait atteint sa maturité. Quand mon père ouvrit ce livre, il trouva des pages blanches. Mais le lendemain, quand il l'ouvrit à nouveau et se demanda à quoi il avait pensé la veille, les pages blanches se couvrirent d'une écriture qui ressemblait à la sienne. Le livre-mémoire était né.

— Comment expliquez-vous ce phénomène ? demanda Hennion.

— Si nous savons exploiter ce phénomène, nous ignorons encore beaucoup de choses. L'hypothèse la plus vraisemblable est que l'Arbre se comporte en symbiote de l'homme et, pourquoi pas, de toute espèce intelligente qu'il pourrait rencontrer. N'avons-nous pas la preuve, avec ce qu'il se passe en Angleterre, que l'univers est peuplé de créatures pensantes autres que l'homme ?

— L'Arbre serait-il une de ces créatures pensantes ? risqua Cantovella.

David Moreau laissa transparaître, d'une brève grimace, un malaise qui aurait pu passer pour de la culpabilité.

— Il y a des conjectures sur l'intelligence végétale. Si je n'ai aucun doute sur l'aspect symbiotique, je n'ai constaté aucun état de pensée. Néanmoins, je dois admettre que, s'il y avait une pensée végétale, elle serait par nature différente de la nôtre.

— J'imagine que votre père aime les livres, glissa Cantovella.

— C'est peu dire.

— Avez-vous imaginé quel fruit aurait été produit si votre père avait eu un goût prononcé pour la peinture ou la musique ?

David Moreau regarda l'inspecteur spécial d'un air ahuri. Le commissaire saisit cette pause au vol pour jeter une autre question.

— Comment en êtes-vous arrivé au Champ-de-Mars ?

Le jeune homme prit le temps d'élaborer sa réponse.

— Un gigantesque incendie a ravagé notre île. De nombreux bâtiments ont été détruits, dont nos laboratoires. Un chirurgien de l'Arbre n'a pu être préservé que par miracle, comme dans la légende tibétaine.

Les policiers relevèrent la mention implicite à l'île du docteur Moreau où, avec son associé, il avait effectué de sulfureuses expériences et créé les hommes-bêtes. Il ne faisait aucun doute que les hommes-bêtes existaient, mais leur histoire, par contre, tenait toujours de la rumeur. L'arbre semblait être arrivé après eux et avoir ensuite monopolisé l'attention du scientifique.

De son côté, le biologiste cacha que l'Arbre avait colonisé l'île, la recouvrant de ses branches entremêlées. Seules la mer et la roche avaient fait obstacle à son expansion. Emprisonnée dans l'œil d'un cyclone, l'île était devenue l'axe de rotation de vents déments, zébrés d'éclairs incessants. Ce tourbillon, qui avait fonctionné telle une centrale électrique au bénéfice du végétal, avait grandi en même temps que lui.

Le docteur Moreau avait alors décidé d'éradiquer par le feu l'Arbre devenu incontrôlable, ce qui ne l'avait pas empêché de prélever un chirurgien pour le planter dans un pot. La foudre régénérant le végétal, la guerre avait été longue et les hommes-bêtes, inquiets pour leur habitat, s'étaient joints à la bataille. L'Arbre vaincu, les intempéries avaient cessé.

Ensuite, la révolte des hommes-bêtes avait pris de l'ampleur, menée comme une guerre d'indépendance par l'Homme-Puma. Elle avait abouti à la séparation : l'île avait été cédée aux hommes-bêtes et il avait été convenu qu'aucun humain n'y remettrait jamais les pieds. Toutefois, une autre faction plus pacifique, sous l'égide de l'Homme-Faucon – qui se faisait appeler Horus –, partit vers une île promise à bord d'une goélette donnée par le docteur Moreau.

Perdu dans ses pensées, David Moreau s'aperçut que ses interlocuteurs attendaient poliment.

— Mon père créa la Compagnie des Intelligences Botaniques. Il s'intéressa aux projets de l'Exposition universelle de 1889, dont la galerie des Machines et la tour de monsieur Eiffel. Il négocia avec la ville de Paris et le gouvernement, investit dans la plupart des chantiers et s'engagea notamment à soutenir financièrement le chemin de fer souterrain de Paris. Il obtint ainsi la pleine jouissance du Champ-de-Mars sous la forme d'une concession de quatre-vingt-dix-neuf ans.

— Cela représente des sommes colossales, observa Hennion.

— Mon père avait créé une florissante société d'investissement avant que celle-ci ne devînt la Compagnie que vous connaissez.

— Tout de même...

— Mon père a été heureux en affaire. Nous sommes majoritaires dans la Compagnie des chemins de fer du Nord. L'année dernière, nous avons absorbé *Westinghouse Electric and Manufacturing*, dépositaire du contrat d'installation de toute l'infrastructure électrique des États-Unis d'Amérique avec le courant alternatif préconisé par monsieur Tesla. Par contre, du fait de la loi antitrust de monsieur Sherman, nous n'avons pas pu acquérir *General Electric*.

David Moreau se laissa emporter.

— Bien sûr, nos activités débordent largement le cadre de la botanique et, bientôt, apparaîtront des inventions très novatrices. Mais je m'é gare...

Fort opportunément pour lui, le pont roulant arriva au terme de son périple.

— Eh bien, messieurs, je vous ai présenté l'Arbre. Allons maintenant tenter d'élucider le mystère du livre-mémoire de l'amiral Fleuriais.

Chapitre 9

Palais de Berlin (Allemagne)

Chlodwig zu Hohenlohe-Schillingsfürst n'était chancelier que depuis cinq mois, mais il se sentait déjà épuisé par sa charge. L'empereur, qui martyrisait le parquet du bureau avec les bottes de son uniforme, n'arrangeait en rien cette impression. Guillaume II s'arrêta enfin de marcher et jeta un regard noir au vieil homme.

— Ne devrions-nous pas annexer les colonies anglaises ?

Le chancelier réprima un soupir et ses joues parurent encore plus creuses. Il allait encore devoir faire cet exercice pénible et périlleux qui consistait à tempérer la fougue de son souverain.

— Ce serait du plus mauvais effet auprès de l'opinion publique, votre Majesté.

— Qu'avons-nous à faire de l'opinion publique ?

— Profiter de la faiblesse de l'empire britannique pourrait nous aliéner nos alliés.

— Vous m'avez déjà servi cet argument. Pourtant, le gouvernement provisoire de l'empire britannique, à...

— À Ottawa, capitale du Canada uni, votre Majesté.

— Ce gouvernement, donc, n'a aucune légitimité. Il n'a pas été élu et il n'y a aucun représentant de la famille royale.

— Certes. Mais l'urgence...

— Il y a urgence, justement ! En tant que petit-fils de la reine Victoria, je suis l'héritier légitime du trône d'Angleterre.

— Je doute que les Anglais l'entendent ainsi, votre Majesté. D'autre part, il n'est pas impossible que la famille royale ait survécu.

— Vraiment ? Avons-nous du nouveau sur ce qu'il se passe là-bas ?

— Non, votre Majesté.

Guillaume II reprit sa marche agacée, parcourant de long en large le salon d'audience. L'évocation indirecte des Martiens rappela au chancelier le cylindre de transport que, sur son ordre, Julius Wilbrand avait miné au cas où le véhicule interplanétaire s'ouvrirait. En attendant, il jugeait préférable de ne pas provoquer ces envahisseurs qui avaient si facilement conquis le Royaume-Uni et dont les motivations demeureraient inconnues. S'agissait-il d'une vulgaire colonisation ?

Hohenlohe-Schillingsfürst préféra ne pas ennuyer son souverain avec de si basses considérations. Par contre, il décida d'aborder une dépêche télégraphique qu'il avait à peine eu le temps de lire avant d'être convoqué. Il s'agissait d'une nouvelle toute fraîche qu'il n'avait pas pu vérifier mais qu'il ne pouvait passer sous silence. L'empereur ne le lui pardonnerait pas s'il apprenait cet oubli.

— Votre Majesté, je souhaiterais porter certains faits à votre attention.

Guillaume II accepta d'un geste dédaigneux.

— Des tripodes ont abordé les côtes françaises.

L'empereur fixa le chancelier, lissant les pointes relevées de sa moustache brune.

— La France serait-elle envahie à son tour ?

— Non, votre Majesté. Il semblerait que les tripodes aient été repoussés.

— Repoussés ? s'exclama l'empereur.

— L'information est brute, votre Majesté. Elle provient de nos agents qui surveillent les ports de la côte nord de la France. Ils nous communiqueront plus de détails dès que possible.

— Comment les Français ont-ils pu réussir cela ? s'emporta Guillaume II. Serait-ce l'œuvre de cette Compagnie des Intelligences Botaniques ?

— Nous l'ignorons, votre Majesté.

— Alors faites ce qu'il faut pour ne plus l'ignorer.

— Ce sera fait, votre Majesté.

Le chancelier s'inclina en espérant que la mention de la Compagnie des Intelligences Botaniques n'allait pas amener

son contingent de questions sur les livres-mémoires. Les scientifiques qu'il avait recrutés avaient confirmé la nature végétale de ces livres dont ils avaient compris le fonctionnement mais dont le mode de reproduction leur échappait. Seule la Compagnie semblait capable de les « cultiver », mais uniquement à Paris, au Champ-de-Mars.

L'empereur recommença à déambuler, parcourant le cheminement de ses pensées comme s'il était seul.

Hohenlohe-Schillingsfürst soupira intérieurement. Obtenir des informations sur la façon dont les Français avaient arrêté les tripodes serait autrement plus facile que d'infiltrer durablement des espions dans la Compagnie. Aucun n'avait tenu plus d'une semaine. La plupart du temps, les agents perdaient simplement leur emploi mais deux avaient disparu pour des raisons inconnues. Il fallait peut-être donner crédit aux rumeurs selon lesquelles la Compagnie employait des humains, et surtout des créatures, aux talents peu ordinaires.

Le chancelier contempla distraitement la marche de l'empereur. Il allait devoir patienter jusqu'au moment où Guillaume II se rappellerait sa présence et le congédierait.

Chapitre 10

Paris, Champ-de-Mars (France)

L'inspecteur Alexandre Cantovella de la Sûreté Générale n'était pas un adepte de la torture. Il n'aurait jamais cru devoir la pratiquer, et encore moins sur un livre, livre qui était le fruit, ou la fleur, d'un arbre rampant. Il plissa le nez au concept de pensée végétale mais force lui était d'admettre qu'à l'approche du vingtième siècle toutes les folies semblaient permises. Il posa la ceinture qu'il avait retirée de son pantalon pour l'utiliser comme un fouet et considéra le livre carmin d'un mètre de haut qui, posé sur un pupitre aux dimensions idoines, refusait obstinément de s'ouvrir. Ce livre-mémoire avait des mensurations hors du commun. Le policier jeta un regard d'impuissance à son supérieur.

Célestin Hennion lissa sa moustache et sortit une pipe de sa veste. L'affaire était mal engagée. Tout en enfonçant du tabac dans le fourneau, le commissaire se tourna vers les deux hommes en retrait et se concentra sur le plus proche.

— Cela doit vous changer des vins frelatés.

Charles Girard sourit de la pique quant à la tâche principale du Laboratoire municipal de chimie : les fraudes alimentaires.

— Et des explosifs. Nous sommes bien loin de la chimie.

— Un avis ?

— Non.

— Bien sûr. Nous n'avons guère de compétence en intelligence botanique. Justement ! Monsieur Moreau, qu'en dites-vous ?

Le biologiste hésita.

— Il faudrait peut-être essayer la manière douce.

— La manière douce ? N'avons-nous pas déjà essayé une heure durant ?

Le regard au ciel du scientifique répondit pour lui. Hennion alluma sa pipe, songeur.

— D'où vous est venue cette idée de fouetter le livre-mémoire ? demanda David Moreau à Cantovella. C'est, pardonnez-moi, tellement absurde.

Hennion sourit entre deux bouffées. L'initiative de son subordonné avait surpris tout le monde. L'inspecteur spécial n'avait donné aucune explication.

Une heure auparavant, les policiers et le chimiste avaient découvert ce bouquin gigantesque. Le biologiste avait esquivé les questions, promettant qu'il y répondrait plus tard. Hennion avait insisté sur la nécessité, pour l'enquête, d'ouvrir le livre, ce que David Moreau avait qualifié d'impossible. Ils avaient tous, à tour de rôle, essayé de l'ouvrir, en vain. Le biologiste avait apposé ses mains sur la couverture et avait semblé méditer, inutilement. Il avait consulté son propre livre-mémoire puis, dépité, l'avait relégué sur une table. Finalement, Cantovella avait eu comme une illumination. Il avait pris sa ceinture pour fouetter le livre géant. Perplexe, Hennion, son supérieur, avait quand même empêché David Moreau de s'interposer, mais l'inspecteur n'avait guère obtenu plus de résultat.

— Ce livre-mémoire m'a fait penser à un Agrippa, répondit à retardement Cantovella.

— Un Agrippa ? Qu'est-ce donc ? s'enquit le biologiste qui constata à leurs mines que Girard et Hennion étaient tout aussi ignorants que lui.

— Un livre, de bonne taille, comme le nôtre ici présent, qu'il fallait dresser, voire mater, à coups de fouet.

David Moreau écarquilla des yeux dubitatifs. Le chimiste et le commissaire se joignirent à cette chorégraphie oculaire. Cantovella leva la main comme pour admettre une fantaisie.

— Il est mentionné et décrit dans le recueil *La légende de la mort en basse Bretagne* de monsieur Anatole Le Braz.

— Qui est ce monsieur Le Braz ? demanda Girard.

— Un folkloriste.

— Ah ! grimâça le chimiste.

David Moreau parut soudain plus intéressé.

— Des légendes bretonnes parleraient donc des livres-mémoires ?

— Je crains bien que non. Cet ouvrage, supposément signé par le diable, était convoité pour sa capacité à prédire l'avenir. Ce n'est qu'une légende.

— Les légendes partent parfois d'une réalité. Vous avez transposé celle-ci sur ce livre-mémoire. On peut concevoir le cheminement inverse. Avant les années quatre-vingt-dix, si quelqu'un vous avait parlé de livre-mémoire, vous auriez pensé à de la fabulation.

Cantovella contempla le livre-mémoire. La ressemblance entre sa façon de restituer l'information et celle dont l'Agrippa délivrait son message le troubla.

— Sans doute, murmura-t-il.

— Alors, comme ça, vous lisez les œuvres de folkloristes, formula Girard.

— Vous n'imaginez pas où les criminels vont chercher leur inspiration.

— Quel genre de criminel ? s'étonna David Moreau.

— Du genre dont il vaut mieux ne pas parler dans les journaux.

— Comme l'assassin de Whitechapel ?

— Il y a pire que l'éventreur.

David Moreau fronça les sourcils puis secoua la tête comme pour écarter la digression qui s'accrochait à ses pensées.

— S'il vous plaît, intervint Hennion préoccupé par son futur rapport. Vous êtes censément le spécialiste des livres-mémoires. Que nous proposez-vous ?

— J'avoue être dans une impasse.

— Je vois. Si vous commenciez par nous expliquer sa taille hors norme, du moins à ma connaissance. Quel est son intérêt ?

— Ce livre-mémoire est unique. Les plus grands ne dépassent pas quarante centimètres. Celui-ci serait étudié dans un laboratoire si l'amiral Fleuriais, de passage en vue d'acquérir des livres-mémoires pour le Service hydrographique de la Marine, n'en était tombé amoureux. Je crois qu'il s'imaginait que, grâce à ses mensurations exceptionnelles, sa capacité mémorielle en serait accrue.

— La contenance d'un livre-mémoire n'est donc pas liée à sa taille, releva Cantovella.

— Elle ne l'est pas. En fait, nous n'avons jamais atteint les limites quant à la capacité de mémorisation, quel que soit le livre-mémoire. Toutefois, il se trouve que l'amiral avait fait un choix judicieux. Pour restituer visuellement une carte, une plus grande surface s'avérait utile.

— Je croyais qu'on ne pouvait entreposer des pensées ou des souvenirs que sous forme langagière, fit Girard.

— C'est en effet la pratique la plus courante. Et la restitution de ces informations s'effectue sous forme langagière, c'est-à-dire par écrit. Nous avons évoqué plus tôt l'aspect symbiotique. Nos chercheurs ont émis l'hypothèse que l'Arbre avait senti que notre mode de conservation et de transmission du savoir était le livre. Depuis, l'Arbre aurait perçu que nos ouvrages imprimés pouvaient contenir des images, des photographies ou des cartes.

— Mais comment cela se passe-t-il ? s'enquit Hennion.

— J'oubliais, commissaire, que vous n'avez pas de livre-mémoire.

— Pour des raisons de sécurité.

— Comme vous venez de le constater, un livre-mémoire est exclusivement lié à son propriétaire. Son contenu est inaccessible à tout regard extérieur.

— Quel est l'intérêt de mémoriser des cartes si personne d'autre ne peut les consulter ? intervint Cantovella.

— Le propriétaire d'un livre-mémoire peut le partager avec des collaborateurs à qui il devient donc accessible, et ce partage est extensible.

— Que ne le disiez-vous plus tôt ! Il nous faut une personne autorisée.

David Moreau secoua la tête.

— Les deux officiers du Service hydrographique actuellement en catatonie auraient pu nous aider s'ils étaient conscients, car il faut être conscient pour mémoriser ou consulter. Malheureusement, ils étaient les seuls habilités à user du livre-mémoire de l'amiral Fleuriais.

Cantovella fit une moue désabusée.

— Comment cela fonctionne-t-il réellement ? insista le commissaire Hennion.

— Le livre-mémoire est comme un livre normal. Il a une couverture et des pages. Pour mémoriser, on l'ouvre. Les pages sont blanches à ce moment-là. Il s'établit alors une sorte de lien. Il n'est d'ailleurs pas certain qu'il soit nécessaire d'apposer les mains dessus. Ce lien est conservé tant que le livre n'est pas refermé. Vous formulez clairement dans votre esprit ce que vous voulez mémoriser ou bien consulter. Pour plus d'efficacité, vous pouvez écrire sur une feuille de papier et lire ensuite. Le nombre de pages est variable mais, si toutes sont remplies, il suffit de fermer puis de rouvrir le livre pour retrouver des pages blanches.

— Qu'en est-il des cartes, des images ?

— Cela fonctionne de la même manière. Il faut se concentrer sur la carte, le dessin, la photographie, enfin, n'importe quelle image. La seule contrainte est de s'assurer que le regard a bien parcouru toute l'image, sans chute de l'attention. De cela dépend la qualité de la restitution future.

— Vous me donnez des idées, jeta Cantovella. Je pourrais mémoriser, ou faire mémoriser, des scènes de crime.

— Les photographies ne suffisent-elles pas ? demanda le biologiste.

— Elles ne restituent pas forcément ce que je vois.

David Moreau hocha la tête.

— Revenons à nos fruits très bien défendus, reprit l'inspecteur. Si j'ai bien compris, nous ne pouvons vaincre le mutisme de notre livresque suspect. Les officiers autorisés ne sont pas en état de penser et il n'y a personne d'autre qui soit habilité. Ce livre-mémoire est donc plus inviolable qu'un coffre-fort.

— C'est juste, soupira David Moreau.

Hennion se focalisa sur sa pipe qu'il bourra à nouveau. Il ne voyait pas très bien comment poursuivre ses investigations et s'inquiétait du compte rendu qu'il devrait faire à messieurs Lépine et Leygues, et à l'amiral Besnard.

Le biologiste aurait pu expliquer que de longues séances de mémorisation pouvaient se révéler épuisantes, que l'abus de ces sessions pouvait nuire à la santé, mais cela ne justifiait en rien le décès de l'amiral ni l'état des deux autres militaires. Il

jeta un regard implorant à son propre livre-mémoire gisant sur la table. Celui-ci s'ouvrit brutalement sur une ligne élégamment calligraphiée :

« Nous sommes désolés. C'était un accident. »

Chapitre 11

Paris, palais de l'Élysée (France)

Amidonné dans l'uniforme de sa fonction, Lord Dufferin sentit son flegme britannique fléchir sous l'incertitude que lui infligeaient les Français. Son visage émacié demeurait inexpressif. Les mains dans le dos, il feignait de s'intéresser à la pendule en bronze sur la cheminée. Celle-ci comportait vingt-quatre chiffres et affichait, sur fond de ciel étoilé, les mois et les signes du zodiaque. Du mauvais goût très tricolore.

Pourquoi avait-il été convoqué aussi soudainement à l'Élysée ? Pourquoi dans le prestigieux salon des ambassadeurs où il avait présenté ses lettres de créances quatre ans plus tôt ? S'il avait bien compris, il allait se retrouver en tête à tête avec le président de la République lui-même. Irrité par ce parfum de mystère, manque de savoir-vivre évident, il toisa le chef du protocole, immobile près de la porte, mais s'abstint de lui poser la moindre question.

Soudain, l'employé du palais s'anima et ouvrit la porte. Félix Faure, un sourire bonhomme blotti sous sa moustache, s'avança les bras écartés vers Lord Dufferin qui se raidit, craignant une effusion.

— Ah, monsieur l'ambassadeur, je suis ravi de vous voir.

— Monsieur le président, lui répondit celui-ci, d'un air pincé.

— J'imagine, Sir, que vous vous interrogez sur ce qui a motivé cette entrevue à l'abri d'oreilles indiscretes.

Lord Dufferin se contenta d'un sourire poli et d'une inclination de tête.

— J'ai de relativement bonnes nouvelles pour vous, Sir. Si j'ai tenu au secret cette entrevue, c'est qu'il vous appartiendra, ou à votre gouvernement provisoire, de rendre publiques les informations que je vais vous communiquer.

L'ambassadeur, agacé de l'incapacité à en venir au fait, resta de marbre.

— Un sergent de votre corps d'infanterie de marine, McDonnell je crois, a établi le contact par télégraphe avec la France, depuis Douvres.

Félix Faure fit une pause, laissant son interlocuteur assimiler la révélation.

— Cela signifierait...

— Que votre pays n'est pas peuplé uniquement de Martiens. Mon directeur de cabinet vous remettra l'entière transcription de la communication.

— Je vous en remercie, lâcha Lord Dufferin qui ne protesta pas devant l'évidente lecture qui avait été effectuée en amont.

— Lord Rosebery est toujours votre premier ministre mais je dois malheureusement vous présenter mes condoléances. Sa Majesté la reine Victoria s'est éteinte. Et Sa Majesté Edouard VII n'a régné que durant quelques jours. Mais je vous félicite pour le couronnement de Sa Majesté George V ainsi que pour la naissance du prince héritier Edouard.

Lord Dufferin prit le temps de souffler intérieurement. Même s'il déplorait la perte de deux souverains, la famille royale était sauve. Félix Faure respecta cet instant de silence. Une question surgit à l'esprit de l'ambassadeur.

— Y aurait-il, monsieur le président, des informations relatives aux envahisseurs ?

— Fort peu, monsieur l'ambassadeur. Outre les tripodes, les télégrammes n'évoquent qu'une traque systématique des humains. Sans contact possible avec les Martiens, aucune action diplomatique n'a pu être engagée.

Lord Dufferin eut une moue désabusée puis il se souvint d'un communiqué qu'il avait parcouru avant sa venue au palais de l'Élysée.

— Il y a une rumeur, monsieur le président, qui suggérerait que votre marine aurait repoussé une attaque de tripodes martiens.

Félix Faure ne sembla ni surpris ni perturbé.

— Comme vous l'avez dit vous-même, Sir, il ne s'agit que d'une rumeur.

— Y aurait-il une possibilité pour que cette rumeur soit fondée ?

— S'il s'avérait qu'il s'agisse d'autre chose qu'une rumeur, soyez assuré, monsieur l'ambassadeur, que la France s'acquitterait loyalement de son devoir d'allié envers l'Empire britannique.

— Je n'en attends pas moins d'une nation amie, monsieur le président. Permettez-moi de vous signaler l'actuelle présence au port de Cherbourg du HMS *Hawke*, un de nos croiseurs rescapés, commandé par Sir Richard Poore, fraîchement promu. Sir Poore, son navire, son équipage et l'unité d'infanterie de marine qui est à son bord se tiendront à votre disposition, si, bien sûr, la France envisageait une action contre notre ennemi commun.

Félix Faure enregistra que son interlocuteur avait implicitement cédé le commandement à l'État-Major français.

— Nous ne manquerons pas de nous en souvenir, monsieur l'ambassadeur. Une intervention sur le sol britannique ne peut légitimement pas s'opérer sans l'assentiment et la participation des Britanniques eux-mêmes.

— Je vous en sais gré, monsieur le président.

— Je vous en prie, dit Félix Faure qui se tut brièvement. Monsieur Le Gall, mon directeur de cabinet, vous transmettra les pièces dont je vous ai parlé. Il répondra à vos questions et vous expliquera comment communiquer par voie télégraphique avec Douvres. Ce sergent attend une réponse et des instructions. Si vous pouviez transmettre tout le soutien et l'amitié de la France.

— Je n'y manquerai pas, monsieur le président.

Chapitre 12

Paris, Champ-de-Mars (France)

Célestin Hennion, Charles Girard, Alexandre Cantovella et David Moreau contemplaient les courtes phrases apparues sur le livre-mémoire du biologiste. Tous se demandaient à qui faisait référence le pronom pluriel de « Nous sommes désolés. ». Le commissaire réagit le premier.

— Eh bien, dites quelque chose, monsieur Moreau.

— Que voulez-vous que je dise ?

— Il s'agit de votre livre-mémoire. Si j'ai bien compris, c'est avec vous qu'il a un lien.

— Monsieur Moreau n'a pas apposé ses mains dessus, fit remarquer Cantovella, et *a priori* il n'a formulé aucune requête.

L'inspecteur spécial quêta du regard le biologiste qui acquiesça.

— Cette phrase n'a pas été mémorisée, reprit Cantovella, elle est donc l'expression d'une intelligence.

— Oui, dit Girard. Je crois que vous devriez lui parler. Parler nécessite de formuler intellectuellement les phrases et donc de lever les ambiguïtés possibles. Et ainsi nous pourrions suivre la discussion.

— Vous partez du principe que je vais converser avec mon livre-mémoire, s'insurgea David Moreau. Cela ne s'est jamais produit.

— Il y a un début à tout, ironisa l'inspecteur. La mémorisation des images a bien commencé un jour.

L'argument porta. Le biologiste fixa le livre-mémoire avec défiance mais son esprit construisait déjà des questions. Il se rappela qu'il n'était pas seul.

— Livre... Euh... C'est ainsi que je l'interpelle, messieurs... Livre. Est-ce toi qui communique ?

Les quatre hommes observèrent les pages. Elles ne bougèrent pas. Le texte demeura inchangé. David Moreau commença, non sans humeur, à soupçonner une mystification, mais la page tourna.

« Ce n'est pas une mystification. »

Cantovella se retourna vers le jeune homme, l'œil narquois.

— Vous, vous avez pensé à une mystification.

— Je ne suis peut-être pas le seul, bafouilla ce dernier.

— Je confirme, lâcha Hennion d'un ton caustique.

— Faut-il formuler la même chose à plusieurs ? demanda Girard. Pour ma part, j'ai aussi pensé à une mystification.

— Je ne crois pas, répondit le commissaire. Il suffirait que notre jeune ami se concentre un peu plus, qu'il y mette de la conviction.

La réprobation colora le visage du biologiste mais il réalisa que le policier n'avait pas forcément tort.

— Je vais essayer, commissaire... Livre. Est-ce toi qui communique ?

La page tourna.

« Nous ne sommes pas ce livre-mémoire. »

David Moreau se gratta la tête, décontenancé. L'inspecteur spécial décida de le stimuler.

— Vous êtes le seul à pouvoir mener l'interrogatoire. Faites comme si vous vouliez faire la connaissance d'une demoiselle. Ou, plutôt, faites comme si vous dialoguiez avec le représentant d'un peuple aux coutumes qui vous seraient totalement étrangères. Enfin, bref, soyez... scientifique.

David Moreau élaborait mentalement un protocole qu'il trouva tout aussitôt vain. Il ressentit le besoin crucial d'être épaulé mais, ne voyant pas auprès de qui quémander une aide, il se lança.

— Qui êtes-vous ?

« Ce que vous appelez l'Arbre. »

— L'Arbre est unique. Pourquoi parlez-vous au pluriel ?

« Nous sommes multiples dans l'unicité. Nous sommes présents dans tous les livres-mémoires, dans toutes les branches et toutes les feuilles. »

— Comment communiquez-vous ?

« Par lien télépathique avec le livre. »

— Télépathique ?

« Un lien sans fil. »

Le biologiste se tut, tentant de mesurer les implications de ces réponses. Cantovella posa une main apaisante sur son épaule.

— Il semblerait que la Compagnie des Intelligences Botaniques porte bien son nom.

David Moreau ne put s'empêcher de sourire. Il s'agissait du premier contact avec une intelligence non humaine, abstraction faite des Martiens qui avaient annexé la Grande-Bretagne, peut-être même une intelligence végétale.

— À votre place, je fourmillerais de questions, intervint le commissaire. Lancez-les comme elles vous viennent. Un interrogatoire c'est aussi cela. Il faut identifier l'interlocuteur, le comprendre, obtenir son témoignage, ou ses aveux. N'oubliez pas que cette entité a avoué quelque chose et qu'à terme nous avons des comptes à rendre.

— Oui, commissaire, je n'oublierai pas.

David Moreau fit le vide dans son esprit et inspira un grand coup.

— Est-ce que tous les livres peuvent avoir ce lien sans fil ?

« Oui. »

Le biologiste se renfroigna. Il ne comptait pas se laisser enfermer dans des réponses binaires.

— Avez-vous accès aux mémorisations de chaque livre ?

L'Arbre parut prendre la peine de composer une réplique plus élaborée.

« Les livres ne mémorisent rien. Ils ne sont que des intermédiaires. La mémorisation effective est dans ce que vous appelez l'Arbre. »

La centralisation au cœur d'un être pensant, titanesque végétal hébergé dans la galerie des Machines, de toutes les informations mémorisées depuis le monde entier déconcerta David Moreau. L'accès à ces informations pourrait dépendre du bon vouloir de cette entité. Il essaya de concevoir le gigantesque réseau, sans fil, qui reliait les livres-mémoires à l'Arbre. Il s'interrogea sur les distances de transmission... Un toussotement

du commissaire tira le biologiste de ses réflexions. Ce dernier revint aux préoccupations plus immédiates.

— Je pourrais donc voir ce qu'a mémorisé l'amiral Fleuriais.

« Non. Nous appliquons le principe de stricte confidentialité. »

Désarçonné, le biologiste jeta une question qu'il aurait dû poser plus tôt.

— Pourquoi communiquez-vous seulement maintenant ?

« Nous avons dû apprendre. Nous avons attendu une nécessité. »

— Quelle nécessité ?

« La souffrance. Nous voulons cesser de souffrir. »

— Quelle souffrance ? s'inquiéta David Moreau en pensant à la ceinture électrique de la galerie des Machines.

« Quand vous frappez le livre. »

— N'avez-vous pas dit qu'il n'était pas vous ?

« Il fait partie de nous. La souffrance est transmise. »

Le biologiste ne demanda pas l'avis de l'inspecteur spécial mais il ne douta pas de son assentiment.

— Nous allons cesser de frapper.

« Merci. »

Manifestement, l'Arbre avait aussi appris la politesse. Hennion intervint.

— Je ne suis pas certain d'avoir compris avec qui nous parlons mais, en ce qui me concerne, j'aimerais que nous revenions à la première assertion de cet individu extraordinaire. Qu'entendait-il par accident ?

Les pages ne frémissèrent pas. D'un léger coup de coude, Cantovella rappela à David Moreau qu'il s'agissait de sa propre relation.

— Ah oui, pardon.

Le biologiste dirigea ses pensées vers le livre-mémoire.

— Avez-vous entendu la question de monsieur Hennion ?

« Nous n'avons pas de système auditif. »

— Bien sûr. Avez-vous perçu la question de monsieur Hennion ?

« Ce livre n'est lié qu'à vous. »

— Vous avez dit qu'il s'agissait d'un accident.

Se souvenant des réponses laconiques de l'Arbre, il adapta son discours.

— L'amiral Fleuriais est mort. Deux officiers sont en aphasie totale. Pouvez-vous nous expliquer pourquoi de manière détaillée ?

« Oui. »

— Que signifie ce oui ?

« Nous pouvons expliquer de manière détaillée. »

Girard gloussa.

— Je crois que notre nouvel ami répond très logiquement aux questions.

David Moreau opina. Il avait lui-même énoncé, un peu plus tôt, qu'une pensée végétale serait étrangère. De la même manière, la pensée humaine devait paraître exotique à l'Arbre.

— Expliquez de manière détaillée !

Le livre ne bougea pas.

— Soyons patients, murmura le biologiste. La réponse que nous attendons est plus complexe à exprimer que ce que nous avons lu jusqu'ici.

La page tressauta puis tourna.

« Ces hommes ont mémorisé des cartes marines. Par les liens établis nous avons perçu d'autres cartes dans leurs esprits. Nous les avons mémorisées sans attendre de sollicitation. Notre analyse de l'organisation mémorielle humaine était incomplète. Nous appréhendons mal la linéarité de la pensée et le concept d'individu. Nous ne savions pas que c'était dangereux pour les hommes. »

— Que cherchiez-vous dans ces cartes ?

« L'île. »

David Moreau se redressa, comme giflé. Il s'inquiéta de ce que pourraient penser ses invités.

— L'avez-vous trouvée ? chevrota-t-il.

« Non. »

Le scientifique s'affola. L'Arbre cherchait l'île, donc il s'en souvenait. Par extension, il avait certainement conscience d'être le rejeton de l'arbre plus grand qui avait été détruit par le feu. Le végétal pourrait en concevoir un grief contre les humains ou, du moins, la Compagnie. Comment faire comprendre à l'Arbre que son père avait agi par nécessité ?

« Nous comprenons les impératifs de survie. »

David Moreau sursauta puis il espéra que l'Arbre venait de lui exprimer son absence de rancœur. Cantovella fronça les sourcils en pointe d'ironie.

— Quel était l'objet de votre méditation ? Car la réponse est sibylline.

Le biologiste balbutia quelques mots à propos de réminiscences relatives au grand incendie qui avait ravagé l'île du docteur Moreau puis se tut. Hennion décida d'intervenir. Il invita ses compagnons vers le centre de la pièce, comme pour se mettre hors de portée d'oreille du livre.

— Je crois que nous avons un problème.

— Un seul problème ? fit Cantovella d'un ton sarcastique.

— Peu importe. Il faut réfléchir à ce que nous dirons à messieurs Lépine et Leygues, et à l'amiral Besnard.

— La vérité est impérieuse ou périlleuse, ou les deux, ânonna Cantovella.

— Oui, ce n'est pas si simple, abonda Girard.

— En effet, souffla Hennion. Après notre rapport, l'armée pourrait investir le Champ-de-Mars.

— Et cet être étrange disparaîtrait, s'attrista Girard.

David Moreau pâlit. Désarmé, il partagea, comme si cela pouvait sauver l'Arbre, ses réflexions quant à la centralisation des informations et au réseau invisible reliant les livres-mémoires au végétal.

— Mais c'est une mine d'or pour la science et l'industrie de la France, s'enflamma Cantovella. Ce n'est pas vous qui allez me contredire, monsieur Moreau. Votre Compagnie sera la première à en tirer bénéfice. En outre, cette créature peut s'avérer utile pour la police et l'armée. On peut ranger des mots et des images dans une mémoire unique et démesurée. Et cette mémoire peut communiquer avec n'importe quel livre. C'est de la télégraphie sans fil.

David Moreau, stupéfait, commença tout de suite à envisager la mise en pratique des idées énoncées.

— C'est bien joli, fit Hennion, mais qu'allons-nous raconter ?

— Eh bien, reprit Cantovella, il me paraît possible de prétendre que nos trois victimes ont abusé de la mémorisation, dans des proportions jamais atteintes jusqu'ici. La Compagnie fera un communiqué par voie de presse afin que les livres-mémoires

soient utilisés avec modération. Et je ne crois pas, monsieur Moreau, étant donné leur large diffusion, que vous aurez à en souffrir.

— Tout cela me semble convenable, conclut le biologiste.

— Sommes-nous d'accord ?

— Oui.

— Oui, entérina Girard, enthousiaste.

— Oui, concéda Hennion qui ne voyait pas d'autre solution viable.

— Toutefois, il reste beaucoup de questions en suspens, reprit Cantovella.

— Je suis bien d'accord, souffla le biologiste qui était sur le point d'ajouter quelque chose quand on frappa discrètement à la porte.

David Moreau alla ouvrir.

— Oui, Alfred ?

— Un télégramme pour vous, monsieur.

— Merci, Alfred.

Le scientifique ferma la porte et lut rapidement la dépêche. Il releva la tête.

— C'est un télégramme du docteur Émile Roux de l'institut Toussaint-Béchamp¹⁴.

— Ce télégramme concernerait-il notre affaire ? s'enquit Hennion.

— Non. En fait, il s'agit de...

On frappa de nouveau. David Moreau ouvrit la porte.

— Un autre télégramme, Alfred ?

— Non, monsieur. Monsieur le ministre de la Marine souhaite vous parler.

— L'amiral Besnard serait donc ici ? s'étonna Girard.

— Non. C'est une communication téléphonique. N'est-ce pas Alfred ?

— Oui, monsieur.

— Ce coup-ci, c'est pour notre affaire, conclut Hennion qui s'approcha.

— Je ne crois pas, répondit David Moreau qui lui tendit le télégramme qui parlait de Martiens et de biologie.

14. Dans cet univers, le fameux institut a été fondé en 1887 par Antoine Béchamp (1816-1908), tenant de la médecine de « terrain », et le « jeune » Henry Toussaint (1847-1890), pionnier de la vaccination.

Chapitre 13

Dunkerque (France)

Armand de Kergaz étouffa une quinte de toux dans son mouchoir. Il ne put masquer son embarras mais les deux officiers supérieurs assis en face de lui eurent un sourire indulgent. Seulement deux jours après son « exploit » qui avait immobilisé deux tripodes, était arrivé de Cherbourg le croiseur à batterie *Duquesne*, vaisseau amiral de la Division navale de la Manche et de la mer du Nord qui avait été créée suite à l'invasion des Martiens.

Le contre-amiral François Ernest Fournier avait provoqué une réunion dans le carré des officiers du croiseur. Le capitaine de vaisseau Eugène Louis Gadaud, commandant du *Duquesne* et aide de camp, l'assistait. Outre le lieutenant de vaisseau, avaient été conviés le capitaine de vaisseau Le Garrec, commandant du *Borda*, le docteur Albert Calmette, venu expressément de l'institut Toussaint-Béchamp de Lille, et Léopold Dufresne, jeune médecin de la Santé Navale.

Le contre-amiral consulta du regard son aide de camp, qui lui indiqua d'un signe qu'il n'avait plus aucune question à poser, et se tourna vers de Kergaz.

— Vous nous avez bien tout raconté, capitaine ?

— Je le crois, amiral. Le troisième tripode s'est replié avec précipitation.

— Pensez-vous qu'il ait compris ce qui a immobilisé ses congénères ?

— C'est peu probable.

— Et nous, l'avons-nous compris ? demanda Fournier à Dufresne.

L'interpellé quëta de l'œil l'approbation de Calmette qui acquiesça.

— Eh bien, amiral, je suis convaincu qu'ils ont été victimes d'une contagion foudroyante. Armand, pardon, le lieutenant de vaisseau de Kergaz, était, et est toujours, atteint de cette maladie qu'on a improprement qualifiée de grippe. Il est plus que probable que ce bacille n'a jamais atteint Mars et que le système immunitaire des Martiens ne les protège pas.

— Sous-entendez-vous qu'ils ont été vaincus par un mauvais rhume ?

— C'est l'hypothèse la plus vraisemblable, amiral.

— Je suis en parfait accord avec notre jeune ami, intervint Calmette.

— Pouvons-nous exploiter cette faiblesse ? s'enquit l'aide de camp.

— Assurément. D'ailleurs, j'approuve les dispositions prises par le docteur Dufresne.

— Qui sont ? demanda le contre-amiral.

— Eh bien, reprit le médecin, j'ai réquisitionné la chambre froide d'un abattoir pour y entreposer les corps des Martiens.

Par chance, les deux engins s'étaient ouverts avant leur immobilisation définitive. Néanmoins, il avait fallu un maillage de cordages entre les mâts du *Borda* et les tripodes pour en extirper des corps visqueux qui avaient un air de parenté avec le calamar. Depuis, ces machines demeuraient plantées dans l'eau et personne ne savait comment les démonter.

— J'ai consigné l'équipage du *Borda*, continua Dufresne. J'ai prélevé le sang des malades et collecté leurs expectorations. Je pense avoir identifié le bacille malgré mon équipement limité.

— Nous vérifierons, glissa Calmette.

— J'ai improvisé des boîtes de Petri et mis le bacille en culture.

— Que sont les boîtes de Petri ? s'enquit Gadaud.

— Un récipient créé par messieurs Koch et Petri pour la reproduction des micro-organismes.

— Et à quelle fin ?

— Eh bien, commandant, nous tenons peut-être une arme décisive contre les Martiens.

— Compteriez-vous faire la guerre avec des... microbes ?

Le jeune médecin hésita. Calmette vint à son secours.

— Cela peut sembler fantaisiste mais les micro-organismes pourraient être utilisés comme des armes. La disparition du *Redoutable* nous rappelle à quel point nous sommes démunis face à cet adversaire.

— Certes, s'assombrit Fournier.

— Si j'ai bien compris, dit son aide de camp, vous allez faire l'élevage de microbes.

— Oui, fit Calmette.

— Bien. Mais ces microbes n'iront pas tous seuls jusqu'aux Martiens.

— Il faut une arme qui puisse projeter une solution infectée sur les grilles qu'a repérées Armand, intervint Dufresne.

— Supposons que nous disposons de telles armes, reprit Gadaud, comment les acheminerons-nous en Angleterre ? Tout navire approchant de la côte serait sous le feu des rayons ardents. Pensez au *Redoutable*. Quant à la voie des airs, le verdict est le même.

— Il suffit de passer en dessous de l'eau, s'illumina de Kergaz.

— En dessous ? Mais le tunnel sous la Manche a été abandonné en 1883.

— Je ne pensais pas au tunnel, commandant, mais aux sous-marins.

Fournier toussota pour ne pas rire.

— Entre le *Gymnote*, un peu ancien, et le *Gustave Zédé* qui vient de terminer ses essais, notre Marine ne possède que deux sous-marins électriques incapables d'embarquer plus que leurs petits équipages. De surcroît, même si le *Gymnote* effectue la majorité du parcours émergé depuis Calais, ses batteries seront épuisées avant d'arriver à destination.

De Kergaz réfléchit aux arguments qui s'entrechoquaient dans son esprit.

— Vous avez raison, amiral. Pour ces trois problèmes, j'ai des solutions à proposer.

Fournier et son aide de camp échangèrent un regard entendu. Le Garrec, impassible, Calmette, amusé, et Dufresne, perplexe, fixèrent le lieutenant de vaisseau qui prit le silence général pour un blanc-seing.

— Tout d'abord, l'autonomie. Les sous-marins peuvent être remorqués sans risque jusqu'à mi-parcours et sans doute au-delà. Ensuite, la capacité. Les torpilles sont inutiles. En les supprimant on récupère de la place pour stocker les armes. Enfin, le nombre de vaisseaux. Les Espagnols ont un sous-marin, l'*Isaac Peral*, qui peut embarquer douze hommes. J'espère qu'il est encore en état de naviguer car ils ont abandonné le projet il y a trois ans.

— Vous semblez bien renseigné, capitaine, s'étonna Gadaud.

— Je m'intéresse aux sous-marins, commandant. Ils représentent l'avenir.

— Alors j'imagine que vous savez déjà que les autorités françaises auront du mal à convaincre la Marine espagnole de leur concéder un de ses vaisseaux, même si celui-ci est au rebut.

— Je le sais, commandant. Cependant, les Espagnols pourraient apprécier un réchauffement à peu de frais de leurs relations avec la diplomatie britannique.

— Envisageriez-vous une carrière politique ? s'esclaffa le contre-amiral. Puisque nous ne pouvons décentement pas débarquer en Grande-Bretagne sans participation britannique, nous chargerons nos amis de négocier ce sous-marin.

— Merci, amiral. J'ajoute que la Compagnie des Intelligences Botaniques pourrait nous fournir un sous-marin supplémentaire, plus grand que les nôtres.

— C'est une entreprise privée, rétorqua Fournier.

— Oui, amiral, mais cette entreprise a le plus haut niveau technique que l'on puisse imaginer.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que cette Compagnie nous permettrait d'utiliser un de ses sous-marins dont tout le monde connaît l'existence mais que personne n'a vu ?

— Cette Compagnie n'est pas si fermée, répartit de Kergaz. Notre Marine vient de lui commander les moteurs à turbine qui rendent leurs navires trois fois plus rapides que tous les autres. Et je sais comment motiver ceux qui la dirigent.

— J'en suis fort curieux, lâcha le contre-amiral.

— Leur département de biologie sera certainement intéressé par un Martien et leurs ingénieurs se passionneront pour les tripodes.

— Nous avons des ingénieurs militaires.

— Certes. Mais ils ne font que tourner autour des tripodes sans savoir par quel bout les prendre.

Calmette leva la main.

— Il se trouve que j'ai pris la liberté d'anticiper. J'ai télégraphié à l'institut Toussaint-Béchamp de Paris et au ministère de la Marine. Les arguments de notre jeune ami ne me surprennent pas outre mesure puisque j'en ai moi-même usé.

Le contre-amiral l'incendia du regard.

— Vous en avez usé ?

— Oui, amiral. Quand je l'ai fait, il ne s'agissait que du démembrement des tripodes et, surtout, de culture microbienne. J'ai donc indirectement invité la Compagnie des Intel ligences Botaniques.

Fournier s'empourpra mais, à son grand déplaisir, le docteur Calmette ne relevait plus de la Santé Navale. Son aide de camp adopta un ton apaisant.

— À quels fins, docteur ?

— Le transfert à Paris du matériel biologique. La Compagnie dispose de moyens logistiques qui font défaut à l'institut Toussaint-Béchamp. Elle a affrété un train avec un wagon réfrigéré pour déplacer ces Martiens sans les détériorer. En outre, elle sera plus à même que l'institut, porté vers la santé, de produire une arme à partir des mises en culture.

— Vos dispositions me paraissent pertinentes, concéda le contre-amiral, et, compte tenu des circonstances, je n'en prendrai pas ombrage. Toutefois, dans le futur, veillez à m'informer avant toutes prises de décision.

— Noté, amiral.

Celui-ci consulta du regard son aide de camp. En accord tacite avec son subordonné, il trouva plus raisonnable de cloisonner les informations. Il ne parlerait donc pas de la dépêche confidentielle qu'il avait reçue avant de venir à Dunkerque : un télégramme était arrivé d'Angleterre. La Couronne était sauvée et déjà s'organisait un ballet de tractations diplomatiques. Le contre-amiral Fournier devait diligemment retourner à Cherbourg pour y rencontrer Sir Poore, commandant du HMS *Hawke*.

Chapitre 14

Douvres (Angleterre)

Le lièvre était cuit. Le sergent McDonnell attrapa avec un mouchoir la baïonnette qui lui servait de broche puis la jeta dans un seau. Un peu plus tôt dans la journée, il avait relevé l'unique prise des collets qu'il avait posés dans un des rares bosquets autour de Douvres qui n'avaient pas été colonisés par l'herbe rouge. Le soldat dispersa les braises puis ramassa le seau. Il scruta les quatre rues en étoile autour du carrefour situé à une distance suffisante du poste télégraphique pour ne pas attirer l'attention sur celui-ci. Aucun tripode ne pointa le bout de son couvercle au milieu des immeubles effondrés.

Sur le point de partir, McDonnell remarqua une fumée qui s'élevait à l'est. Il ne pouvait s'agir que de compatriotes. Le sergent situa le foyer non loin de la côte, peut-être à cinq cents mètres environ. Il allait devoir effectuer une reconnaissance. Des humains pouvaient aussi bien représenter une aide qu'un problème.

McDonnell marcha jusqu'au poste télégraphique comme s'il avançait sous le feu ennemi, ses yeux scrutant la moindre ombre des bâtisses délabrées. Arrivé à destination, il balaya une dernière fois la ville du regard avant d'entrer.

En l'entendant, Alvin Lee bondit de son siège (il avait quelque chose d'important à partager), mais il se ravisa en voyant la mine sombre du militaire.

— Vous semblez préoccupé, sergent.

— Oui, souffla ce dernier. Il y a du monde dehors.

— Du monde ?

— J'ai repéré un panache de fumée. J'irai voir.

Le télégraphiste resta songeur un instant puis revint au motif de son excitation. Il se mit à parler très vite. McDonnell posa le seau et leva la main.

— Holà ! Calmez-vous. Je ne comprends rien à ce que vous dites.

— Pardon. Je vous disais que j'ai eu une réponse.

— Une réponse ?

— Oui. De notre ambassade en France. Il n'y a pas de Martiens de l'autre côté, ni ailleurs dans le monde.

McDonnell fut la proie de sentiments mitigés. Heureux que le monde eût été épargné par les Martiens, il se demanda pourquoi le Royaume-Uni était leur unique cible. Et si les envahisseurs avaient voulu annihiler la première puissance militaire humaine ? De plus, l'insularité faisait de la Grande-Bretagne une solide base pour, éventuellement, une seconde vague. Il interrompit le fil de ses pensées.

— Je présume que notre ambassade ne s'est pas contentée de nous donner des nouvelles.

— Non, sergent. Nous devons garder le poste pour une liaison permanente avec la France et recruter des messagers pour échanger des dépêches avec notre gouvernement.

— Garder le poste ? Soit. Recruter ? Ont-ils bien compris notre situation ?

— Je ne crois pas. Mais nous avons croisé des gens en venant ici. Et vous avez dit qu'il y avait du monde dehors.

— Oui. Mais il pourrait s'agir de brigands. Et comment pourrions-nous convaincre quiconque de voyager jusqu'en Écosse ?

Lee soupira.

— Est-ce tout ? demanda le sergent.

— Euh, non. Mais ce n'est pas très clair. Un groupe composé de gars de chez nous et de Français devrait débarquer dans pas longtemps.

— Vous plaisantez ? Ils vont se faire hacher menu.

— Je ne sais pas, sergent. Je ne suis pas militaire. J'ai cru comprendre que les Français avaient inventé une arme.

— Une arme ?

— On ne m'en a pas dit plus.

— Pourvu qu'il ne s'agisse pas simplement de maintenir l'espoir.

— Eh, sergent !

McDonnell suivit des yeux le doigt pointé vers la fenêtre. Deux hommes approchaient. Le premier arborait un uniforme rouge et le second une tenue de télégraphiste. McDonnell essaya d'identifier le militaire. Un seul autre fusilier de marine était engagé parmi les six duos envoyés vers Douvres. Le problème était que McDonnell ne reconnaissait pas le sergent McFlynn dans ce barbu blond dépenaillé qui accompagnait le télégraphiste.

Chapitre 15

Clausthal, Basse-Saxe (Allemagne)

Akseli Kivi observa distraitement le chauffeur qui lançait une pelletée de charbon dans le fourneau, sous l'œil attentif du mécanicien. La pression montait et les pistons de la gigantesque machine à vapeur tressaillirent. Bientôt les bielles dérouleraient la titanesque bobine accrochée au flanc du chevalement qui surplombait le puits, ce puits d'une perfection inconcevable qui descendait dans l'antre de Väinämöinen.

Le petit homme brun eut un rictus amer. Il n'aimait pas la créature qui habitait les souterrains et il s'étonnait encore du nom avec lequel il s'était présenté : Väinämöinen était le nom d'un dieu issu d'une légende de sa Carélie natale, le *Kalevala*. Il ne lui faisait aucune confiance, contrairement à son employeur, Friedrich Alfred Krupp, qui avait établi une relation privilégiée avec la créature.

Malgré la nuit, grâce aux réverbères à becs de gaz que l'aciériste avait fait installer, on voyait presque comme en plein jour. Un château d'eau jetait son ombre sur un tas de charbon aux prétentions de colline. À son pied brillaient les rails du train qui transportait la houille jusqu'à la mine pour alimenter les machines à vapeur. Mais pouvait-on parler de mine alors que rien n'était extrait du puits ?

En retrait, à côté des récents pylônes qui amenaient le courant alternatif depuis la centrale hydraulique de Lauffen am Neckar, deux éoliennes tournaient lentement. Pour construire ces dernières, Akseli Kivi avait suivi des plans qui semblaient

inspirés des éoliennes du Danois Poul la Cour¹⁵ mais qui venaient de Väinämöinen. Ce dernier avait besoin d'électricité et, l'ingénieur l'aurait juré, s'en alimentait. Sinon, comment expliquer ces moments où le Vrîl-Ya s'asseyait sur un siège de cuivre alimenté par un courant qui aurait électrocuté n'importe quel humain. Kivi frémit en pensant à ces exécutions que les Américains pratiquaient depuis quelques années.

En haut de la charpente d'acier, une lourde poulie guidait le câble de métal tressé au bout duquel pendait l'ascenseur, une simple cage octogonale de grillage. En tant qu'ingénieur des mines, le Carélien était fier de son ouvrage même s'il doutait être à l'origine de certains détails, comme le boîtier de commandes électriques, bien au-delà de ses propres compétences. Il ne voyait qu'une seule explication plausible, malgré ses réticences à admettre ce qu'il assimilait à de la superstition : ces idées avaient été insufflées dans son esprit par Väinämöinen.

Selon les exigences du Vrîl-Ya – la créature du sous-sol –, le chantier avait eu comme contrainte d'épargner la paroi lisse et rectiligne du puits. Curieux, Kivi avait essayé d'en prélever un échantillon mais aucun outil n'avait pu l'entamer.

En conséquence, l'ascenseur descendait les sept cents mètres de profondeur au bout d'un unique câble qui se déroulait depuis la surface pour se poser sur le disque de pierre dans la grande cavité hémisphérique. Sa forme conique permettait de compenser les oscillations de la remontée et de petites roues latérales assuraient la stabilité une fois l'ascenseur dans le boyau vertical.

Roderich Gruber, le mécanicien, homme buriné aux cheveux cachés par une casquette et dont l'embonpoint tendait le bleu de chauffe, inclina la tête pour valider le bon fonctionnement de la machine à vapeur. Satisfait, Kivi opina puis se dirigea à contrecœur vers l'ascenseur.

Pour tromper son humeur, il contempla les deux tours d'amarrage. Destinées aux dirigeables, elles se dressaient à deux cents mètres environ, distance rendue nécessaire par les dimensions des aéronefs. Quatre réverbères étiraient le halo

15. Météorologue danois, pionnier de l'énergie éolienne, en 1891 il construit la première installation d'énergie éolienne et, en 1903, il fonde la Société d'Electricité Éolienne.

d'éclairage jusqu'à leurs pieds. Derrière elles, la lourde grille en fer forgé qui ceinturait le périmètre cédait la place à une clôture en fil de fer barbelé provisoire.

Arrivé devant la cage, Kivi détailla les trois personnes qui s'y trouvaient déjà, sans cacher sa répulsion.

Un homme blond, engoncé dans un costume noir tel un hercule de foire endimanché, le toisa comme pour évaluer un danger. Kurt Müller, le garde du corps, desserra son étreinte visuelle et se concentra sur les potentielles menaces extérieures.

Franz Zimmer, dont le visage en creux supportait une épaisse moustache brune, contemplait ses chaussures. Son costume à carreaux, d'un goût de classe moyenne, ne masqua pas le tremblement de son corps émacié quand il entendit Kivi. Le secrétaire de Friedrich Alfred Krupp n'avait pu se dérober à l'invitation de son employeur. Il descendait dans la mine pour la première fois mais aurait grandement préféré être ailleurs car, s'il avait bien compris ce qu'avait raconté Hermann Lindeberg, il était en danger. Peu avant sa phtisie qui avait entraîné son décès, le comptable avait évoqué les pouvoirs étranges du Vrîl-Ya, comme la lecture des pensées. Un soir trop arrosé, il avait même avoué être régulièrement possédé par cet être étrange.

Haut-de-forme et canne à la main gauche, le sidérurgiste posait comme pour une photographie, pouce droit fiché négligemment dans la poche de son pantalon clair, ouvrant ainsi son manteau sur un revers satiné qui dévoilait un gilet noir. En émergeait à peine une chemise blanche cachée derrière le nœud épais d'une cravate. Le maître des aciéries Krupp leva la tête à l'approche de Kivi, réajusta ses lunettes à la fine monture en or et ne daigna même pas saluer son employé.

Les habitants de Clausthal débattaient encore des raisons qui avaient amené, six ans auparavant, Krupp à acquérir toutes les mines de fer de la région et, plus particulièrement, ce puits qui n'était pas exploité malgré les coûteuses installations, le personnel abondant, les immenses clôtures et l'impressionnant service de sécurité. L'École des Mines conservait le souvenir de l'accident qui avait dévoilé ce puits mais Kivi, embauché par Krupp, avait démissionné de son poste de professeur et restait muet quant à ses nouvelles fonctions. Mais le plus

inquiétant était sans doute que les employés qui se laissaient aller à bavarder disparaissaient. Il ne restait que des rumeurs à propos d'étranges lueurs souterraines et des questions sans réponses. Que faisait Krupp dans le Harz ¹⁶ ? Certes, son empire industriel acquérait des mines de charbon et de fer mais on était loin d'Essen, sa ville, et de la Ruhr, bassin industriel et minier berceau de son empire.

Akseli Kivi, l'ingénieur qui avait établi le premier contact, ferma la porte derrière lui et s'approcha du panneau de commandes. Il était devenu un liftier de luxe mais il servait surtout d'interlocuteur technique à l'habitant souterrain. Si sa femme et ses deux enfants n'avaient pas été sous constante surveillance et leurs déplacements limités au strict périmètre de la ville, il aurait depuis longtemps fui Clausthal, quitte à regagner sa Carélie natale. Mais la menace qui pesait sur sa famille le contraignait à rester.

L'ingénieur soupira. Si Lindeberg, le comptable principal de Krupp, n'avait pas été emporté par une phtisie galopante, Kivi aurait profité d'un peu d'intimité avec sa femme. Ses enfants dormaient quand Müller avait tambouriné comme un sauvage à sa porte pour lui enjoindre de le suivre.

Kivi alluma une lampe à pétrole pour que la descente ne se fit pas dans le noir et abaissa un levier.

16. Massif montagneux au centre-nord de l'Allemagne à 200 km au sud de Hambourg.

Chapitre 16

Dunkerque (France)

Giovanni Verro était amer. Il se sentait loin de l'idéal des *Beati Paoli*¹⁷ auquel il avait adhéré en entrant dans cette confrérie secrète, dont l'origine remontait à un ordre chevaleresque sicilien qui redistribuait les richesses prises aux nobles. C'était ce mythe qui avait attiré le jeune homme.

Autrefois, il avait fréquenté les anarchistes qui lui avaient appris le maniement des armes et des explosifs. Puis il avait suivi son frère, Bernardino, quand ce dernier avait créé en 1892 le Faisceau des travailleurs de Corleone¹⁸. Après le massacre de Noël 1893, la répression s'était abattue sur les *Fasci siciliani*¹⁹ et la plupart des dirigeants, dont Bernardino, avaient été arrêtés. Par chance, Giovanni avait pu embarquer pour Malte où, pendant quelques mois, il avait vécu d'expédients. Andrea Filippone l'avait approché, comme d'autres jeunes Siciliens exilés, et l'avait séduit avec ses histoires de *Beati Paoli*.

Après avoir gagné le continent, les Siciliens recrutés étaient montés sur Paris où ils avaient exercé diverses activités, le plus souvent illégales, comme la contrebande, l'escorte ou encore le vol. Les *Beati Paoli* avaient versé dans la criminalité ordinaire sans que rien ne parvînt aux bourses des démunis, et ce, loin de la Sicile. Bien que désenchanté, Giovanni était resté, avec

17. Société secrète qui puise ses origines dans la Sicile médiévale.

18. Commune italienne de la province de Palerme en Sicile.

19. Faisceaux siciliens des travailleurs : mouvement populaire d'inspiration socialiste, entre 1889 et 1894.

l'espoir qu'un jour il comprendrait que tout cela s'insérait dans un plan plus vaste.

Le jeune Sicilien n'aimait pas Andrea Filippone dont le regard noir soupesait chacun selon l'intérêt ou le risque qu'il pouvait représenter. Cet homme ne tolérait ni contestation ni curiosité. C'était sans doute pour cela que deux apprentis *Beati Paoli* avaient disparu. De plus, personne ne savait à qui il rendait des comptes, si toutefois il en rendait.

Verro se demanda encore une fois comment Filippone, un continental, avait pu s'introduire dans l'ordre sicilien et se hisser dans sa hiérarchie. Son accent rocailleux indiquait une origine calabraise et, jusqu'ici, une rumeur lui attribuait le statut de *capo*²⁰ d'une *Ndrina*²¹ de Reggio Calabria²², un des nombreux groupes de la *Ndrangheta*²³, entité criminelle tristement réputée, ce qui contribuait à la crainte qu'il inspirait. Mais on était désormais au-delà de la rumeur, puisque des Calabrais participeraient bien aux opérations.

Quatre jours auparavant, les *Beati Paoli* avaient quitté Paris pour le nord de la France. En arrivant à Dunkerque, Verro s'était inquiété du déploiement policier et militaire, mais il en avait vite compris la raison en voyant de loin les fameux tripodes dont tout le monde parlait.

La nuit était tombée depuis longtemps. Le jeune Sicilien venait de miner une des deux usines frigorifiques de la ville. Après l'explosion, il rejoindrait l'équipe avec laquelle il prendrait possession de la seconde usine.

Pour des raisons inconnues de Verro, l'armée française avait réquisitionné l'unité de froid d'un abattoir. Selon une digression de Filippone lors des préparatifs, comme un train allait amener un wagon frigorifique à Dunkerque, Verro supposa que quelque chose devait être transporté entre l'abattoir et le train. Détruire une des deux fabriques de pains de glace

20. Chef.

21. Groupe constitué en principe autour d'une famille, il pourrait être qualifié de clan.

22. Première ville de Calabre de par son ancienneté, sa superficie et sa population.

23. Organisation mafieuse originaire de la région de Calabre, dans le sud de l'Italie, qui existait en 1888.

et contrôler l'autre, ainsi que ses fourgons isothermes hippomobiles, permettraient aux bandits italiens de s'immiscer dans le transfert. D'ailleurs, un navire spécialement équipé mouillait à Nieuwpoort, port de pêche belge relativement proche, hors de la juridiction française.

Verro ignorait d'où venaient les ordres et se demanda si les *Beati Paoli* n'étaient pas devenus de simples mercenaires à la solde du plus offrant. L'explosif qu'il avait placé était un nouveau produit venu d'Allemagne, le trinitrotoluène. Pouvait-il en déduire que le commanditaire était prussien ?

Un reflet de lune s'attarda sur les cheveux blonds de Verro, lointain héritage du royaume normand qui avait brièvement gouverné son île. Ses yeux bleus scrutèrent la pénombre pour s'assurer que l'édifice et les alentours étaient déserts. Le gardien était ligoté à ses pieds et encore inconscient. Il n'y aurait pas de victimes innocentes. Verro abaissa le détonateur mais la force de l'explosion le fit sursauter. Quand poussière et fumée se dissipèrent, l'usine apparut ouverte comme un fruit trop mûr dont il ne resterait plus que la peau éclatée. Le trinitrotoluène était redoutable.

Verro sortit de sa cachette. Filippone avait dit que cela passerait pour un attentat anarchiste. C'était ridicule. Si un enquêteur sérieux se penchait sur les dégâts, il constaterait vite qu'il ne s'agissait pas d'une bombe artisanale. De plus, rien ne justifiait une pareille cible. Les anarchistes... Ils étaient finalement plus proches de l'idéal des *Beati Paoli*. Le jeune homme haussa les épaules et s'enfonça dans la nuit en direction de l'autre usine frigorifique.

Chapitre 17

Douvres (Angleterre)

Dehors, la nuit avait effacé les étoiles sous une épaisse couche de nuages. Une faible lueur courait dans la cheminée de la lampe à pétrole qui dispensait une luminosité assez diffuse pour ne pas filtrer sous les volets clos. Malgré la demi-pénombre, la tension entre les quatre silhouettes assises et silencieuses était palpable. Erwin McDonnell ne parvenait pas à croire les récits, pourtant plausibles, du duo arrivé alors qu'Alvin Lee rapportait au sergent la réponse télégraphique de l'ambassade du Royaume-Uni à Paris.

Certes, Alvin Lee avait identifié Edward Townsend, le télégraphiste, mais le sergent McFlynn avait été remplacé dans son propre uniforme par ce Kelly crasseux, un Irlandais. McDonnell avait tout de suite considéré comme suspect le costaud barbu et hirsute à l'étroit dans l'uniforme à veste rouge.

Townsend raconta comment une bande de brigands les avait attaqués, lui et McFlynn qui avait succombé avant l'intervention de Kelly. Ce dernier, qui les avait vus de loin, avait pris les assaillants par surprise, en avait occis quelques-uns et dispersé les autres.

L'Irlandais enchaîna avec sa propre histoire. Caporal du troisième bataillon du *King's Royal Rifle Corps*²⁴, il avait survécu à la bataille contre les Martiens. Se retrouvant seul, Kelly avait erré dans le sud de l'Angleterre à la recherche d'une autorité. Après son sauvetage, Townsend lui avait expliqué la mission dont était chargé le duo qu'il avait composé avec McFlynn.

24. Régiment de fusiliers de l'armée britannique, infanterie légère.

Kelly avait alors repris la tâche du défunt dont il avait endossé l'uniforme, le sien étant réduit à l'état de guenille.

McDonnell remarqua un malaise entre Townsend et Kelly, perceptible dans les regards empreints de peur du premier au second. À un moment, l'Irlandais se tourna vers son comparse avec une expression dure, ce qui eut pour effet de faire baisser la tête à Townsend qui s'absorba dans l'examen du seau posé devant lui. Le silence s'installa et personne ne songea à le rompre jusqu'à ce que, pris d'une soudaine inspiration, Townsend retournât le récipient et commençât à tapoter dessus, d'un rythme régulier qui devint vite obsédant. L'Irlandais, visiblement contrarié par quelque chose qu'il ne comprenait pas, retint une saute d'humeur pour s'enfermer dans un mutisme rogue. Agacé, le sergent s'abstint cependant d'interrompre ces battements lancinants car « son » télégraphiste, yeux fixés sur le seau et sourcils froncés, semblait très concentré. S'intéressant alors au jeu de Townsend, McDonnell repéra des séquences répétitives de sons. Puis, après quelques minutes, Townsend cessa de tapoter sur son seau.

Tête baissée, comme plongé en méditation, Lee serra les poings plusieurs fois – ce qui n'échappa pas au sergent –, puis il se leva, visage fermé, pour s'éloigner vers le bureau du télégraphe. La luminosité était faible mais McDonnell en vit assez pour constater que le télégraphiste allait à l'endroit où ses armes et son barda étaient rangés, ce qui l'étonna.

Lorsqu'il revint, Lee se glissa silencieusement derrière Kelly sans que celui-ci s'en aperçût. Quand il leva le bras, McDonnell reconnut immédiatement que l'objet brillant qu'il tenait à la main était sa baïonnette. Avant qu'il pût réagir, le télégraphiste avait frappé l'Irlandais qui s'écroula, la lame plantée entre les omoplates. Le sergent bondit et se pencha sur la victime pour tâter sa jugulaire puis, le décès constaté, dévisagea Lee. Interloqué, il ne parvint pas à prendre un ton furieux lorsqu'il lui demanda :

— Qu'est-ce qui vous a pris ?

— C'est le chef des brigands !

— Quoi ? s'exclama McDonnell. Et comment le sauriez-vous ?

— Les battements sur le seau, c'était du morse !

Le sous-officier se tapa le front. Voilà pourquoi, lorsque Townsend tapait sur le seau, il lui avait semblé capter des séquences.

En regardant le corps de l'Irlandais, Townsend lâcha un juron résigné.

— Tu n'aurais pas dû, Alvin. Le sergent McFlynn va le payer.

— Désolé Edward, mais je crois que ça ne changera rien pour lui.

— McFlynn est en vie ? intervint le sergent McDonnell.

— Oui, répondit Townsend. En tout cas, il l'était quand je l'ai quitté.

— Il est leur otage, n'est-ce pas ? Où le retiennent-ils ?

Townsend baissa la tête.

— Oui. Et je crains que...

— Pas de vaines suppositions, répartit McDonnell. Combien sont-ils ?

— Sept. Non. Huit.

— Que veulent-ils ?

Townsend sembla rétrécir.

— Je n'ai pas résisté longtemps à la torture. J'ai parlé de la mission.

McDonnell lui posa la main sur l'épaule.

— Vous n'avez rien à vous reprocher. Des plus aguerris que vous ont flanché. Bien. Je suppose que Kelly avait prévu un signal pour sa bande. Non ?

— Je ne sais pas.

— Pas la moindre idée de leurs plans ?

— Malheureusement, non.

— Ennuyeux. Mais qu'espèrent-ils trouver ici ?

— Je l'ignore. Ils donnaient l'impression de vouloir voler les bijoux de la couronne.

Le sergent fronça les sourcils, dubitatif.

— J'ai vu un panache de fumée quelque part dans Douvres, vers l'est.

— Nous sommes arrivés par l'ouest. Ce ne sont pas nos brigands.

— Vous êtes sûr ?

— Certain. Ils campent tout près d'ici.

McDonnell interrompit la discussion pour aller chercher deux bâtons de dynamite qu'il posa devant lui avant de s'asseoir. Le sergent fixa le second télégraphiste.

— Bien. Nous n'avons que peu de temps. Ils ont sûrement placé des guetteurs. Townsend, décrivez-moi ces gredins.

— Vous comptez les attaquer ? s'inquiéta Lee.

— Oui. Je compte sur l'effet de surprise.

— Mais vous risquez de ne pas revenir.

— Oui.

— Je vous accompagne.

— Surtout pas. Vous êtes trop précieux pour la Couronne.

Le télégraphiste ne put que l'admettre.

— Si je ne reviens pas, reprit McDonnell, planquez-vous et laissez passer l'orage.

— Il faut cacher le matériel, s'exclama Townsend.

— Je crains que vous n'ayez pas le temps de cacher grand-chose.

Les deux télégraphistes se consultèrent du regard.

— Nous n'avons besoin que d'une heure, dit Lee, ou à peine plus. Les câbles ne risquent rien, seul le petit matériel doit être caché.

Le sous-officier sourit.

— Je crois que je peux différer ma sortie d'une heure.

Chapitre 18

Clausthal, Basse-Saxe (Allemagne)

Sept cents mètres sous terre, l'ascenseur sortit du puits et continua de descendre en oscillant légèrement au bout du câble. Aux commandes, Akseli Kivi invita d'un geste sec ses trois passagers à s'asseoir tout en éteignant sa lampe à pétrole. La cage grillagée progressa lentement et, grâce aux ampoules à filaments de cellulose éclairant la cavité artificielle, les quatre hommes purent admirer l'immense dôme souterrain par le sommet duquel ils étaient entrés. Six tunnels entouraient la salle et la douce fluorescence céruléenne de leurs parois dessinait six halos ronds tremblotant à la lisière de la lumière électrique plus crue.

Une minute plus tard, la cabine acheva sa course en heurtant durement le sol. Kurt Müller, le garde du corps, ouvrit la porte grillagée. Akseli Kivi et Franz Zimmer, le secrétaire, laissèrent Friedrich Alfred Krupp sortir avant eux. Le sidérurgiste marcha sans hésitation vers une galerie puis s'arrêta, ajustant ses lunettes à la fine monture dorée pour mieux voir l'être anthropomorphe qui venait à sa rencontre. Vêtu d'une robe d'allure monacale qui masquait ses pieds, le Vrîl-Ya donnait l'impression de glisser vers les trois hommes. Il aurait pu passer pour un humain, mais sa peau blanchâtre était lumineuse et ses longs cheveux argent scintillaient. L'industriel baissa les yeux devant l'éclat des perles de mercure mouvant qui tenaient lieu d'iris et de pupilles à l'habitant souterrain. Ce dernier, qui avait assimilé les usages des hommes, inclina la tête.

— Monsieur Krupp.

— Monsieur Väinämöinen, répondit celui-ci avec un mouvement du chef.

Le Vrîl-Ya regretta encore une fois le choix de ce nom. Akseli Kivi, le premier homme qu'il avait rencontré, était un Carélien exilé de Russie. Sondant son esprit, il avait trouvé une identité mythologique susceptible d'impressionner les humains. Malheureusement, Väinämöinen était un personnage légendaire d'une contrée lointaine. Le Vrîl-Ya avait mis du temps à comprendre le monde complexe des humains. Il savait, désormais, qu'il était en Allemagne et qu'un autre nom aurait été plus adapté. Toutefois, l'émoi que produisait l'exotisme de ce nom sur son interlocuteur nuançait son regret.

Väinämöinen scruta intensément le secrétaire durant une seconde qui parut interminable à ce dernier puis il se tourna vers Krupp.

— Votre choix est inapproprié.

— Vous serait-il impossible de procéder avec monsieur Zimmer comme vous l'avez fait avec monsieur Lindeberg ? se rembrunit l'industriel.

— Nous pouvons, mais monsieur Zimmer est un agent de la chancellerie.

— Non, protesta l'accusé.

Le Vrîl-Ya leva le bras. Un arc électrique frappa le secrétaire qui se tordit dans une convulsion et tomba avec une incroyable lenteur. Kivi eut un hoquet horrifié, mais le garde du corps ne broncha pas. Le sidéurgiste regarda son employé au sol comme un problème résolu et reporta son attention sur l'hôte des lieux.

— Ne pouviez-vous l'habiter en permanence ?

— Une phase de contrôle à distance sur l'esprit et le corps dure deux de vos heures environ. En dehors des périodes de contrôle pendant lesquelles monsieur Zimmer serait resté conscient, il aurait disposé de son entière volonté et aurait donc pu communiquer avec la chancellerie. N'est-il pas préférable que votre chancelier et votre empereur ignorent notre existence ?

Väinämöinen omit de préciser qu'il n'était pas en état d'assumer une possession plus conséquente car il était, pour reprendre le langage humain, « vieux et usé ». Investir un homme deux

heures l'épuisait durablement. À cet instant, le Vrîl-Ya sentit que trop d'événements échappaient à son emprise.

— Si, répondit Krupp. Je comprends. Implanterez-vous monsieur Kivi ?

— Non. Les déplacements de monsieur Kivi sont limités à Clausthal. Un changement attirerait l'attention. Votre garde du corps vous suit presque partout. Il représente donc un bon choix.

— Certes, mais Kurt m'abandonne aux portes des bureaux et salons.

— Promouvez monsieur Müller secrétaire.

— Mais il n'est pas qualifié !

— Trouvez-lui un secrétaire adjoint compétent.

Krupp imagina une explication plausible pour son entourage, une menace directe sur sa personne, par exemple. Il n'appréciait pas d'être placé devant le fait accompli, même par Väinämöinen dont il ne se pensait pas être à l'abri des intrusions mentales, malgré la cohorte de spirites qu'il consultait. Il savait que, grâce au Vrîl, qui n'était pas qu'électricité mais aussi empathie, le Vrîl-Ya percevait les pensées superficielles, les préoccupations et les réponses informulées aux questions. Durant la descente, l'aciériste avait évoqué ce talent pour préparer Zimmer à l'implantation. Il n'avait pas prévu que son secrétaire avait quelque chose à cacher. Ce dernier avait sans doute cru qu'il suffisait de ne pas penser à sa mission secrète et s'était focalisé sur ce à quoi il ne fallait pas penser.

— Pourquoi, quand vous possédiez monsieur Lindeberg, n'avez-vous pas vu que monsieur Zimmer était un espion de la chancellerie ? s'étonna Krupp.

— L'improbabilité que vous employiez des personnes que vous n'aviez pas préalablement sélectionnées, rétorqua Väinämöinen occultant sa déficience sous une fausse négligence. À l'avenir, nous serons plus circonspects.

L'industriel haussa les épaules. Il lui revint à l'esprit que Zimmer avait toujours évité Lindeberg mais il se demanda quelles étaient les limites du Vrîl. Outre sa capacité à lire les esprits et à lancer des éclairs, l'habitant souterrain pouvait déplacer à distance des objets. Cependant, Krupp n'avait observé ce talent qu'une seule fois, lors de son premier contact

avec le Vrîl-Ya, sans doute une manœuvre destinée à l'impressionner. Il savait si peu de ces êtres étranges. Il aurait tout aussi bien pu avoir affaire avec toute une fratrie de parfaits jumeaux sans s'en rendre compte.

— La gémellité, comme pour vos deux filles, ne nous concerne pas, répondit oralement Väinämöinen aux pensées qu'il venait de lire. Nous sommes d'une autre nature.

L'interpellé cilla. Il n'arrivait pas à s'y faire, sans compter que les protections pour lesquelles il avait dépensé de folles sommes s'avéraient vaines.

— Je ne l'ignore pas.

Väinämöinen demeura silencieux. Le secret était la meilleure protection des Vrîl-Ya. Lors de leur première rencontre, six ans plus tôt, quand Väinämöinen avait sondé Akseli Kivi, il avait eu du mal à démêler le chaos culturel et le fatras linguistique de l'ingénieur. Entre russe, finlandais et allemand, il n'avait tranché qu'aux premiers mots prononcés par l'homme. La communication orale avait l'avantage de minimiser ses propres talents et, surtout, d'économiser ses forces. La dégénérescence de son peuple induite par plusieurs millénaires d'attente sous terre nuisait aussi à sa capacité de récupération.

Après avoir identifié Friedrich Alfred Krupp comme interlocuteur pertinent dans l'esprit de Kivi, Väinämöinen lui avait envoyé l'ingénieur, sous suggestion. Le message avait été inscrit, par contact, dans une sphère de télépathie différée : une bille contenant un liquide semblable à du mercure en mouvement perpétuel dont le rôle était de suppléer la télépathie quand elle ne pouvait opérer. Ce mode de communication avait séduit Krupp qui avait reçu le message dans son esprit et répondu par le même canal. Depuis que le Vrîl-Ya lui avait donné les moyens de sonoriser le télégraphe et que les sous-sols avaient été reliés à la surface, ce procédé avait été abandonné.

Comme il fallait s'y attendre, Krupp s'était empressé d'acquiescer le puits et les mines à l'entour. Il s'était assuré la loyauté de Kivi en plaçant sa famille sous surveillance et en la confinant au périmètre de Clausthal. Puisque l'ingénieur était compétent, personne ne s'étonna qu'il dirigeât la mine et ses infrastructures. Jusqu'à l'achèvement des travaux permettant à l'industriel de descendre en toute sécurité, il servit de messenger.

Väinämöinen n'avait pas eu besoin de posséder Krupp dont il avait perçu la curiosité, l'ambition et des motivations qu'il n'avait pas pleinement comprises. L'humanité n'étant pas très évoluée, il avait proposé à Krupp de l'éduquer au Vrîl et de lui fournir des inventions exploitables.

Les réserves énergétiques des Vrîl-Ya approchant du seuil de criticité, Väinämöinen avait insisté pour obtenir rapidement de l'électricité dont lui et ses congénères en stase avaient besoin, sans pour autant avouer l'urgence de la situation. Il avait contribué à la conception d'éoliennes dont il avait lu le concept dans l'esprit de Kivi. Ces générateurs, peu productifs, dépendaient des aléas météorologiques. Aussi, l'alimentation en courant n'était convenable que depuis le raccordement à une récente centrale hydroélectrique.

Lors de l'irruption d'Akseli Kivi dans son monde, Väinämöinen l'avait exploré mentalement. Percevant l'usage d'électricité, il avait évalué les niveaux techniques et scientifiques, réels et potentiels. Il avait estimé qu'au prix de suggestions et d'une bonne dose de patience, les hommes pourraient à terme fournir ce dont son peuple avait besoin.

Demeurait le problème de la dégénérescence. Sans mutation, les Vrîl-Ya ne supporteraient pas l'exposition au soleil ni à une atmosphère riche en oxygène. Les connaissances biologiques appropriées faisant défaut aux extraterrestres, Väinämöinen ne pouvait donc les transmettre aux humains qui balbutiaient dans ce domaine, ce qu'avait longtemps cru le Vrîl-Ya jusqu'au jour où Krupp était descendu, très préoccupé par la Compagnie des Intelligences Botaniques. Les « rivaux » de l'aciériste avaient alors éveillé l'intérêt de Väinämöinen.

— Quand amèneriez-vous ici le docteur Moreau ?

L'extraterrestre perçut la réponse de Krupp avant même qu'elle ne soit émise.

— Il a échappé à deux tentatives d'enlèvement puis il a disparu.

— Comment est-ce possible ?

— Il semblerait que ses gardes du corps soient spéciaux.

Väinämöinen, perplexe quant à cette réponse, se demanda si le fils du docteur Moreau avait les mêmes compétences que son père. De son côté, Krupp ne voulut pas rester sur l'échec qui lui était imputé.

— Avez-vous tiré quelque chose du livre-mémoire que je vous ai procuré ?

— Non. Il ne peut s'harmoniser qu'avec des humains.

Le Vrîl-Ya s'abstint de signaler qu'il pourrait utiliser un homme comme intermédiaire. Ce genre de révélation était, à son sens, prématuré. Il demanda :

— Avez-vous pu accéder aux arbres qui les produisent ?

— Il n'y en a qu'au Champ-de-Mars, à Paris, répondit Krupp. Une véritable forteresse ! Nous n'avons jamais pu y infiltrer quelqu'un et encore moins obtenir une bouture.

Väinämöinen avait déduit des informations collectées par les hommes de Krupp que le tourbillon d'orage permanent qui surplombait le Champ-de-Mars était provoqué par ces arbres qui se nourrissaient de l'électricité des éclairs. Il y avait trouvé une forme de parenté avec lui-même mais, surtout, une peur enfouie était remontée à la surface : un arbre-vortex avait colonisé sa planète avant de générer un tourbillon spatio-temporel. Heureusement, des vaisseaux spatiaux Vrîl-Ya avaient réussi à essaimer dans la galaxie, mais leur planète était certainement détruite à l'heure actuelle. Les arbres de la Compagnie étaient-ils des spécimens de la même espèce ?

— Alors, je ne vois qu'une solution. Il faut que l'Allemagne entre en guerre contre la France et qu'elle conquière Paris. Vous aurez ainsi accès à ce Champ-de-Mars. Usez de votre mandat de député au Reichstag pour influencer dans ce sens. Utilisez les membres de la Société du Vrîl²⁵.

L'industriel acquiesça à la mention de la société occulte qu'il avait créée après sa rencontre avec le Vrîl-Ya pour étudier les mystères de l'univers, en tirer profit et mobiliser d'autres industriels prussiens autour d'objectifs communs. Calculateur, Krupp évalua les bénéfiques potentiels pour ses usines de canons.

— Je suis favorable à cette guerre. Néanmoins, cela peut prendre du temps.

— Même si cela doit prendre vingt ans, gardez cet objectif en vue.

L'industriel ouvrit la bouche mais se ravisa. Ses pensées n'échappèrent pas au Vrîl-Ya : les Français allaient transférer

25. Société secrète mythique, inventée par l'écrivain britannique Edward Bulwer-Lytton en 1871.

les corps de deux Martiens. Krupp ayant noté l'obsession de Väinämöinen pour la biologie, il avait supposé que ces extra-terrestres l'intéresseraient. Il avait donc commandité le vol d'échantillons de ces créatures. Plus commodes à transporter que les corps entiers, ces échantillons seraient sans doute moins ardemment poursuivis par la police française. Pour ne pas attirer l'attention de la chancellerie, il avait recruté des mercenaires italiens. Krupp espérait ainsi rendre le Vrîl-Ya redevable.

Väinämöinen fit comme s'il n'avait rien perçu. Ces échantillons pourraient s'avérer utiles et il valait mieux laisser à l'aciériste une sensation de contrôle. La gratitude n'était qu'une bizarrerie humaine.

Chapitre 19

Dunkerque (France)

Giovanni Verro examina l'usine frigorifique. Embusqués avec lui dans l'ombre, cinq hommes en tenue d'ouvrier, trois Siciliens et deux Calabrais (des sbires d'Andrea Filippone qui ne cachait plus son appartenance à la *Ndrangheta*), attendaient ses instructions.

La lueur dansante d'une lampe à pétrole sortait par la fenêtre d'un bureau qui jouxtait l'usine. Au moins un employé, ou l'employeur, ne dormait pas. Par contre, aucune lumière ne provenait de l'appartement au-dessus où logeaient le propriétaire et sa famille. Verro jeta un œil suspicieux aux Calabrais. Il n'avait aucune confiance en eux.

Aux alentours, Dunkerque sommeillait. L'explosion et l'incendie consécutif avaient inévitablement attiré gendarmes et curieux. Les forces de l'ordre devaient avoir investi l'autre usine frigorifique, mais elle était suffisamment loin pour leur tranquillité.

Verro, un Sicilien et un Calabrais se dirigèrent vers le bureau, les trois autres vers le logement. Verro plaqua son oreille contre la porte : des raclements de chaise sur le sol ponctuaient un bruit de papier remué. Indiquant d'un pouce levé la présence d'a priori une seule personne, il sortit une matraque mais, quand son comparse sicilien ouvrit la porte, le Calabrais bondit et lança un poignard qui finit sa course dans la gorge de l'homme assis derrière une grande table.

— Il n'était pas nécessaire de le tuer, gronda Verro en arrivant dans la pièce.

— Pas de témoin, répartit le Calabrais avec un rictus mauvais. Ce sont les ordres.

— Je n'ai pas eu ces ordres.

— Le *capo* sait que tu es trop tendre.

Le « *capo* » ! Ce titre sonnait bien plus *Ndrangbeta* que *Beati Paoli*. Ruminant le dégoût que lui inspirait la barbarie gratuite, le jeune Sicilien s'adonna à l'inutile inspection de la pièce. De toute façon, il n'y avait personne d'autre. Son envie de trucidier le meurtrier enfin refrénée, il invita d'un signe ses complices à sortir.

Les trois autres bandits les rejoignirent devant l'unité servant à fabriquer les pains de glace. Verro comprit à la mine pâle des deux Siciliens que la famille entière était passée de vie à trépas. Il se fit violence pour ne pas entrer en conflit ouvert avec les Calabrais et s'attacha à son rôle, peut-être bien factice, de chef. Il délégua aux Calabrais, qui regimbèrent pour la forme, la besogne de déplacer les corps, affecta un des Siciliens à la surveillance de l'entrée, envoya le deuxième aux écuries et le dernier prendre possession d'un des fourgons glacières hippomobiles, véhicule que l'armée devrait réquisitionner si Filippone avait été bien renseigné. Il ne lui restait qu'à attendre l'aube pour partir vers la gare.

Quant à Filippone... Le « *capo* » n'avait précisé ni le lieu ni le moment de son arrivée, ni même le nombre d'hommes qui l'accompagneraient, des membres de sa *Ndrina* à tous les coups. Se méfait-il de Verro ? Le jeune Sicilien soupira. Les heures à venir promettaient d'être longues, un temps qu'il passerait à rêver d'un idéal perdu. Les *Beati Paoli* n'étaient-ils qu'une légende pour des jeunes hommes épris de justice ?

Chapitre 20

Douvres (Angleterre)

Le sergent McDonnell sortit du poste télégraphique par une ancienne porte de service. Par chance, personne ne la surveillait. Après avoir contourné le bâtiment, il pénétra dans le bosquet qui se prolongeait jusqu'à l'entrée principale du bâtiment. Le défunt chef de bande avait sûrement placé ses hommes au plus près du poste, et le sous-bois était l'endroit le plus propice à l'installation d'un guet. En toute logique, le camp des brigands ne devait pas être loin.

Le feuillage réduisant la lumière lunaire, McDonnell avança avec précaution, essayant de capter les sons amplifiés par le silence de la nuit. Quelques éclats de voix vite étouffés lui indiquèrent la direction du campement. Toujours audibles, les conversations lui permirent de localiser avec précision le groupe. Restait le problème des sentinelles, une au moins, deux probablement.

Malgré la lune presque pleine, le sergent mit une demi-heure avant de trouver la première. Adossé à un arbre, l'homme regardait le poste du télégraphe, pistolet et pouces enfoncés dans la ceinture. Percevant un mouvement sur sa droite, il amorça un geste, mais ne fut pas assez rapide. Le sergent lui trancha la gorge avec un khukuri²⁶, souvenir des Indes, puis retint sa victime pour la mener silencieusement jusqu'au sol.

Cinq minutes plus tard, tapi derrière un buisson, il compta six hommes assis en cercle qui discutaient en chuchotant. Si Townsend ne s'était pas trompé, il en manquait un : l'autre sentinelle. McDonnell estima que la position idéale d'un second guetteur était dans les ruines qui avaient une vue

26. Poignard courbe népalais.

directe sur l'entrée principale du poste. Sa patience et un long détour à travers l'herbe rouge lui donnèrent raison.

Celui-ci, plus attentif, tenait sa carabine tel un chasseur aux aguets. McDonnell jaillit de l'ombre relative des herbes pour ensuite courir les quelques mètres qui le séparaient de sa proie. L'homme, qui lui tournait le dos, intégra le bruit des cailloux bousculés aux autres sons de la nuit. Quand il perçut enfin le danger, il n'eut pas le temps de se retourner et s'écroula, nuque tranchée par le khukuri.

De retour à proximité de la bande, McDonnell vérifia que les six compagnons étaient toujours là. Après avoir allumé les mèches des deux bâtons de dynamite, il en prit un dans chaque main et les lança. Le premier atterrit au milieu du cercle, le second à deux mètres. Dans un chœur de cris, deux hommes se levèrent, mais la dynamite explosa. C'est alors que le sergent surgit, pistolet au poing, puis abattit méthodiquement les survivants hagards en quête de repères. Il ne s'intéressa ensuite aux autres bandits inconscients, ou morts, que pour leur loger une balle dans la tête.

Ayant remarqué une forme allongée à l'écart, McDonnell rangea son arme dans la gaine accrochée à sa ceinture et ses bretelles de cuir blanc puis il se dirigea vers le corps. Accroupi, il retourna un homme ligoté, mais ne décéla aucune pulsation dans sa jugulaire. La lumière lunaire lui permit de bien voir le visage du défunt et le militaire plissa le nez dans un juron : il s'agissait de McFlynn.

McDonnell se recueillit un instant puis il se demanda comment déplacer McFlynn afin de l'enterrer décentement. Un son inattendu le tira de ses réflexions et il porta instinctivement la main à son pistolet.

— Ne bougez plus, fit une voix dans son dos. Cinq fusils vous tiennent en joue.

Ne pouvant vérifier cette assertion, le sergent se figea tout en pensant à la fumée qu'il avait repérée à l'est, quelques heures plus tôt.

— Levez les mains et tournez-vous doucement, continua la voix.

McDonnell présuma que l'inconnu n'avait pas l'intention de le tuer sinon il l'aurait déjà fait. Le sursis était sans doute provisoire,

mais le militaire obtempéra. Il se retrouva face à cinq hommes déployés en arc de cercle qui pointaient leurs fusils dans sa direction. Quatre d'entre eux portaient l'uniforme traditionnel de la police. En revanche, le cinquième détonait parmi eux : grand, mince, brun et barbu, il arborait la tenue du chasseur de brousse africaine, dont un chapeau à large bord.

— Shérif de Canterbury, annonça celui-ci. Qui êtes-vous ?

— Sergent McDonnell des *Royal Marines*.

— Vous en avez en effet l'uniforme.

Le barbu sourit. Il se tourna vers les hommes à sa droite.

— Bobby, vérifie qu'il n'y a personne qui traîne autour. Jack, regarde si notre gibier est parmi les victimes de ce monsieur.

Il revint à McDonnell.

— Sergent, qu'est-ce qui a motivé votre attaque quelque peu explosive ?

— Ces hommes ont tué mon ami, le sergent McFlynn. L'homme ligoté.

— Ouais, y a un macchabée qu'est attaché, lança Jack. Mais il a pas d'uniforme.

Bobby trouva les autres victimes de McDonnell mais, après la tournée d'inspection de Jack, il s'avéra qu'aucun des brigands morts n'était la proie chassée par les policiers.

Le shérif s'adressa de nouveau au sous-officier :

— Donc, sergent, il nous manque un dénommé Lackland et un uniforme. Se pourrait-il qu'ils soient ensemble ?

— Je ne connais pas de Lackland, shérif, répartit McDonnell en appuyant bien sur le dernier mot.

— John Lackland²⁷ est le chef de cette bande de détresseurs que nous traquons depuis deux semaines.

— John Lackland ? réalisa McDonnell. Vous plaisantez ?

— Non. C'est sous ce nom qu'il est connu mais je concède qu'il pourrait s'agir d'un surnom.

— Il y a donc une autorité à Canterbury, commenta McDonnell.

— Oui. L'archevêque qui, maintenant, exerce aussi une autorité temporelle. Son prédécesseur nous ayant quittés prématurément, monseigneur Frederick Temple occupe la fonction par intérim.

27. Jean Sans Terre.

— Et vous-même êtes shérif.

L'homme eut un petit rire.

— Je sais, c'est étonnant, mais par les temps qui courent... En fait, je devais repartir pour l'Afrique quand... les Martiens sont arrivés. Ensuite, le devoir... Des survivants dispersés dans le Kent. La chasse et la survie, des nécessités... Et enfin, l'archevêque. Je vous demande pardon. Ce que je dis doit vous paraître décousu. Permettez-moi de me présenter. Allan Quatermain.

— Enchanté.

Le chasseur, d'un geste, donna l'ordre aux deux hommes restés avec lui de pointer leur fusil vers le sol.

— Puis-je baisser les bras ? demanda McDonnell.

— Bien sûr, répondit Quatermain. Donc, vous ne m'avez pas dit si vous avez croisé Lackland ou l'uniforme manquant, voire les deux. Et j'aimerais bien savoir ce que peuvent faire deux *Royal Marines* dans le coin.

McDonnell décida de lui accorder sa confiance. De toute façon, le shérif semblait trop malin pour ne pas chercher, et débusquer, les autres personnes susceptibles de l'accompagner. De plus, lui et les télégraphistes manquaient cruellement de messagers.

— Je pense que votre Lackland est l'homme qui s'est présenté à nous sous le nom de Kelly. Il était dans l'uniforme qui manque à l'appel.

— Était ? Dois-je comprendre...

— Vous devez. Quant à notre présence, nous sommes en mission pour la Couronne.

— Notre reine ?

— Non. La couronne a échu à son petit-fils, George V.

— Triste et bonne nouvelle à la fois. Pardonnez mon interruption. Quelle est donc cette mission ?

— Envoyer des télégrammes.

— Des télégrammes ? Comment ? Et à qui ? Il n'y a plus de fil.

— À la France. Les câbles sous-marins n'ont pas été touchés.

— Ah, médita Quatermain. Votre groupe se limitait-il à vous-même et au sergent McFlynn ?

— Non. Je dois vous expliquer un certain nombre de choses mais je crois que nous devrions nous abriter dans le poste.

Je crains qu'un tripode ne vienne par ici pour voir ce qui a provoqué ce raffut.

— Ne vous inquiétez pas outre mesure. Les Martiens sont étonnamment discrets depuis deux jours.

McDonnell se demanda si cette discrétion soudaine n'avait pas un rapport avec les préparatifs des Français. Quatermain héla un de ses hommes.

— Oui, monsieur ?

— Allez avec Jack chercher les chevaux. Nous dormons à Douvres, ce soir.

Chapitre 21

Clausthal, Basse-Saxe (Allemagne)

Claudius Bombarnac souffla dans ses mains. Il aurait dû prendre des gants. Il avait beau ne pas être aussi mince que l'exigeait l'élégance et porter un manteau en loden²⁸, il avait froid. Il se frotta le menton enserré entre d'épais favoris. Pour se réchauffer, il secoua la tête, agitant ses longs cheveux bouclés.

La lune masquée aurait rendu la surveillance impossible si le propriétaire de la mine n'avait fait installer des réverbères à bec de gaz. Bombarnac avait compté huit vigiles, y compris celui au pied des tours d'amarrage et ceux de la guérite jouxtant le portail de fer forgé, mais il n'était pas sûr de les avoir tous repérés. Il ne voyait pas de l'autre côté du chevalement et les émissions de vapeur de la machine qui tractait l'ascenseur n'arrangeaient pas ses affaires.

Blotti sous les arbres, Bombarnac patientait. Krupp, son secrétaire, son garde du corps et l'ingénieur responsable de la mine étaient descendus depuis un bon moment. Le reporter se demanda s'il y avait une corrélation avec le décès du comptable puis il s'abandonna à ses ruminations.

Il regrettait la vie facile du temps du Transcaspien²⁹. Depuis le changement de propriétaire de la revue *Le Vingtième Siècle*, les missions des journalistes étaient devenues plus sérieuses. Son patron s'intéressait notamment à l'étrange Société du Vrîl, association occulte qui ressemblait à une loge maçonnique

28. Tissu de laine imperméable typique du Tyrol, au sud de l'Allemagne, qui devient à la mode quand la filature Mössmer (fondée en 1892) confectionne un manteau en loden pour l'empereur d'Autriche François-Joseph.

29. Train reliant la mer Caspienne à Samarcande construit par les Russes.

mais dont les pratiques étaient encore plus secrètes. Cette curiosité concernait aussi Friedrich Alfred Krupp qui avait fondé, six ans plus tôt, la Société du Vrîl au moment même où il avait acquis la mine de Clausthal, ce qui ne pouvait être une coïncidence.

Deux vigiles se rapprochèrent du puits. De l'animation ! Bombarnac prit ses jumelles dont le métal glacé adhéra à ses mains. L'ascenseur libéra trois hommes : Krupp, le garde du corps et l'ingénieur. Le journaliste attendit pour voir s'il n'avait pas manqué le secrétaire, mais la cage ne redescendit pas et personne ne sembla se soucier de l'absence de Zimmer.

Soudain, le garde du corps regarda en direction de Bombarnac. Par réflexe, celui-ci se baissa puis il se morigéna de sa stupidité. L'homme ne pouvait pas le voir dans la nuit à cette distance. Il reprit alors ses jumelles et regarda à nouveau. Il vit, sans ambiguïté possible, le garde du corps tendre le bras dans sa direction tout en apostrophant les vigiles près de lui. Deux d'entre eux se mirent à courir vers le portail le plus proche du bosquet où se cachait Bombarnac. Ce dernier jugea opportun de lever le camp. Français en territoire allemand, il pouvait être accusé d'espionnage.

Chapitre 22

Paris, Champ-de-Mars (France)

Un éclair frappa la tour Eiffel depuis les nuages en spirale sombre, rosis d'un matin qui ne parvenait à les percer. La foudre crépita plus qu'elle ne tonna. Les ombres s'allongèrent sur l'asphalte, vite effacées par les réverbères qui n'avaient pas encore cédé la place au jour hésitant.

Une douzaine d'hommes en noir, coiffés de melon et armés de fusils, barraient l'entrée du Champ-de-Mars à Célestin Hennion, Alexandre Cantovella et à l'immense inspecteur qui les accompagnait, au motif que les trois policiers, carte professionnelle à l'appui, ne voulaient pas se départir des étuis « jambon » à leurs ceintures et du réglementaire revolver MAS modèle 1892 qu'ils contenaient.

Une femme émergea de la pénombre. Malgré la faible luminosité, son long tailleur explosait d'une couleur grenat. La longue veste bordée de fourrure s'ouvrait sur un corsage blanc. Des gants de cuir très fin créaient l'illusion d'une peau ivoirine et une sobre capeline carmin étendait son ombre sur le visage. Malgré ces vêtements peu appropriés aux soubresauts de l'hiver, elle ne semblait pas incommodée par la température. Hennion inclina la tête.

— Bonjour, mademoiselle Westenra.

Cantovella, fit de même.

— Mademoiselle.

Le troisième policier grommela quelque chose d'indistinct.

— Ces messieurs ne veulent pas nous laisser leurs armes, mademoiselle, se hâta de dire le chef des gardes.

La demoiselle ne répondit pas tout de suite. Elle observa Hennion de ses yeux vert brillant. Un feutre à petit bord légèrement incliné sur l'avant apportait une touche de fantaisie au costume trois-pièces brun et au sévère nœud papillon. Elle détailla la tenue atypique de Cantovella. Coiffé de son *deerstalker* noir, il arborait la même redingote et le même pantalon de toile bleue à poches rivetées que la veille. Enfin, son regard se posa sur le troisième policier qu'elle ne connaissait pas. Il dépassait d'une tête ses collègues et les boutons de sa veste grise à gros carreaux ocre menaçaient d'exploser. Étonnamment, malgré la fraîcheur, des gouttes de sueur perlaient dans ses épais favoris blonds.

— Bonjour, messieurs.

— Je vous présente l'inspecteur adjoint de seconde classe Bazoche, dit le commissaire, coéquipier de l'inspecteur spécial Cantovella.

Lucy Westenra fixa le dénommé Bazoche – intimidé par cet examen féminin –, mais ne fit aucun commentaire. Elle s'adressa aux gardes.

— Ces messieurs sont de la police. Ils peuvent garder leurs armes.

— Bien, mademoiselle, acquiesça le chef d'un ton déférent.

— Suivez-moi, messieurs.

Elle fit demi-tour et les policiers lui emboîtèrent le pas. L'inspecteur spécial se rapprocha du commissaire et lui chuchota.

— Je parierais que c'est un tailleur Worth³⁰.

— C'est assurément un tailleur de prix. Et je ne l'aurais pas imaginé porté par une responsable de la sécurité.

— Cette demoiselle ? demanda Bazoche qui avait entendu la conversation.

— Oui.

Ils ne virent pas la demoiselle en question sourire alors qu'ils arrivaient près d'une Panhard Levassor phaëton-tonneau, lointaine cousine d'une calèche découverte avec, derrière le coffre du moteur, une banquette confortable, pour le pilote et un passager, et une petite banquette suspendue au-dessus du vide. La jeune femme demanda au conducteur de lui céder sa

30. Charles Frederick Worth (1825-1895) : couturier français d'origine britannique, fondateur de la haute couture.

place. Elle invita Hennion à son côté. Les deux inspecteurs s'assirent à l'arrière. L'automobile démarra et passa sous la tour quand un éclair frappa.

— Vous ne risquez rien, commenta Lucy. Comme dans une de ces cages de monsieur Faraday.

Hennion et Cantovella opinèrent. Bazoche ne chercha pas à comprendre cette histoire de cage. Il observa le Champ-de-Mars recouvert d'asphalte et les bâtiments de l'Exposition universelle de 1889 qu'il redécouvrait sous un jour différent. La voiture longea le pavillon des Arts libéraux, contourna un kiosque puis bifurqua bien avant la galerie des Machines, qui hébergeait l'Arbre, comme lui avait expliqué Cantovella. Lucy gara la Panhard au bout du quai de la gare que la Compagnie des Intel ligences Botaniques avait conservée après l'exposition.

La jeune femme et les policiers descendirent. Sur le quai, ils découvrirent une locomotive à vapeur d'un vert rutilant dont l'avant de la chaudière et la cheminée étaient peints en noir. Un chauffeur et un mécanicien désœuvrés attendaient dans la cabine. Outre le wagon frigorifique, les policiers comptèrent quatre voitures. Parvenus au niveau du tender³¹, Cantovella, Hennion et Bazoche se retournèrent pour admirer la majestueuse machine, lorsqu'une voix masculine les fit pivoter.

— C'est une Nord 701, première locomotive *compound* à quatre cylindres.

David Moreau, en chaud costume de chasse, constata qu'il avait gagné un auditoire et passa outre la politesse.

— Les deux premiers cylindres sont en haute pression. Les deux suivants, en basse pression, recyclent la vapeur encore chaude. Ce genre de locomotive, plus économique en charbon, nécessite une main-d'œuvre qualifiée, d'où ces messieurs qui sont nos employés permanents.

Remarquant qu'il y avait un inconnu, il bafouilla un « Bonjour, messieurs. » Après avoir présenté Bazoche, Hennion avisa Phoebe Ann Moses qui approchait, toujours vêtue de noir, à la mode de l'ouest américain, Winchester à la main.

— Il n'est pas question de supplanter votre sécurité, dit le commissaire. Si nous sommes présents, c'est surtout parce

31. Wagon positionné à la suite de la locomotive à vapeur contenant les réserves en eau et en combustible.

qu'il s'agit d'une opération sensible pour la sûreté nationale. Notre effectif aurait pu être plus conséquent mais j'ai préféré la discrétion.

Le biologiste ne se rendit pas compte du sous-entendu et jaugea les policiers. Impressionné par Bazoche, il ne put s'empêcher de plastronner.

— Madame Moses a un talent indéniable avec les armes à feu.

— Je ne suis sûrement pas aussi fin tireur, répartit Cantovella.

— En fait, reprit son supérieur, il est plutôt expert en savate et en chausson marseillais.

— N'est-ce pas la même chose ?

— Il y a des nuances, intervint Cantovella. Au chausson marseillais, on a le droit de poser la main par terre en portant un coup de pied. Et certaines variantes de savate autorisent les coups de genou en combat rapproché.

Il ne s'étendit pas sur sa pratique de la boxe anglaise, de la canne et de l'escrime.

— Mais surtout, ironisa Hennion, il est affligé d'un humour déplorable.

L'inspecteur spécial se contenta de sourire puis il désigna la locomotive.

— Je m'attendais à une machine différente.

David Moreau s'en amusa. Les gens imaginaient souvent la Compagnie plus avancée qu'elle ne l'était. Les deux femmes, de connivence, s'éclipsèrent pour échapper au laïus.

— Robur, notre ingénieur en chef, dessine depuis peu des formes élancées car nous savons maintenant que l'air peut, comme l'eau, opposer une résistance. Nous nous intéressons aux différentes motorisations possibles, comme le moteur à huile végétale de monsieur Diesel.

David Moreau marqua une pause puis invita ses interlocuteurs à le suivre. Les quatre hommes passèrent devant une voiture-salon dans laquelle montaient des hommes vêtus et armés comme ceux qui avaient accueilli les policiers. Un contingent similaire grimpa dans deux autres voitures.

— Nous aurons assez de place pour les militaires que nous ramènerons, commenta le biologiste. Ne croyez pas ce déploiement de force excessif. Vous n' imaginez sans doute pas les conflits souterrains autour de notre société.

— Si, quelque peu, répartit Hennion. C'est notamment pour cela que la Sûreté Générale a créé la Brigade Spéciale.

— Mon père a déjà croisé cette Brigade Spéciale, dit David Moreau, mais il a été évasif quant à ses objectifs.

— La science progresse, dit Hennion. De plus, entre les Martiens, l'Arbre, les livres-mémoires et d'autres étrangetés, la police traditionnelle est dépassée. Il y a deux ans, nous avons créé la première brigade mobile qui collabore avec des scientifiques et des ingénieurs. Il se peut qu'un jour nous sollicitions votre aide.

— C'est flatteur. Mais la Compagnie pourrait avoir des intérêts divergents.

— N'allez-vous pas nous aider dans l'étude des Martiens de Dunkerque ?

— Certes, mais ce n'est pas totalement désintéressé.

Cantovella changea de sujet.

— Mademoiselle Westenra semble fortunée.

— Lucy ? Oh ! Elle a hérité d'un prince du jeune royaume de Roumanie.

— Seriez-vous proches ?

— C'est une amie. Notre proximité est toute fraternelle. Vous savez que Lucy est traitée pour une affection dont nous ne vous avons pas révélé la nature. Votre question m'incite, cependant, à vous préciser que cette affection pourrait s'avérer dangereuse pour tout homme qui deviendrait trop... proche.

Le biologiste, ne laissant pas le temps à l'inspecteur de s'interroger sur cette maladie, monta à bord de la seconde voiture. Les policiers le suivirent dans un salon bureau qui occupait la presque totalité du volume intérieur. Ils remarquèrent en même temps l'éclairage électrique. La Compagnie prenait de l'avance sur son époque.

Lucy et Phoebe Ann, assises sur une banquette de cuir ambré, discutaient. Un homme, grand brun au fin collier de barbe et au strict costume anthracite, était penché sur une table à dessin, les deux mains à plat comme pour repousser un problème. Il grommela un mot de bienvenue sans quêter la moindre réponse. Il releva la tête, reconnut les deux inspecteurs avec lesquels il avait enquêté un an auparavant sur les problèmes temporels du village des Goules, et les salua discrètement, ainsi que le commissaire.

— Mais c'est le Robur que nous avons vu en Bourgogne, souffla Bazoche à l'oreille de Cantovella.

— Lui-même, abonda à voix basse son collègue.

Un homme plus âgé, à la mine joviale, vint à leur rencontre.

— Girard ? Que diable faites-vous là ? s'exclama le commissaire en lui serrant la main.

— Figurez-vous que, la nuit dernière, il y a eu à Dunkerque une explosion peu ordinaire. Comme il s'agit d'explosif...

— Vous vous empressez d'abandonner la traque des vins frelatés, enchaîna Cantovella.

— Vous n'allez pas vous y mettre aussi, s'insurgea mollement le chimiste.

— Cette explosion explique sans doute l'effectif conséquent, dit Hennion.

— Il y a des coïncidences plus troublantes, admit Cantovella.

David Moreau se racla la gorge pour attirer l'attention. À ses côtés, un homme blond de taille moyenne avec une barbe à l'impériale, approchant les quarante ans, vêtu d'un macfarlane bronze, souriait aux trois représentants de l'ordre.

— Je vous présente monsieur Lavarède. Il est journaliste.

— Journaliste ? releva Hennion.

— Monsieur Lavarède est propriétaire du *Vingtième Siècle* qu'il a racheté suite à une récente fortune. Il a partagé avec nous des informations étranges relatives à monsieur Krupp, qui a déjà attiré notre attention, et la Société du Vrîl qu'il dirige. Un de ses journalistes enquête actuellement en Allemagne. J'ai pris l'initiative, vous m'en voyez désolé, de lui céder une exclusivité sur nos opérations à venir. Il nous accompagnera, dans les limites du possible, bien entendu. En contrepartie, monsieur Lavarède s'engage à ne rien publier sans notre assentiment et tant que certaines affaires ne seront pas dénouées.

— Quelles sont ces limites du possible ? s'enquit Cantovella.

Armand Lavarède délégua implicitement la réponse à David Moreau.

— Les limites seront celles que nous estimerons nécessaires. Dans le cadre de notre accord et pour témoigner de ma confiance, je vais révéler à monsieur Lavarède une information qui ne doit en aucun cas transpirer, pour l'heure, en dehors de la Compagnie. Les livres-mémoires peuvent, comme

l'a suggéré l'inspecteur Cantovella, être utilisés comme moyens de communication sans fil.

Le jeune homme, soignant ses effets, suspendit son discours. Il était hors de question d'évoquer ses négociations avec l'Arbre. Il observa les deux personnes qui n'étaient pas au courant : Lavarède ne masqua pas son étonnement mais Bazoche ne manifesta aucune surprise. Cantovella anticipa la question.

— Dans l'administration, il arrive que la hiérarchie répercute certaines informations aux subordonnés.

Hennion opina et David Moreau reprit la parole.

— Avez-vous un livre-mémoire, inspecteur ?

— Oui. J'ai cédé il y a peu aux sirènes des nouveaux outils.

Hennion eut un sourire en coin. David Moreau leva un sourcil.

— Et vous, monsieur Lavarède ?

— Oui, répondit ce dernier d'un ton assuré. C'est bien pratique.

— Vous conviendrez que ces livres sont trop encombrants pour nous suivre dans le moindre de nos déplacements. Lucy, s'il vous plaît.

La jeune femme se leva et revint avec une pile de petits livres. Le biologiste en cueillit un.

— Ces livres-mémoires de poche ont jusqu'ici été négligés. Je leur ai enfin trouvé un usage : moyen de communication itinérant sans fil. Lucy les a baptisés « *smart-book* ». Je trouve que cela sonne trop anglais, désolé Lucy, et nous aurons bien le temps de leur trouver un nom. Lucy va donc les distribuer. Ensuite, je vous montrerai comment les utiliser.

Alors que la responsable de la sécurité commençait la distribution, le biologiste se demandait s'il n'avait pas fait une promesse inconsidérée.

L'Arbre voulait augmenter sa capacité mémoire mais il comprenait que sa taille ne pouvait croître, notamment à Paris, sans représenter un danger pour la population. Il avait expliqué qu'un autre arbre, issu d'une bouture, serait un prolongement de lui-même à laquelle il serait relié comme aux livres-mémoires.

Sans doute à cause d'une réminiscence affective, l'Arbre avait initialement proposé l'île où, à l'origine, le docteur Moreau l'avait planté, mais le biologiste avait argué que l'île était trop

grande et qu'elle était habitée par les hommes-bêtes. Seule une terre de dimension modeste et entourée d'eau de mer, néfaste à l'arbre, restreindrait l'expansion du nouvel arbre, évitant ainsi la création d'un cyclone incontrôlable. La taille des tornades orageuses, générées par l'arbre pour s'alimenter en électricité, était proportionnelle à la taille du végétal.

L'Arbre avait admis que sa demande était irrationnelle et donc infondée. La négociation avait abouti sur un îlot d'une dizaine d'hectares, dans un archipel au sud des Mascareignes³². La croissance du chirurgien y serait naturellement limitée. En outre, le végétal avait convenu que, si ses rejetons étaient disséminés sur plusieurs îlots, ils constitueraient malgré tout une seule et même unité. Néanmoins, persistait une zone d'ombre : l'Arbre ignorait si son futur congénère produirait des livres-mémoires car il n'avait jamais expérimenté le morcellement physique.

32. Archipel du sud-ouest de l'océan Indien dont les principales îles sont La Réunion, Maurice et Rodrigues.

Chapitre 23

Paris, hôpital de la Salpêtrière (France)

Le docteur Pierre Janet se cala au fond de son fauteuil. Ses sourcils en arc soulignaient la perplexité qui couvrait sous son crâne dégarni. Il pinça sa longue barbe brune et considéra son patient. L'homme, moustachu, dont le visage lisse respirait la bonne famille épicée de rêverie surannée, était un de ces réfugiés qui avaient fui l'invasion de la Grande-Bretagne. Il se prétendait écrivain. Il n'avait pas été affecté au service de psychiatrie de la Salpêtrière parce que l'hôpital était un des rares établissements où une partie du personnel parlait anglais mais parce que le docteur Moreau l'avait expressément recommandé au médecin.

Le psychiatre n'avait jamais connu de tel cas depuis que le professeur Charcot lui avait confié la direction du laboratoire de psychologie. Le malade avait jusqu'ici refusé l'hypnose qui aurait permis d'atteindre son subconscient. Son « conscient » énonçait ses réalités avec une telle conviction. Le médecin se demanda, encore une fois, pourquoi son ami lui avait confié cet individu et accordait tant d'importance à ses propos. Le docteur Janet formula ses phrases dans un anglais académique.

— Savez-vous pourquoi je vous ai fait venir dans ce bureau, Herbert ?

Le psychiatre comptait sur la familiarité induite par l'usage du prénom pour éroder les remparts intellectuels de son flegmatique patient. Ce dernier répondit d'un ton teinté de résignation.

— Non, docteur.

— Monsieur Jared Cornelian s'est pendu dans sa chambre. L'écrivain pâlit.

— Je l'ignorais. Mais...

— Mais ?

— Je crois que j'aurais dû vous prévenir.

— De quoi auriez-vous dû nous prévenir ?

— Monsieur Cornelian tenait des propos bizarres.

Malgré la situation, le psychiatre sourit. Le défunt, amené lui aussi par son ami, avait raconté des histoires encore plus fantasques que celles de l'homme assis devant lui.

— Mais encore ?

— Il disait que le temps se protégeait, qu'il ne tolérait aucun paradoxe qui pourrait dévier son cours. Il a affirmé qu'il ne pouvait pas mourir ici, qu'il serait expulsé chez lui, dans le futur, si sa vie était menacée.

— Vous prétendez donc qu'il se serait pendu pour provoquer son retour vers le futur.

— Je ne prétends rien.

— Et pourquoi aurait-il voulu partir vers le futur ?

— Il pensait que ses trous de mémoire pourraient y être réparés.

Le docteur Janet médita brièvement la réponse.

— Monsieur Cornelian se présentait comme un « Terrien de la fin des temps » mais il était peu disert sur son monde.

Le psychiatre évita le mot « imaginaire ».

— Toutefois, il semble qu'il se confiait à vous.

— Malheureusement pour moi. C'était, j'imagine, un lecteur qui a pris trop au pied de la lettre mon roman.

— *La machine à explorer l'espace*³³ ?

— Non. *La machine à explorer le temps*³⁴ !

— Je me souviens. Avec les Morlocks.

— C'est cela. Néanmoins, la description que monsieur Cornelian faisait de son lointain futur ne ressemblait en rien à celle que j'ai faite.

— Je vois.

Le docteur Janet se souvint d'événements récents.

— Êtes-vous à l'origine de l'incident de la bicyclette ?

— Je plaide coupable. Monsieur Cornelian s'obstinait à me

33. Roman de science-fiction (1976) de Christopher Priest, dédié à H. G. Wells.

34. Roman de science-fiction (1895, première ébauche 1888) de H. G. Wells.

demander une machine à voyager dans le temps. Alors, je l'ai aiguillé sur cet engin à pédales.

— Savez-vous qu'il a essayé de partir avec ?

— Je sais.

— Vous aurait-il dit pourquoi il serait venu parmi nous dans le passé ?

— Par amour.

— Par amour ?

— Il se disait amoureux d'une jeune personne qui nous est contemporaine, Miss Underwood, notre infirmière.

— Pourtant, il n'a fait sa connaissance qu'à son arrivée dans ce service.

L'écrivain haussa les épaules. Le psychiatre contempla, derrière son interlocuteur, le paravent qui cachait le docteur Moreau. Janet œuvrait plus à la collecte d'informations qu'à une démarche thérapeutique. Le médecin fronça les sourcils. Il n'aimait pas la situation dans laquelle l'avait mis son ami. Il lâcha le paravent des yeux et constata que son patient observait le livre-mémoire posé sur son bureau.

— Que vous inspire ce livre-mémoire, Herbert ?

— C'est un fruit de l'arbre-tempête, n'est-ce pas ?

— Le fruit d'un arbre dont le nom m'échappe. Mais je crois que, si ce nom était arbre-tempête, je m'en serais souvenu. D'où vous vient ce nom ?

— C'est monsieur Cornelian qui m'en a parlé. Il en avait peur.

— Peur d'un arbre ?

— Dans son lointain futur, fictif j'en conviens, le peuple de monsieur Cornelian a affronté un arbre titanesque qui générait une tempête perpétuelle dont il se nourrissait, d'où son nom. L'arbre et la tempête se sont mutuellement entraînés dans une folle croissance et ils ont atteint des dimensions telles que l'univers et le temps lui-même ont été menacés.

Janet pensa au tourbillon orageux au-dessus du Champ-de-Mars.

— Bigre. Et comment s'en sont-ils débarrassés ?

— Monsieur Cornelian ne m'en a pas parlé.

— Qu'en pensez-vous, Herbert ?

— Que c'est trop incroyable pour même l'écrire dans un roman.

— Comme les Martiens ?

L'écrivain se crispa.

— J'ai imaginé l'invasion des Martiens mais je n'ai pas encore écrit mon roman. Les Martiens n'existent pas.

— Pourtant, ils sont là.

L'homme s'enferma dans un mutisme dont il ne ressortirait pas avant longtemps. Comme le docteur Janet le savait, il se pencha en arrière pour tirer une sonnette. Peu de temps après, la porte s'ouvrit sur une jeune femme rousse, en robe et tablier croisé blancs, coiffée d'un calot immaculé.

— Miss Underwood, pouvez-vous, s'il vous plaît, raccompagner monsieur Wells dans sa chambre ?

— Oui, monsieur.

L'écrivain se leva mécaniquement et, sans esquisser le moindre salut, sortit de la pièce. L'infirmière referma la porte.

L'auditeur quitta sa cachette derrière le paravent pour venir s'asseoir devant le bureau. La cinquantaine dynamique, les cheveux gris acier, il n'arborait aucune pilosité faciale contrairement à la mode de l'époque. Ses yeux bleu nuit semblaient pénétrer les moindres pensées du psychiatre. Habitué et nullement impressionné, ce dernier sourit.

— Alors, docteur Moreau, qu'en pensez-vous ?

Ils avaient pris l'habitude de se donner du « titre » malgré leur relation déjà ancienne. Ils s'étaient rencontrés lors d'une conférence de philosophie donnée par le docteur Moreau. Le sujet en était les psychés non humaines.

— Que j'avais raison de vous soumettre ces deux cas, docteur Janet.

La Compagnie des Intelligences Botaniques avait déployé de grands moyens pour gérer l'afflux des réfugiés britanniques. Sans son aide, il y aurait eu une catastrophe humanitaire. Toutefois, sous couvert d'une prise en charge sanitaire et alimentaire, beaucoup d'arrivants avaient été interrogés et leurs propos transcrits dans d'innombrables carnets. Cornelian et Wells avaient attiré l'attention. Le docteur Moreau, forte subvention à l'appui, les avait confiés aux bons soins de son jeune ami.

— Peut-être, fit Janet. Mais ces deux-là – surtout monsieur Wells –, auraient pu me persuader de l'inutilité de leur prodiguer des soins. Jusqu'ici, ils se sont comportés comme si...

Imaginez que vous vous retrouviez au temps des croisades et tentiez de convaincre les chevaliers que le chemin de fer existe, que des hommes volent en dirigeable... Vous n'y arriveriez assurément pas.

— C'est bien pour cela que je me suis intéressé à eux.

— Je suis désolé pour monsieur Cornelian auquel vous sembliez accorder plus d'importance. À cause de l'Arbre, j'imagine.

Le docteur Moreau soupira.

— Ne croyez pas que je me désintéresse de monsieur Wells. D'après l'enquête que j'ai fait mener, aucun roman intitulé *La machine à explorer le temps* n'a été publié outre-Manche, ni aucun autre ouvrage d'un quelconque monsieur Wells.

— En êtes-vous certain ?

— Ce n'est pas une certitude absolue, bien sûr. Peut-on faire confiance à une brochette de critiques littéraires londoniens miraculeusement préservée ? Mais c'est sa réaction vis-à-vis des Martiens qui présente le plus d'intérêt.

— Auriez-vous une théorie ? s'enquit Janet.

— La vie nous offre de multiples possibilités mais nous n'en vivons finalement qu'une seule. Imaginez qu'une partie ou totalité de ces autres possibilités existent.

— Sous-entendriez-vous que messieurs Cornelian et Wells viennent d'une autre possibilité que la nôtre ?

— Je ne pense pas qu'ils viennent de la même.

Le docteur Janet soupesa les mots qu'il venait d'entendre.

— Êtes-vous sérieux ?

— Qui sait ? Peut-être s'agit-il d'une pathologie inconnue ? Croyez-vous qu'il y ait un trouble de nature sexuelle ?

Le docteur Janet posa un regard consterné sur le docteur Moreau puis il remarqua le plissement des rides au coin des yeux, une ébauche de sourire.

— Vous vous moquez. Je ne suis pas monsieur Freud.

— Il est vrai.

Ils prirent le temps de rire en silence puis Janet revint à son patient.

— Monsieur Wells ne présente pas d'émotions particulières qui pourraient affecter son sentiment de réel. Ou, du moins, je ne les cerne pas.

— Une approche clinique est-elle pertinente ? Surtout si monsieur Wells vient d'un autre monde.

— Je ne peux adhérer à quelque chose d'aussi extraordinaire.

— Les livres-mémoires, les Martiens... N'est-ce pas extraordinaire ?

— Si, bien sûr. Mais vous allez bien au-delà.

— Certes.

— Il faudrait que monsieur Wells accepte l'hypnose.

— Une telle perspective serait prometteuse. Toutefois, je n'assisterai pas à votre prochain entretien. D'ailleurs, je n'assisterai pas à ceux qui suivront.

La psychiatre fronça les sourcils.

— Vous m'avez dit avoir échappé à deux tentatives d'enlèvement. Est-ce à cause de cela ?

— Oui. Il est préférable que je sois plus discret.

— Je comprends. Comment vous ferai-je parvenir mes comptes rendus ?

— Avec ceci, répondit le docteur Moreau en indiquant le livre-mémoire sur le bureau.

Janet regarda successivement son interlocuteur et l'objet en question. Il ne comprenait pas. Le docteur Moreau leva la main.

— Ce matin, j'ai été aussi surpris que vous l'êtes en ce moment. Mon livre-mémoire s'est ouvert tout seul et du texte s'est écrit sous mes yeux. C'était mon fils qui établissait une communication avec moi.

Janet, ébahi, ne pipa mot. Le docteur Moreau raconta comment le dialogue avait été guidé par son fils. Il passa sous silence la désapprobation qu'il avait manifestée quand le jeune homme avait mentionné un accord avec l'Arbre hébergé dans la galerie des Machines.

Le docteur Moreau expliqua à Janet comment établir le contact en se concentrant sur le destinataire et comment transmettre le message par une forte évocation mentale, y compris sous forme d'image. Les échanges pouvaient prendre la forme d'une conversation instantanée par écrit ou d'une discussion de type épistolaire. Il insista sur le fait que ce mode de communication devait rester un secret entre eux deux.

Quand il eut fini, le docteur Moreau se leva. Le psychiatre en fit de même et lui tendit la main.

— Je ne vous reverrai donc pas de sitôt.

— Ma sécurité, malheureusement, l'exige. Et je pense que votre hôpital est déjà surveillé.

— Par qui ? La société Krupp ?

Le docteur Moreau sourit. Il avait partagé ses soupçons avec son ami.

— Il y a plusieurs possibilités. Ce pourrait tout aussi bien être Schneider et compagnie.

— Mais cette société est française.

— Oui, mais, comme Krupp, elle pousse à la guerre. Ces deux entreprises ont fort à y gagner, notamment de la vente de canons. Nous sommes opposés à cette guerre mais elle n'est différée que parce que les Martiens restent la principale menace. La plupart des observateurs pensent, et je suis d'accord avec eux, que ceux qui occupent les îles britanniques ne constituent probablement que la première vague.

— La première vague ?

— Nous verrons si, lors du prochain périégée de Mars, les astronomes observent une nouvelle fois des explosions à la surface de la planète.

Janet, inquiété par cette hypothèse, se tut. Il contourna son bureau pour accompagner le docteur Moreau jusqu'à la porte. Quand ce dernier fut dans le couloir, il se coiffa d'un melon, baissa la tête et partit d'un pas hâtif.

Un infirmier s'immobilisa et observa l'individu aux cheveux gris qui venait de quitter le bureau du docteur Janet. Ce n'était pas sa première visite et, comme les fois précédentes, le patient Wells avait été convié. L'infirmier eut un ricanement satisfait. Il avait fini par apprendre de qui il s'agissait : le docteur Moreau. L'information n'était pas sans valeur.

Une jeune femme en longue robe et cape grises sortit de l'ombre et suivit de ses yeux, pupilles dilatées, l'infirmier qui s'éloignait. Une fois l'homme disparu dans une chambre, elle eut un rictus carnassier puis rejoignit le docteur Moreau qui l'attendait dehors.

— Alors, Misty ?

Les pupilles de la jeune femme s'accommodèrent au soleil et reprirent leur forme fendue propre aux félins. Avec ses pommettes saillantes, son front plus étroit, ses yeux dorés en

amande, son petit nez retroussé et son menton pointu, son visage évoquait le minois d'une chatte, ou d'une panthère.

— Il y a un infirmier qui vous a repéré, docteur. Dois-je l'éliminer ?

Elle accompagna son propos d'un geste de la main qui dévoila ses griffes rétractiles prêtes à lacérer. Le docteur Moreau secoua la tête.

— Nous n'allons pas éliminer tous ceux qui m'espionnent. Laissez le rapporter, ou vendre, ce qu'il a vu. Si l'on m'attend ici, on me cherchera moins ailleurs.

Le docteur Moreau examina la rue puis se tourna vers Misty.

— Je n'attends plus que vous pour partir en sécurité.

La jeune femme sourit, dévoilant des canines pointues. Elle ôta sa cape, sa robe et ses chaussures ainsi que ses bas courts, libérant les griffes rétractiles de ses pieds. Très vite, elle ne fut plus vêtue que d'un long caleçon de dentelle et d'un corselet-gorge Herminie Cadolle³⁵ qui maintenait fermement sa poitrine. Le regard du docteur Moreau s'attarda sur Misty, comme celui d'un père fier de sa fille. Le temps de consulter une montre sortie de sa poche, la jeune femme avait disparu. Deux minutes plus tard, il scruta les toits des immeubles en face de lui jusqu'à trouver une silhouette. Les vêtements de Misty roulés sous le bras, il partit alors d'un bon pas. La silhouette le suivit d'en haut.

35. Communarde devenue ensuite la créatrice d'une maison de lingerie qui présenta le premier soutien-gorge « moderne » à l'Exposition universelle de 1889.

Chapitre 24

Canterbury (Angleterre)

Les mots du sergent McDonnell résonnaient dans la nef, amplifiant le vide qui remplissait la cathédrale miraculeusement intacte. Debout devant l'autel, un ecclésiastique et un civil écoutaient son discours. Chapeau de chasse à la main, Allan Quatermain se tenait à ses côtés.

Depuis l'invasion des Martiens, les habitants du Kent vivaient dispersés en petits groupes, parfois sous terre. L'archevêque de Canterbury s'efforçait de maintenir un décorum, entretenant ainsi une autorité déjà bien assez distendue. Les réunions importantes, réduites aux stricts participants et à un service d'ordre minimum, se tenaient donc dans la cathédrale.

L'archevêque Frederick Temple n'affichait sa fonction que par un costume strict, un col blanc et une petite croix sur le revers. Il avait un air d'aristocrate bienveillant souligné par ses longs favoris et ses cheveux un peu trop longs pour l'époque. Il avait hâtivement formé une cohorte de diacres pour célébrer les offices chez les particuliers mais, surtout, pour maintenir le lien entre le sommet et la population.

Arthur Edward Waite, grand maître de l'Ordre hermétique de l'Aube dorée³⁶ depuis le décès de son prédécesseur, s'était autoproclamé archidiacre pour se rapprocher de l'archevêque qui gouvernait provisoirement le Kent. Ce dernier n'avait pu l'empêcher de se hisser au sommet de la hiérarchie laïque. Coupé de la Société du Vrîl créée par Friedrich Alfred Krupp en 1889 à laquelle il était affidé depuis quatre ans, bien avant

36. Société secrète anglaise fondée à Londres en 1888, consacrée aux sciences occultes.

que les Martiens n'isolent l'Angleterre, Waite avait multiplié les intronisations secrètes, comme pour constituer une armée occulte. Malgré son visage rond et juvénile, barré d'épaisses moustaches, ce quasi quadragénaire affichait l'assurance du commandement.

McDonnell, calot à la main, se tut et attendit. Il ne se sentait pas à l'aise dans son uniforme poussiéreux, après la chevauchée de dix-sept miles³⁷ qui l'avait amené ici. Toutefois, le cuir blanc de ses bretelles et de sa ceinture sur sa veste rouge créait une illusion bienvenue de netteté. Le sergent souffrait du périnée et des cuisses. Piètre cavalier, il n'avait pas monté depuis longtemps.

L'archevêque soupesa ce qu'il venait d'entendre avant de prendre la parole d'un ton posé.

— Ainsi, sergent, vous nous apportez deux bonnes nouvelles. La Grande-Bretagne a encore un gouvernement, et un roi, Sa Majesté George V. Et nous pouvons communiquer avec le continent, qui a été épargné par nos envahisseurs.

McDonnell se contenta d'opiner.

— Voilà qui va redonner de l'espoir. Nous pleurerons notre bien aimée reine Victoria et son regretté fils, Edouard VII, au règne si bref. Mais la situation est meilleure que nous aurions osé l'espérer. En outre, d'après votre récit, j'en déduis que le nombre de survivants est bien plus important que nous le croyions. Et ce malgré...

L'archevêque eut une mimique et un geste qui exprimaient un sentiment d'horreur face à quelque chose qu'il ne pouvait pas nommer. Le sergent se tourna vers Quatermain, quêtant des yeux une explication. Le chasseur jeta un regard interrogateur à Temple qui acquiesça. Il se racla la gorge.

— Vous savez comme nous, sergent, que canons et fusils sont sans effet ou presque sur les tripodes. Pour ma part, je n'ai jamais vu de tripode tomber. Et, outre les rayons ardents, il y a cette fumée noire. Quand elle se dissipe, nous allons chercher nos morts. Et à chaque fois, c'est la même histoire : nous ne retrouvons aucun corps.

— J'ai observé la même chose, en effet, dit McDonnell. Personne ne sait ce que deviennent les corps.

37. 1 mile = 1,6 km.

— De la nourriture, grommela Quatermain.

— De la nourriture ?

— En fait, l'homme est du bétail. Les Britanniques constituent sans doute un cheptel de choix puisqu'il semble que les Martiens se soient limités à nos îles. Le goût du thé peut-être. Plus exactement, ces créatures boivent notre sang.

Le chasseur pâlit et marqua une pause.

— Nous avons repéré un attroupement de tripodes autour d'un bâtiment. Ce ne fut pas facile, mais nous sommes parvenus à y entrer. Il faisait froid, sûrement une usine frigorifique de leur fabrication. Des hommes, des femmes et des enfants pendaient, accrochés tête en bas, comme du gibier. Il y avait une de ces... choses. Comme un calamar avec des tentacules... Et nous avons vu les tubes... plantés dans les corps. Il y avait également des récipients au sol qui se remplissaient de sang. Nous avons vite compris. Il nous a fallu le temps d'encaisser avant de pouvoir partir. Si nous avions eu des explosifs...

Puis Quatermain se ferma et McDonnell baissa la tête, consterné. L'archevêque leur laissa quelques secondes de répit avant de renouer avec le pragmatisme.

— Bien. Nous avons deux problèmes. Assurer la sécurité du télégraphe, à Douvres, et envoyer des messagers vers notre gouvernement. Nous affecterons un petit détachement de nos maigres forces au poste du télégraphe. Êtes-vous d'accord, monsieur Quatermain ?

— Oui, monseigneur.

— Le second point est plus délicat. Nous ne pouvons distraire les hommes de la police sans nuire à la sûreté du Kent. Je doute que nous trouvions facilement des volontaires pour remonter à pied vers l'Écosse. Les Martiens ne représentent pas le seul danger, il y a des bandes de brigands.

— Je trouverai ces volontaires, intervint Waite.

Tous se tournèrent vers lui.

— Vous n'ignorez pas que le nombre d'adeptes de l'Aube dorée croît sans cesse. Une telle démarche serait dans la logique des vœux prononcés.

L'archevêque et le chasseur firent la moue. McDonnell le remarqua et il se demanda ce qu'était cette Aube dorée. Waite, convaincu d'obtenir l'assentiment de Temple, jubilait.

Sa proposition dissuaderait l'archevêque de chercher une autre solution et lui permettrait de maîtriser la circulation les informations. Ultérieurement, il serait avantageux de prendre le contrôle du télégraphe. Ainsi, il entrerait en relation avec la Société du Vrîl qui, de son point de vue, était probablement responsable de l'absence des Martiens sur le continent. Il s'interrogea toutefois sur une récente recrue, un dénommé Postman, soi-disant télégraphiste, mais qui n'avait jamais évoqué les câbles sous-marins qui reliaient Douvres à Calais.

Chapitre 25

Dunkerque (France)

Au moment où le train ralentit avant d'entrer en gare, comme freiné par la brume qui enveloppait Dunkerque, quelque chose vibra dans la veste de David Moreau. Surpris, le biologiste sortit de sa poche un livre-mémoire qui, dès qu'il fut libre, cessa son manège et s'ouvrit. En le parcourant, le jeune homme lâcha une exclamation. Les autres passagers le regardèrent et il répondit comme à une question muette.

— Ma secrétaire me prévient que je vais manquer mon rendez-vous de ce soir avec messieurs Bienvenüe et Huet.

— Que deviez-vous voir avec ces deux ingénieurs ? s'enquit Girard qui, manifestement, les connaissait.

— Ils devaient me présenter l'avant-projet d'un chemin de fer souterrain pour la Ville de Paris. Notre concession du Champ-de-Mars est liée à notre implication dans le futur Métropolitain.

— Ces messieurs ne vont peut-être pas apprécier votre absence.

— Oh, mais ma secrétaire a déjà expédié des télégrammes atmosphériques³⁸ pour reporter l'entrevue, répartit candidement David Moreau. J'ai eu la bonne idée d'initier ma secrétaire au livre-mémoire de poche.

— Je crois que Miss Westenra a raison, intervint Cantovella. *Smart-book* est plus rapide à prononcer.

La jeune femme sourit et David Moreau s'abstint de commenter.

Le train s'arrêta enfin dans un bruit de vapeur.

38. En 1879, un décret ouvre au public le réseau de tubes pneumatiques ; la poste pneumatique est née.

Sur le quai, Giovanni Verro admira la locomotive vert rutilant dont le mécanicien purgeait la vapeur. Il nota la présence du wagon frigorifique et d'une voiture différente des autres, probablement celle où se trouvait, selon Andrea Filippone, David Moreau.

Habillé en chauffeur, le jeune Sicilien blond et hâlé passait inaperçu mais il jugea préférable de ne pas traîner car, s'il était sollicité, il serait bien incapable de faire fonctionner ces machines.

Le Sicilien remonta le quai et regarda discrètement dans les voitures. Il évalua à une trentaine le nombre d'hommes armés. Enlever David Moreau serait compliqué. Estimant que cela ne le concernait pas, Verro haussa les épaules puis regretta ce geste quand deux personnes le dévisagèrent.

Le jeune Sicilien avança vers l'aile de la gare contre laquelle était adossé l'abri du service télégraphique. Avant d'entrer dans le bâtiment, il repéra les cinq hommes de la *'Ndrangheta*, habillés en débardeurs, que Filippone avait fait venir pour leur expérience des enlèvements. Verro serra les dents. Il désapprouvait de telles alliances pour les *Beati Paoli*. Il monta un étroit escalier et gagna la pièce mansardée du second étage qu'il avait préalablement repérée. Celle-ci servait de débarras. Depuis la fenêtre, il examina la grande place devant la gare.

Un tramway hippomobile attendait des passagers au milieu d'un fouillis de fiacres, diligences et piétons. À l'écart, quatre voitures à moteur, identiques, étaient alignées, chacune avec un pilote et un vigile, tous vêtus et coiffés de noir. Les automobiles étant encore rares, ce quatuor attirait l'attention. Des badauds s'attardaient et commentaient, des enfants s'attroupaient et se dispersaient.

Verro lui-même s'étonna. Filippone avait sous-estimé les moyens que déploierait la Compagnie des Intelligences Botaniques. En toute logique, ce convoi rejoindrait le fourgon-glacière qui viendrait depuis l'abattoir. En toute logique aussi, à cause de l'explosion de la nuit dernière, David Moreau serait maintenu dans le train par un service de sécurité pointilleux.

Un fourgon attelé se rangea devant la gare. Des gendarmes ! Leur présence, même fortuite, pourrait tout compromettre. Le Sicilien s'éloigna de la fenêtre de peur d'être repéré. Deux agents descendirent du véhicule pour entrer dans la station. D'où il était, Verro ne pouvait suivre leurs déplacements à l'intérieur du bâtiment. Inquiet, il patienta quelques minutes avant de se rapprocher de la vitre. Avec un peu de chance les gendarmes seraient repartis quand la bombe sauterait.

Le jeune homme se concentra ensuite sur la route en face de la gare. Personne ne rôdait autour de la charrette piégée dont l'emplacement avait été soigneusement choisi. Le fourgon-glacière et sa mystérieuse cargaison gardée au froid par les militaires étaient censés arriver par cette route, mais Filippone comptait les intercepter. Si les agents de la Compagnie, alertés par une explosion ou des coups de feu, décidaient de rejoindre le fourgon-glacière, ils passeraient aussi par là. Ce qui n'avait pas été prévu, c'était que les Moreau avaient manifestement décidé d'envoyer quatre automobiles à la rencontre du fourgon-glacière sans attendre son arrivée à la gare de Dunkerque. Que transportait-il donc de si précieux ?

Verro chercha des yeux son comparse chargé du détonateur mais ne le trouva pas. Il ne s'en soucia pas. L'important était que l'autre vît le signal qu'il donnerait si bloquer les véhicules de la Compagnie s'avérait nécessaire. Le Sicilien espéra juste qu'aucun innocent ne serait, au moment fatidique, dans le périmètre de l'explosion. Il y avait déjà eu trop de morts.

Un cahot secoua la diligence. Armand de Kergaz jeta un regard au *Borda*, dont il ne voyait plus que les mâts, et aux deux tripodes qui lui tenaient compagnie dans les eaux du port de Dunkerque. Il aurait préféré se joindre à son ami, Léopold Dufresne, qui était parti à l'abattoir pour veiller au transport des Martiens décédés et de ses cultures microbiennes. Au lieu de cela, le lieutenant de vaisseau, auquel avaient été adjoints deux enseignes, se retrouvait capitaine des éclopés, ces bordaches³⁹ malades de la grippe martienne, comme on

39. Élèves-officiers du *Borda*.

l'appelait maintenant, qui avaient été répartis entre les trois diligences en route vers la gare. Le train les emmènerait à Paris où ils seraient casernés et où on prélèverait leurs miasmes.

De Kergaz commençait à aller mieux et n'aurait pas dû venir, mais il devait sa place à son particulier fait d'armes, si on pouvait l'appeler ainsi, qui s'était bien terminé grâce à une expectoration involontaire. Son ami et le docteur Calmette – qui voyageait avec lui –, avaient en effet extrapolé que son mauvais rhume avait tué les Martiens. Même si ce postulat paraissait exagérément optimiste, quelle autre chose aurait pu les terrasser ? C'était ce qui motivait le déplacement du médecin à l'institut Toussaint-Béchamp de Paris où il contribuerait, avec la Compagnie des Intelligences Botaniques, à la mise en culture de cette maladie.

La conversation du docteur Calmette était sans doute agréable mais de Kergaz écoutait distraitement tout en contemplant le dos d'un des quatre gendarmes à cheval qui les escortaient. Il était préoccupé par cette explosion, la nuit précédente, car il avait du mal à croire à une coïncidence.

Le fourgon-glacière transportant les corps des Martiens et les boîtes de Petri improvisées avançait lentement. Léopold Dufresne, assis à côté du cocher, songea aux recherches auxquelles il pourrait participer. L'idée de travailler dans un laboratoire de la Compagnie des Intelligences Botaniques l'enthousiasmait. Son voisin avait le mérite d'être concentré sur les rênes qu'il agitait mollement de temps en temps et de lui épargner ainsi un dialogue qu'il ne souhaitait pas.

Le cocher et le médecin de la Santé Navale étaient les seuls marins. Deux voitures hippomobiles découvertes transportant chacune dix hommes d'infanterie de marine, encadraient le fourgon et deux gendarmes à cheval les précédaient. Dufresne jugeait l'escorte disproportionnée. Prudent, le capitaine qui la commandait avait même, malgré leurs protestations, renvoyé les deux ouvriers qui avaient conduit le véhicule isotherme chargé de pains de glace depuis l'usine frigorifique jusqu'à l'abattoir gardé par les militaires.

Bien que Dunkerque ne fût pas une très grande ville, Dufresne supputa qu'à cette vitesse qu'ils n'arriveraient à la gare centrale qu'à la nuit tombée. Il se concentra un moment sur les épaulettes blanches des gendarmes montés. Elles donnaient l'impression qu'ils battaient des ailes à chaque secousse du trot.

Léopold Dufresne remarqua que, sur le trottoir, un gamin des rues examinait les voitures comme s'il s'agissait d'une caravane extraordinaire. Après un clin d'œil au médecin, interloqué, le garnement courut vers l'avant et dépassa le convoi pour disparaître trente mètres plus loin, là où la rue virait derrière de petits immeubles. Son instinct de militaire soudain en éveil, le médecin ne put s'empêcher de penser à un guetteur.

Sa prémonition fut tout de suite confortée, lorsque, juste après le virage, le cocher stoppa le fourgon derrière les gendarmes et la voiture, déjà immobilisés par une masse en travers de la route. Celle-ci rappela à Dufresne les barricades décrites par Victor Hugo : un long tas de gravats recouvert de tissus. Il ne put s'empêcher de trouver cela suspect.

Le train à peine arrivé en gare de Dunkerque, des gendarmes vinrent chercher Charles Girard pour l'emmener sur la scène de l'explosion nocturne qui avait ravagé une usine frigorifique de la ville. Peu après le départ du chimiste, une vive discussion résonna dans la voiture-bureau de la Compagnie.

Lucy Westenra, soutenue par Phoebe Ann Moses, refusait à David Moreau sa présence à bord d'une des voitures qui partiraient à la rencontre du fourgon-glacière : il n'apporterait aucune aide et ne devait pas quitter la sécurité du train. Convaincu du bien-fondé des arguments, le commissaire Hennion proposa que l'inspecteur Bazoche restât dans la voiture pour s'acquitter du devoir de protection de la Sûreté Générale envers un entrepreneur important pour la République. Comme Lavarède, Robur, Phoebe Ann et une vingtaine d'hommes restaient eux aussi dans le train, le biologiste céda.

— D'accord. Je suis d'accord avec vous, Lucy.

— Bien, monsieur, cingla la jeune femme alors qu'elle usait habituellement du prénom.

— Puisque je ne serai pas là-bas, je vous invite à protéger le docteur... Dufresne, de la Santé Navale. Le docteur Calmette, dans son télégramme, m'en a dit le plus grand bien. Prometteur selon lui. Il doit travailler avec nous et il est à l'origine de cette opération.

— Si je puis me permettre, risqua Cantovella. Pourquoi ne pas simplement attendre le convoi ? Je ne crois pas les militaires assez désinvoltes pour laisser cette précieuse cargaison pérégriner sans compagnie.

— Nous préférons ne courir aucun risque, lâcha Lucy.

Quelques instants plus tard, une petite troupe en armes sortit de la gare : cinq gardes menés par Lucy auxquels s'étaient joints Hennion et Cantovella. Quatre automobiles, alignées comme pour une parade, les attendaient sur le parvis.

L'inspecteur spécial en identifia l'unique modèle, des P2D, et se demanda si les usines Panhard et Levassor n'avaient pas été rachetées par la Compagnie qui, en tout cas, ne lésinait pas sur les moyens. Lucy Westenra prenait manifestement très au sérieux les menaces contre ses employeurs et les intérêts de l'entreprise, comme en témoignait l'escorte qui allait rejoindre le fourgon-glacière dont le contenu n'était pourtant pas encore sous sa responsabilité.

Sous les regards furtifs et les éphémères doigts pointés des curieux, la jeune femme s'assit à côté du pilote de la voiture de tête et invita les policiers à prendre place derrière elle. Les vigiles en noir complétèrent les autres véhicules. Juché avec le commissaire sur une banquette tournée vers l'arrière, configuration abandonnée dans les automobiles les plus récentes, l'inspecteur se sentit en position précaire, assis, les pieds balant dans le vide, sans visibilité sur le trajet.

Chapitre 26

Clausthal, Basse-Saxe (Allemagne)

D'un point de vue humain, Väinämöinen aurait somnolé. Ce point de vue n'aurait pas été tout à fait faux puisqu'il était en stase pour se recharger avec le courant alternatif. Malgré sa somnolence, le Vrîl-Ya perçut une présence. Il l'identifia avant même de se redresser : le veilleur avait quitté son cocon. Le nouveau venu, dont la peau était plus lumineuse que la sienne, était sorti de son état de pré-réveil dans lequel il recevait les informations collectées par Väinämöinen, le gardien, dont il aurait dû prendre la succession. Il s'adressa à lui en allemand.

— Il est inhabituel que deux gardiens coexistent.

L'autre Vrîl-Ya s'insurgea télépathiquement contre l'usage de l'oral.

— Parler économise le Vrîl, asséna Väinämöinen. Nous devons prendre en compte notre dégénérescence.

Il sentit les questions de son congénère avant leur expression, observant à l'occasion que les données qu'il avait communiquées n'avaient pas été pleinement assimilées, sans doute à cause de la dégénérescence. Il devait donc apporter quelques éclaircissements.

— Les humains ont effectivement plusieurs langues mais l'idiome employé est celui des humains avec lesquels nous traitons. Il faut s'y habituer.

Il lui parut ensuite indispensable de récapituler les faits récents, mais aussi de synthétiser un passé plus ancien.

Dans la chambre des cocons d'éternité relative, les Vrîl-Ya sommeillaient, figés en suspension atemporelle, chacun dans

sa bulle translucide et inaltérable. Le gardien, seul Vrîl-Ya réveillé, assurait la maintenance des systèmes de survie. Il avait aussi pour tâche de chercher les moyens technologiques et énergétiques de quitter la Terre ou, à défaut, de multiplier les Vrîl-Ya pour la coloniser. Trente-sept corps attendaient désormais la délivrance. Si peu de survivants !

Les Vrîl-Ya avaient échoué sur cette planète depuis des milliers d'années. Leur vaisseau, qui ressemblait à un conglomérat de bulles, immergé au fond d'une fosse située près d'une île que les humains nommaient désormais Gotland⁴⁰, n'émettait aucun signal. Il était donc impossible de savoir s'il avait été corrodé par le temps.

Quand leur vaisseau, amputé d'une grande partie de ses réserves énergétiques, était arrivé dans le système solaire, ils n'avaient plus les moyens d'effectuer des voyages interstellaires. Les Vrîl-Ya avaient alors utilisé les ressources subsistantes pour l'exploration puis, plus tard, pour alimenter les unités de survie. Habitable, la planète n'hébergeait alors aucune civilisation digne de ce nom qui aurait pu être asservie pour répondre à leurs besoins. Parasites d'autres peuples dont ils vampirisaient le savoir, les Vrîl-Ya n'avaient qu'une inventivité limitée.

Des sondages par écho leur avaient permis de trouver les tunnels dans lesquels ils dormaient maintenant. Lors d'un survol, ils avaient localisé le puits d'accès grâce au cercle de terre d'une couleur différente qui le recouvrait. Ils avaient activé par hasard le mécanisme, d'une technologie très avancée, qui dématérialisait le bouchon de roches et de terre obturant le puits dans lequel ils avaient ainsi pu descendre. Les galeries désertes aux parois luminescentes, ouvrage d'un peuple évolué – mais disparu – desservaient un grand nombre de salles exploitables. Ils avaient su remettre en service la plateforme ascensionnelle, maintenant endommagée par la foreuse d'Akseli Kivi, et matérialiser à nouveau ce bouchon pour occulter le puits.

Dans l'attente d'une civilisation suffisamment évoluée, les Vrîl-Ya, après avoir programmé l'immersion et l'extinction du vaisseau, s'étaient installés sous terre pour une très longue hibernation. Seul le gardien, dont le rôle était de gérer et protéger le

40. La fosse Ouest-Gotland, en mer Baltique, est profonde de 459 mètres.

conservatoire des œufs, matériel génétique de reproduction malheureusement perdu lors de la dernière plongée dans l'hyperespace, était resté éveillé, gardant en quelque sorte sa fonction mais pour des adultes. Ils étaient alors des centaines.

Les gardiens se succédèrent, à l'affût de l'évolution du monde extérieur dans les environs immédiats de leur base souterraine, en partant du principe que la civilisation espérée conquerrait toute la planète. De toute façon, des explorations plus lointaines auraient été trop coûteuses.

Puis l'humanité avait peu à peu émergé mais sa progression s'était avérée terriblement lente. À cette époque, les réserves d'énergie avaient tant décréu que l'intelligence du système d'éternité relative avait procédé à de drastiques ajustements. La longévité des cocons avait été prolongée au détriment de leurs hôtes adultes en stase, entraînant une dégénérescence de leurs corps et de leurs facultés, le tout aggravé par l'adaptation de leur métabolisme au strict milieu souterrain. Quand un tremblement de terre avait détruit le mécanisme de dématérialisation, obturant définitivement le puits, le gardien en place s'était résigné à attendre.

Quand Vainämöinen avait pris ses fonctions, il avait vite acquis la certitude que, sauf accident improbable, la longue chaîne de succession des gardiens se terminerait avec lui, les stocks d'énergie arrivant à terme malgré les décisions de l'intelligence artificielle qui en avaient augmenté la durée.

L'accident improbable était arrivé avec Akseli Kivi, peu conforme à la dernière observation enregistrée d'humains s'affrontant à l'épée. Grâce à la mise en service de générateurs puis d'une centrale produisant de l'électricité, les Vrîl-Ya extra-terrestres, alliés avec Friedrich Alfred Krupp, avaient gagné un sursis et retrouvé un avenir, mais, prisonniers des tunnels, ils ne pouvaient pas s'aventurer physiquement à l'extérieur.

Après quelques instants de méditation, Vainämöinen revint à une question qu'il n'avait pas pu poser.

— Qu'est-ce qui a motivé la sortie de veille ?

— La perte du lien avec le gardien en activité.

— La prise de contrôle de l'humain Müller a affaibli mon Vrîl.

Le nouveau gardien se troubla du possessif « mon ».

— Opérons la fusion. Elle palliera cette faiblesse.

— Non, trancha Väinämöinen.

— Non ? Est-ce une contagion de l'individuation humaine ?

— Nous sommes amoindris. En conséquence, l'implantation de l'humain n'est pas transmissible à notre fusion. De plus, la présence d'un second gardien est positive. Elle rendra la gestion de la situation plus facile.

— Facile ? Est-ce une contamination sémantique ?

— Je ne suis pas en état de contrôler d'autres humains.

Le nouveau gardien cilla à l'utilisation du « je » puis il perçut le nom que lui destinait son congénère pour les futurs contacts avec les humains.

— Lemminkäinen est parfaitement cohérent avec Väinämöinen, commenta l'ancien gardien. Le choix du nom initial est regrettable mais les pensées du premier homme rencontré mélangeaient plusieurs cultures. Il a fallu choisir vite parmi des informations confuses.

Lemminkäinen observa les caisses de papier empilées à côté d'une table à dessin. Väinämöinen suivit son regard.

— Le dessin et l'écriture, dit-il accompagnant les mots d'images mentales, étaient moins énergivores que la télépathie, et plus adaptés à la culture humaine. Nous aurons encore d'autres plans à transmettre aux humains pour arriver peu à peu aux machines qui nous sont nécessaires.

— N'aurions-nous pu attendre qu'ils soient plus avancés ?

— Il est trop tard. Ils nous ont trouvés. D'autre part, même si nous avons gagné un sursis, notre temps est limité. Il faut les stimuler.

— Nous allons devoir passer par la fission nucléaire.

— Oui. Ils sont incapables d'appréhender des notions plus complexes.

Väinämöinen pensa au docteur Moreau.

— En quoi l'humain Moreau est-il spécial ? s'enquit Lemminkäinen.

— Par des manipulations biologiques, cet humain et ses associés pourraient contribuer à notre réadaptation à l'extérieur.

— Malgré leur faible niveau scientifique ?

— Les humains compensent par l'imagination.

— L'imagination ? C'est sémantiquement flou.

— Sans importance. Pour eux, cela produit des résultats. D'ailleurs, l'un de ces résultats est que l'humain Moreau contrôle les arbres des livres-mémoires.

Lemminkäinen mit du temps à appréhender ce que cela signifiait.

— Ont-ils un rapport avec l'arbre-vortex qui a détruit notre planète ?

— Il y a des similitudes.

Chapitre 27

Dunkerque (France)

Depuis le premier étage de la gare de Dunkerque, Giovanni Verro observa les quatre automobiles qui démarraient avec leur contingent de vigiles en noir. Il nota la présence dans le véhicule de tête de deux hommes habillés différemment et d'une élégante femme en rouge, certainement une personne importante de la Compagnie des Intelligences Botaniques. Puis il s'intéressa à la charrette piégée, un peu plus loin sur leur trajet. Par chance, personne ne furetait autour. Selon les consignes d'Andrea Filippone, la déflagration devrait souffler la première voiture et, par extension ses occupants, bloquant ainsi le convoi.

Le Sicilien fronça les sourcils. Il n'était pas un boucher comme ce damné Calabrais et il avait eu son content de morts. Pourquoi ne pas simplement retarder les gens de la Compagnie ? Mais les automobiles roulaient déjà vers la bombe.

Verro souleva alors sa lampe-tempête à pétrole, déjà allumée, et lui imprima un mouvement de balancier, signal à l'attention de son complice, posté près de la charrette, qui devait activer le détonateur. Sans attendre, il se détourna pour quitter la pièce. Aussitôt, les vitres éclatèrent sous le souffle et le bâtiment parut vibrer. Verro s'engagea dans l'escalier pour descendre vers le quai monopolisé par le train de la Compagnie. Il avait une décision à prendre, et vite.

La charrette explosa devant la voiture de tête. Par réflexe, son pilote appuya sur la barre de direction. La P2D vira brutalement,

éjectant les deux passagers arrière, et s'écrasa contre un mur. Le deuxième véhicule obliqua sur la gauche pour éviter les hommes au sol et s'arrêta un peu plus loin. Le troisième s'arrêta au ras de Cantovella, tombé à quatre pattes, avant d'être bousculé par la dernière automobile. Après s'être relevé, l'inspecteur s'approcha du commissaire Hennion, qu'il trouva à genoux et se tenant le bras gauche en grimaçant.

— Comment allez-vous ?

— Je crois bien que mon épaule est démise.

— Souffrez-vous ?

— Je m'en remettrai.

— À quelques secondes près...

— Nous ne serions pas en train de deviser, conclut Hennion frissonnant d'une peur rétrospective.

Lucy Westenra s'aperçut qu'elle ignorait le nom du pilote qui avait dévié la course de son automobile dans le mur. Celui-ci respirait avec difficulté, un rictus accompagnant chaque soulèvement de la poitrine. Elle ne savait pas quoi dire pour le reconforter. Il ne saignait pas mais, visiblement, il souffrait beaucoup.

— Vous avez fait ce qu'il fallait.

Elle se sentit stupide d'avoir prononcé une banalité inappropriée.

— Merci, mademoiselle, rauqua l'homme.

— Ne bougez pas jusqu'à ce qu'un médecin vienne. Vous avez sûrement brisé quelques côtes sur le levier de direction.

— Sûrement...

— Évitez de parler, s'il vous plaît. Je vais devoir vous laisser mais nous nous occuperons de vous.

Le conducteur acquiesça. La jeune femme sauta à terre puis, tout en analysant la scène, se rapprocha de Cantovella.

— Comment va monsieur le commissaire ?

— Mieux que notre pilote.

Une nouvelle explosion retentit, immédiatement suivie de coups de feu. Lucy et Cantovella se concertèrent du regard. Il ne pouvait s'agir d'une coïncidence et, étant donnée la direction d'où provenaient les tirs, il n'y avait aucun doute sur ce qu'il se produisait : on attaquait le fourgon-glacière qui transportait les Martiens.

La jeune femme surprit l'inspecteur en bondissant par-dessus les débris. Sans consulter Hennion, Cantovella décida de la suivre mais, incapable de les franchir d'un saut, il dut d'abord escalader les décombres. Déjà loin, Lucy distança le policier qui, bien que coureur émérite, ne put que constater son incapacité à la rattraper. Derrière eux, huit hommes de la Compagnie, armés de fusil, franchirent également les gravats. Au loin les armes se turent.

La barricade bloquait la rue peu après le virage entre les immeubles. Ainsi, les deux gendarmes à cheval et les fusiliers de marine de la première voiture hippomobile ne l'avaient découverte qu'en tombant dessus. Assis à côté du cocher, sur le fourgon-glacière lui aussi immobilisé, Léopold Dufresne n'imagina pas un instant que la révolution avait soudain gagné Dunkerque. Ce qui l'étonna au premier abord, c'était qu'il n'y avait personne sur la barricade.

Devant, les militaires armaient leurs fusils mais ne semblaient pas inquiets. Les deux gendarmes à cheval, quant à eux, hésitaient. Le postillon, en vieux marin flairant la piraterie, sortit de sous son siège un pistolet. Dufresne se retourna sur son siège et constata que les soldats du véhicule de queue avaient la même attitude sereine, comme s'ils prenaient à la légère une probable embuscade.

Ce qui étonna le médecin, ce fut le silence, comme si la populace avait disparu pour ne pas être mêlée au drame à venir. Ce qui l'étonna encore plus, ce fut que l'attaque ne vint pas. Son regard s'attarda sur les gravats recouverts de vieux draps. Il s'interrogea sur l'intérêt de protéger ainsi de la pierre. N'en trouvant aucun, il leva la main pour attirer l'attention mais les gendarmes et l'officier responsable venaient d'entrer en conciliabule.

Dufresne se leva pour avertir les autres du caractère suspect des gravats voilés mais un bruit de sabot le détourna de son intention. Il se tourna encore une fois et aperçut un fourgon-glacière, jumeau du sien, guidé par deux ouvriers qu'il reconnut comme étant ceux qui avaient amené le sien à l'abattoir.

Regrettant de ne pas avoir d'arme, il scruta les fenêtres des immeubles de chaque côté de la rue. Rien. Toujours pas d'assaut. Sur le point de crier, il se retint. Les fusiliers de marine avaient enfin remarqué le nouveau fourgon. C'est alors qu'une explosion lointaine retentit.

Comme s'il s'était agi d'un signal, deux hommes dépenaillés surgirent simultanément de sous les draps qui recouvraient les gravats de chaque côté de la voie. Le premier partit vers l'arrière du fourgon, le second lança quelque chose sous la voiture de tête. Dufresne eut le temps de voir la mèche mais pas celui de hurler. La bombe explosa. La carriole se cabra comme un taureau fou et projeta ses occupants dans les airs avant de retomber sur les chevaux de trait. Les militaires s'écrasèrent dans un chaos de cris et de jurons couvert par une seconde explosion puis un déluge de coups de feu qui faucha gendarmes et survivants.

Effaré, Dufresne, à nouveau assis sur le fourgon, eut l'impression que la tempête de projectiles tournoyait autour d'eux. À sa gauche, le postillon s'affala soudainement. Alors que le jeune médecin cherchait où étaient les assaillants, il fut cueilli au ventre par une fulgurante brûlure. Posant sa main sur son abdomen, il sentit un liquide chaud et poisseux. Malgré la douleur, il parvint à glisser vers le bord de son siège pour descendre. Alors qu'il se penchait, une balle déchira son front. Il vacilla puis tomba vers le pavé, bras en avant. Le choc rude de ses mains avec la chaussée lui arracha un cri, une onde stridente se propageant jusque dans sa mâchoire.

Puis les yeux de Dufresne se voilèrent, sa tête résonna mais il ne perdit pas conscience. Il vit alors approcher des chaussures guêtrées puis le costume élégant qui les surmontait et, enfin, le visage fin au sourire cruel juché au sommet. L'homme, glabre et brun, tenait d'une main une glacière et de l'autre une hache. Le médecin eut une pensée fugitive pour les Martiens qui allaient être débités comme de la viande. Il jugea plus prudent de faire le mort.

Dans l'une des trois diligences qui emmenaient à la gare les élèves-officiers du *Borda* atteints de la grippe martienne, Armand de Kergaz discutait sans conviction avec le docteur

Calmette. Les rues de Dunkerque s'étaient resserrées et le port n'était plus en vue du contingent de malades qui devait prendre le train pour Paris. C'est alors que retentit une explosion.

Sans réfléchir, de Kergaz donna un grand coup du pommeau de son sabre sur le plafond et la diligence s'immobilisa.

— Que faites-vous ? demanda Calmette.

— N'avez-vous point entendu ?

— Si.

— Léopold est en danger.

— Des fusiliers de marine l'escortent.

— Certes. Mais une embuscade...

— Et que pourriez-vous faire ? dit tristement Calmette. Vous commandez une troupe désarmée et vous n'avez que votre sabre.

Le lieutenant de vaisseau soupira puis, pris d'une soudaine inspiration, ouvrit la porte.

— Gendarme, s'il vous plaît.

Le cavalier le plus proche approcha et toisa de Kergaz qui se mit debout sur le marchepied.

— Oui, capitaine ?

— Vous avez entendu l'explosion.

— Oui, capitaine.

— L'autre convoi a besoin d'aide.

— Ce n'est pas notre mission, capitaine.

L'officier décida de couper court.

— Et j'ai besoin d'un cheval.

— Pardon ?

De Kergaz sauta, bouscula le gendarme, qui tomba avec un « hé » surpris, et se retrouva en selle. Il claqua des talons en même temps que le « aïe » de l'agent touchant le sol. Il atteignit rapidement le galop et s'engagea dans une rue qui, il l'espérait, le mènerait vers l'escarmouche. Il entendit des chevaux derrière lui et sourit. Des renforts seraient bienvenus, mais son sourire s'effaça quand il entendit la seconde explosion.

David Moreau, qui bouillait de l'inactivité à laquelle l'avait contraint son personnel, se dirigea d'un pas décidé vers la porte de la voiture-salon.

— Non ! jeta sèchement *Little Miss Sure Shot*. Vous restez dans le train !

— Vous avez entendu l'explosion, Phoebe Ann ? Je dois y aller.

La jeune femme ne dit rien mais s'interposa entre les vigiles gardant la porte et le biologiste. Celui-ci quèta l'approbation de Robur qui demeura impassible puis de Lavarède qui leva les mains au ciel. Il nota que les deux gardes semblaient moins déterminés à braver son autorité que la reine de la gâchette. Il attrapa Phoebe Ann par les épaules et l'écarta, non sans prendre un coup de pied dans les tibias. Il ouvrit la porte et descendit de la voiture.

Les deux vigiles le suivirent sur le quai. En colère, Phoebe Ann attrapa sa Winchester et s'engagea sur les marches, l'inspecteur Bazoche lui emboitant le pas. Alors que la botte de la jeune femme ne touchait pas encore le quai, trois coups de feu claquèrent. Atteinte au bras, elle vacilla et lâcha sa carabine. Les deux vigiles, moins chanceux, tombèrent pour ne pas se relever. Phoebe Ann se tourna vers les assaillants : un groupe de cinq débardeurs, ou supposés tels, qui avançaient vers elle et David Moreau, qui, désarmé, culpabilisait déjà d'être sorti. Les attaquants, trop confiants, marchaient négligemment, canon abaissé. Ils n'avaient remarqué ni le massif policier, qui s'était figé avant de sortir de la voiture, ni le Smith & Wesson à la ceinture de *Little Miss Sure Shot*.

La jeune femme dégaina. Trois coups. Trois cadavres. Mais sa blessure se rappela à elle et elle chancela quelques secondes, offrant une opportunité aux deux bandits rescapés qui relevèrent leurs armes. Les coups de feu qui suivirent ne furent cependant pas de leur fait. Assourdie par ceux qui avaient été tirés au-dessus d'elle, Phoebe Ann leva la tête pour découvrir la grosse main de l'immense policier dans laquelle le MAS 1892 semblait minuscule puis, ignorant les deux morts supplémentaires, elle s'écarta pour laisser Bazoche descendre du train et prendre position à côté d'elle.

Avec David Moreau, ils scrutèrent le quai à la recherche du second tireur. Ils n'eurent aucune difficulté à le trouver : un jeune homme blond vêtu en chauffeur les salua d'un mouvement de canon avant de rengainer son revolver dans les plis de sa tenue. Souriant, il marcha vers eux, les bras levés en signe de paix.

Opportunément revenu sur le quai, Giovanni Verro était satisfait des décisions qu'il avait prises. D'une part, il avait déclenché l'explosion un peu trop tôt. D'autre part, il avait sauvé la vie de la petite dame, redoutable au pistolet, et avait ainsi empêché l'enlèvement de David Moreau, même s'il devait en partager le mérite avec le géant en costume à carreaux qui rangeait son arme dans un étui sous sa veste. Les dés étaient jetés. Filippone ne lui pardonnerait pas.

— Trop tard ! s'écria Lucy Westenra après avoir franchi la barricade.

Consternée, elle considéra les voitures retournées et les corps étendus sur le sol. N'entendant, malgré son sens auditif plus aiguisé que la normale, aucune respiration, elle supposa qu'il n'y avait aucun survivant. L'urgence étant retombée, elle se rendit à l'arrière du fourgon-glacière, grand ouvert.

Les deux Martiens étaient encore là. Les cagettes avaient été renversées et une partie des petits récipients en verre qu'elles contenaient étaient cassés. L'essentiel des cultures de microbes avait cependant été préservé. Lucy ramassa les bocaux, les ordonna dans les boîtes, repoussa les pains de glace et referma le compartiment isotherme sur le précieux chargement tout en se demandant ce qu'avaient pris les assaillants.

Une des victimes, face contre terre, tenta de bouger. Lucy s'agenouilla pour la retourner. C'était un jeune homme, bien mis, en tenue d'officier de la Marine. Il essaya de parler mais du sang sortit de sa bouche. Il sembla résigné, et triste aussi, comme quelqu'un qui a échoué. La jeune femme se remémora les propos de David Moreau. Parmi tous ces corps, le mourant était le seul à porter un uniforme d'officier de la Marine. Il s'agissait certainement du jeune médecin talentueux. Sa vie était sur le point de le quitter.

Lucy ne tergiversa qu'une seconde et se pencha sur lui pour le mordre au cou. Bien que répugnée par cet acte, si bref qu'il fût, elle frémit d'un plaisir honni aux quelques gouttes de sang humain qu'elle avala. Elle en avait presque oublié le goût. Se redressant, elle s'essuya la bouche d'un revers de manche pour

ôter le liquide poisseux de ses lèvres. Il fallait un peu de temps à sa « victime ». Pour patienter, elle décida d'aller inspecter les lieux au-delà du virage.

À peine la jeune femme eut-elle dépassé la carcasse renversée de la voiture de queue qu'elle vit trois hommes en tenue d'ouvrier qui s'éloignaient en tirant une demi-douzaine de chevaux par leurs rênes. Elle réalisa alors qu'elle n'avait pas prêté attention à l'absence de montures et d'animaux de traits. L'un des voleurs dut l'entendre car il se retourna. Avant qu'elle réagît, il sortit un pistolet et tira. La balle faucha Lucy en pleine poitrine. Alléché par le butin potentiel d'une victime aussi bourgeoisement vêtue, le tireur abandonna ses complices pour s'approcher de la jeune femme allongée sur le sol.

Alexandre Cantovella, qui avait assisté de loin à la scène, ralentit à peine sa course pour dégainer son revolver et faire feu, une seule fois. La menace éliminée, il se précipita au chevet de la jeune femme.

Tout en rangeant son MAS 1892, l'inspecteur spécial s'accroupit à côté de Lucy Westenra. La jeune femme était tombée sur le dos, les bras en croix. Son chemisier blanc était noyé de sang. Aucun mouvement de la poitrine n'était perceptible. Il posa la main sur son torse, palpa la jugulaire mais ne sentit rien. Un genou à terre, il approcha son oreille de la bouche entrouverte pour vérifier s'il y avait un souffle.

— Allons, inspecteur, nous nous connaissons à peine, murmura Lucy.

Le policier sursauta mais ne put s'empêcher de sourire à la jeune femme qui s'appuyait sur les coudes. Il fronça les sourcils quand ses yeux se posèrent à nouveau sur le chemisier maculé.

— Comment allez-vous, mademoiselle ?

— Mieux que vous l'imaginez. Ce sang n'est pas le mien. Je n'ai, pour ma part, qu'une égratignure.

Devant la perplexité du policier, la jeune femme se crut obligée d'ajouter :

— Il faudra que vous demandiez à Robur un de ces gilets anti-balles.

Cantovella n'eut pas le temps de se poser de questions. Captant le changement de regard de Lucy, il se leva d'un bond.

Deux hommes en tenue d'ouvrier se ruaient sur lui, matraque levée : les deux comparses de l'homme abattu avaient jugé que les chevaux pouvaient se garder tout seuls et qu'ils n'avaient aucune raison de ne pas se joindre à la curée. Le premier fut cueilli au menton d'un coup de pied de l'inspecteur qui venait de poser une main au sol. Puis Cantovella se releva et se mit en position de garde juste à temps pour dévier de son bras l'attaque du second adversaire. Après un coup de genou dans le ventre, il s'écarta dans un mouvement pivotant et son talon finit sa course dans la nuque du deuxième assaillant qui s'écrasa sur le sol un peu plus loin. Ses deux adversaires à terre, son attention fut alors attirée par une cavalcade.

Un cavalier surgit au bout de la rue, chargeant sabre au clair. Deux gendarmes à cheval débouchèrent à sa suite. Au même moment, les hommes de la Compagnie arrivèrent par la barricade et se déployèrent.

Armand de Kergaz sauta de cheval. Ignorant l'homme au curieux chapeau qui venait d'écarter deux assaillants, la femme en rouge qui se relevait et les hommes en noir qui devaient être de la Compagnie, il chercha fébrilement Léopold Dufresne parmi les corps mais le trouva en train de se redresser péniblement. Il lâcha son sabre et aida son ami à s'asseoir.

Cantovella, qui avait reconnu l'uniforme d'un officier de la Marine, n'intervint pas. Par contre, il s'intéressa aux deux gendarmes qui venaient de démonter avec des regards assassins à l'adresse du lieutenant de vaisseau.

— Armand, mon ami, souffla Dufresne. Que fais-tu ici ?

— J'ai entendu l'explosion. J'ai supposé que vous étiez attaqués.

De Kergaz se retourna en entendant des éclats de voix. Les gendarmes, l'air furieux, tendaient le doigt dans sa direction mais l'homme au curieux chapeau leur tenait tête en exhibant des papiers sous leur nez.

Cantovella se moquait éperdument que le lieutenant de vaisseau eût brutalement emprunté une monture à son escorte (il trouvait même cela amusant), mais il avait besoin de ces gendarmes pour qu'ils prennent en charge les deux bandits qu'il avait estourbis, probablement des retardataires de la bande qui avait attaqué le convoi. Les hommes de la Compagnie

auraient certainement pu le faire mais ce n'était pas dans leurs attributions.

Lucy, après avoir dispensé des ordres à ses hommes (dont la récupération des chevaux pour les atteler au fourgon), revint vers sa « victime » et l'officier à ses côtés.

— Bonjour, messieurs. Je m'appelle Lucy Westenra et je dirige la sécurité de la Compagnie des Intelligences Botaniques.

De Kergaz expédia les courtoisies et présentations, coupant même Dufresne, pour s'intéresser de nouveau à la santé de son ami.

— Où es-tu blessé, Léopold ?

L'intéressé palpa son abdomen douloureux puis, étonné, toucha son front.

— Je croyais avoir pris une balle au ventre.

— *Croyais ?*

— Je souffre mais je ne trouve pas de plaie.

— Comment est-ce possible ? Il y a du sang sur tes vêtements.

— Je ne sais pas. Je me sens bizarre. Et j'ai mal aux yeux.

— C'est la photophobie qui commence, dit la jeune femme.

— La photo... quoi ? fit de Kergaz en tournant la tête vers elle.

— Monsieur Dufresne est en train de développer une violente allergie à la lumière solaire, répondit Lucy.

— Mais le ciel est gris.

— Si vous fréquentiez des scientifiques, vous sauriez que le rayonnement solaire n'est pas annulé par les nuages, même si cette circonstance climatique s'avère, en l'occurrence, heureuse.

— Que lui avez-vous fait ? demanda Cantovella qui les avait rejoints.

La jeune femme, contrariée, ignorait ce qu'avait effectivement vu le policier qui, en ce moment même, examinait les traces de sang sur la manche de son tailleur.

— Ce pauvre médecin était mourant. J'ai dû lui transmettre la maladie dont je suis affectée pour lui sauver la vie.

— Mais quelle est donc cette maladie ? insista l'inspecteur.

Lucy fixa Cantovella, une lueur d'agacement traversant ses iris verts, puis elle prit un ton badin pour éluder avec une

diversion. Elle se souvenait de la manière dont celui-ci s'était débarrassé des malandrins.

— Il faudra que vous m'appreniez cela, inspecteur.

— Que devrais-je vous apprendre ? répartit le policier qui n'était pas dupe.

— Il faudrait que nous nous occupions de Léopold, s'irrita de Kergaz.

— Vous avez raison, répondit Lucy. Il est impératif que nous l'enfermions dans le fourgon.

— Le fourgon ! s'exclama Dufresne alors que de Kergaz l'aidait à se lever.

— Ne vous inquiétez pas, dit la jeune femme. Vos précieuses cultures et vos passagers sont intacts.

— Je n'en suis pas certain.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai vu un homme avec une hache. Il y avait un autre fourgon...

— Tous ces morts pour que quelqu'un fasse son marché, maugréa Cantovella.

Ce dernier aurait aimé télégraphier pour bloquer les routes mais il était déjà trop tard. Il fantasma un instant sur le potentiel de communication des livres-mémoires.

— Pourquoi dois-je être enfermé dans le fourgon ? demanda Dufresne, maintenant debout mais appuyé sur l'épaule du lieutenant de vaisseau.

— La lumière solaire va devenir très douloureuse pour vous, répondit la jeune femme.

— Vous ne semblez pas gênée.

— C'est grâce au traitement du docteur Moreau. Malheureusement je n'en dispose pas ici.

Ses yeux commençant à le faire souffrir, Dufresne, bien que dubitatif, accepta de se réfugier dans le compartiment isotherme, aidé par son ami demeura avec lui.

— À cause de cette barricade nous allons devoir faire un long détour, soupira pour elle-même Lucy alors qu'elle refermait la porte derrière les deux hommes.

Elle sentit le regard inquisiteur de l'inspecteur et eut l'impression d'être mise à nu, pas d'une manière salace, plutôt comme lors d'un examen clinique.

— Je serais intéressé par ces gilets anti-balles dont vous avez parlé.

— Bien sûr, répondit-elle, mi-figue mi-raisin.

— Le vôtre doit être particulièrement mince. Je ne le vois pas. À moins que ce ne soit le chemisier lui-même. Le coton aurait-il des propriétés que j'ignore ?

La jeune femme ne put qu'afficher un sourire contrit.

Andrea Filippone médita ce qu'il venait de voir depuis l'appartement qui surplombait le virage. Il avait choisi cet immeuble proche de la barricade pour suivre l'évolution des événements. Il n'avait pas été déçu hormis par ces trois imbéciles qui avaient traîné dans l'espoir de menus butins. Si l'un d'entre eux était mort, les deux autres étaient aux mains des gendarmes, ce qui était fâcheux.

La dame en rouge avait particulièrement intéressé le Calabrais. Outre la morsure qui avait rendu la vie au marin sans arme – ce ne pouvait être que cela, la belle s'était même essuyé la bouche –, elle avait survécu à une balle en pleine poitrine – aucun doute là-dessus – et s'était relevée comme si elle n'avait jamais été blessée. Si l'on en croyait les rumeurs, cette femme était l'une des créatures qui gravitaient autour du docteur Moreau. Mais l'important n'était pas là.

L'opération avait été un franc succès. Sur l'avis pertinent du commanditaire, il n'avait dérobé que des tronçons de Martiens. Le vol de leur corps entier aurait déclenché une trop vive réaction qui aurait pu faire échouer le transfert. Maintenant, les échantillons voyageaient tranquillement vers Nieuwpoort, port de pêche du royaume de Belgique, où l'attendait l'unité frigorifique d'un bateau qui partirait pour Hambourg.

Le Calabrais espéra que le groupe de la gare avait été aussi heureux. Le docteur Moreau étant inaccessible, son fils devenait une proie alternative. Filippone ne s'inquiéta pas outre mesure d'un échec probable : ce n'était qu'un objectif secondaire.

Le mafieux s'écarta de la fenêtre et disparut dans l'ombre. Il était temps de s'esquiver.

Chapitre 28

Clausthal, Basse-Saxe (Allemagne)

Claudius Bombarnac posa son *Regular* de Waterman sur le bureau de sa chambre. Il considéra le porte-plume à réservoir, un luxe, qu'avait offert Armand Lavarède à tous « ses » grands reporters, et sourit. Le journaliste ferma son carnet puis regarda par la fenêtre. Ses réflexions se superposèrent à l'image de l'École des Mines qui faisait face à l'auberge.

Il avait relaté les événements de la nuit passée et commenté ce qui lui avait paru étrange. Friedrich Alfred Krupp, Akseli Kivi, le garde du corps et le secrétaire étaient descendus dans la mine de Clausthal. Une heure plus tard, ils étaient remontés sans le secrétaire. Bombarnac avait rayé plusieurs lignes avant de pouvoir décrire ce qu'il avait ressenti. Bien qu'éloigné et invisible, il avait été repéré par le garde du corps comme si celui-ci avait eu un extraordinaire don de clairvoyance. Kurt Müller avait alors envoyé des vigiles dans sa direction. Par chance, ces derniers n'avaient manifestement pas le même talent.

En fin de matinée, le journaliste était sorti afin d'envoyer un télégramme à la rédaction pour signaler que son repos était terminé, formulation convenue qui indiquait une situation nécessitant un départ urgent. Ironie des coïncidences, un autre télégramme l'avait croisé et l'attendait à l'hôtel. Dès son retour, le réceptionniste le lui remit.

« Rapprochement CIB fait. Rencontre imminente avec vous. S. AL »

S comme *Salutations* et AL en signature. Comme prévu, Armand Lavarède avait donc approché la Compagnie des Intelligences Botaniques. Celle-ci ne pouvait qu'être intéressée par leurs observations de Clausthal.

De retour dans sa chambre, Bombarnac se planta derrière la fenêtre et observa toutes les personnes qui passaient près de l'auberge.

Un homme vêtu de noir et coiffé d'un melon, comme les vigiles du Champ-de-Mars qu'il avait eu l'occasion de voir, sortit d'un fiacre rangé le long de l'École des Mines. Il parut chercher quelque chose puis marcha vers l'auberge. Le journaliste se replia derrière le rideau, mais l'individu ne leva à aucun moment la tête. Bombarnac se morigéna : il devait s'agir du rendez-vous prévu. D'ailleurs, comme il s'y attendait, on frappa. Il n'hésita pas à ouvrir la porte, découvrant alors l'homme en question penché en avant et tenant de petites tiges métalliques.

Stupéfait, le journaliste réalisa que l'individu n'avait pas frappé mais crochetait sa serrure. L'homme réagit promptement. Il lâcha ses outils de cambriole, bondit sur Bombarnac pour, tout en plaquant une main gantée sur sa bouche, le pousser dans sa chambre. Repoussant la porte d'un grand coup de pied, il sortit un poignard. Le journaliste ouvrit des yeux effarés quand il sentit une vive douleur au côté et sombra avant de se poser la moindre question.

L'assassin maintint sa victime pour la déposer sans bruit sur le sol. Il retira son couteau du corps et l'essuya sur le gilet du défunt. Il repéra le carnet sur le bureau, le prit et l'enfourna dans la musette accrochée à son épaule. Fouillant les bagages qui reposaient à côté du lit, il trouva deux autres carnets qui rejoignirent le premier. Après une rapide inspection de la pièce, il s'apprêta à lever le camp : sa tâche était accomplie. Comme le lui avait prédit Kurt Müller, le garde du corps de monsieur Krupp, il n'y avait que trois carnets. Le meurtrier se demanda comment Müller avait pu être aussi précis et pourquoi il n'avait pas lui-même dérobé ces carnets.

C'est alors que les gonds de la porte d'entrée grincèrent. Après une preste volte-face, il découvrit, encadrée par le

chambranle de la porte, une femme, en élégant manteau noir et coiffée d'un casque de cuir, qui tenait devant ses lèvres un objet ressemblant à une flûte. Lorsqu'elle souffla dedans, quelque chose piqua l'assassin au cou qui, par réflexe, tapa comme pour écraser un moustique. Il fut aussitôt pris de vertiges, s'appuya sur la table, mais ses jambes se dérochèrent et il mourut dans les convulsions propres au curare.

Clara Sesemann glissa la sarbacane dans un étui cousu à l'intérieur de sa manche. Ayant pris soin de refermer la porte derrière elle, elle enleva un gant pour palper la carotide de Bombarnac. Secouant la tête, désolée, elle s'intéressa ensuite au meurtrier. L'absence de papiers d'identité dans ses poches rendait son identification impossible, mais son employeur était sans aucun doute ce Krupp. Elle ramassa la musette échouée sur le parquet puis sortit de la chambre.

Une fois dehors, Clara contourna l'auberge pour retrouver son Benz Velo noir, un véhicule automobile qui semblait être le fruit d'un croisement entre un vélocipède et une calèche découverte. Deux enfants s'intéressaient à la voiture. Elle leur sourit puis, après avoir démarré d'un vigoureux tour de manivelle, monta sur la banquette arrière, juchée sur le coffre contenant le moteur. Cette surélévation permettait au pilote de voir au-dessus des passagers assis à l'avant. Elle posa la besace sur le siège puis contempla les roues étroites à rayons métalliques. Les gelées de mars, qui avaient blanchi les monts du Harz, avaient rendu périlleuse la route entre Goslar et Clausthal. Comme le soleil montait dans le ciel, Clara espéra trouver moins de verglas lors de son retour à Goslar.

Le matin même, son livre-mémoire s'était ouvert. Elle avait eu la surprise d'y lire les directives de David Moreau. Elle avait spontanément pensé à une réponse et s'était étonnée de glisser dans un dialogue par écrit. Le biologiste lui avait demandé de se hâter sans toutefois la presser d'une quelconque urgence.

Clara Sesemann ne savait si elle cesserait un jour de se sentir redevable envers le docteur Moreau. Paralysée pendant son enfance et sa puberté, elle avait retrouvé sa joie de vivre grâce à Heidi, une amie plus jeune qu'elle, orpheline placée dans son foyer. Mais Heidi, qui souffrait d'être éloignée de sa montagne, était repartie. Depuis, elle n'avait plus donné de nouvelles. Par

un concours heureux de circonstances, peu après ce départ, survint, en la personne du docteur Moreau, un miracle qui changea radicalement la vie de Clara.

Un jour, son médecin de famille était venu chez elle avec le docteur Moreau – elle ignorait toujours quelles relations avaient pu entretenir les deux hommes – et ce dernier lui avait présenté les seringues d'un mystérieux traitement qui pourrait lui rendre sa pleine et entière capacité physique. Elle avait eu confiance et en avait été récompensée le jour de ses premiers pas, découvrant le bonheur de marcher.

Clara œuvrait maintenant pour la Compagnie des Intelligences Botaniques qui, pour ses études, l'avait dotée d'une bourse. Elle avait étudié, appris plusieurs langues, participé à l'exploration de l'Amazonie puis elle était revenue en Europe. Après l'invasion des Martiens, la Compagnie avait requis ses talents pour finalement l'orienter vers un autre péril. Elle avait été introduite dans la Société du Vrîl par Robert Kraft, un écrivain, qui en était déjà membre, infiltré sur l'initiative de Lucy Westenra qui l'avait connu à Londres.

Une assemblée de la société secrète allait se tenir à Essen au cours de la prochaine nuit, présidée par Friedrich Alfred Krupp en personne. Elle aurait dû prendre le train pour s'y rendre et regrettait de ne pouvoir y assister, mais David Moreau l'avait envoyée chercher Claudius Bombarnac. Trop tard pour le pauvre homme. Trop tard aussi pour gagner Essen avant l'assemblée. Elle espéra que Kraft serait à la hauteur.

Chapitre 29

Dunkerque (France)

Robur s'impatientait. Il avait hâte de découvrir les tripodes immobilisés en rade de Dunkerque. Assis à côté du pilote à l'avant d'une P2D, il s'agaçait de la confusion qui régnait sur l'esplanade de la gare. Une compagnie de fusiliers de marine l'avait investie et une autre compagnie se répandait dans les rues, tandis que les gendarmes fleurissaient comme après une averse de printemps. La population ne savait comment réagir et s'agglutinait en petits essaims.

Les questions couraient aussi vite que les réponses les plus fantaisistes. Les Prussiens étaient-ils entrés en guerre ? Les Martiens étaient-ils venus venger les leurs ? Y avait-il une révolution anarchiste en cours ?

L'ingénieur secoua dédaigneusement la tête. La bataille était finie mais il ne serait autorisé à partir vers le port qu'une fois le déploiement de force achevé. Fidèle à lui-même, Robur espéra que les ingénieurs militaires ne seraient pas trop mous du cerveau.

Charles Girard considéra les débris de la charrette et la Panhard Levassor qui avait fini sa course dans le mur. Il avait retrouvé un détonateur abandonné et des restes de câble. Ce qui l'intriguait le plus, c'était l'explosif qui lui était inconnu, le même que dans la petite usine frigorifique. Il avait ramassé quelques résidus à l'odeur âcre et qui ressemblaient à du sucre candi. Au vu des dégâts, il s'agissait d'un explosif à fort caractère brisant.

Girard plongeait la main dans sa poche et palpa machinalement la petite boîte d'échantillons collectés pour une future analyse à Paris. Il n'existait rien de tel en France. L'explosif aurait pu être américain mais le chimiste pensa à Julius Wilbrand. Son produit, réputé peu sensible, n'était pas utilisé faute de détonateur adapté. Et si ce problème avait été résolu ? Si l'hypothèse se vérifiait, l'implication des Allemands dans l'affaire lui donnerait une dimension internationale, car les captifs s'étaient révélés Italiens. S'agissait-il d'une action commanditée par le gouvernement prussien ? Ou était-ce l'œuvre d'acteurs occultes ? Il y avait comme un parfum de *Triplix*⁴¹.

— Vous n'auriez pas dû, Lucy, répéta David Moreau alors qu'il injectait un liquide doré dans le bras de Léopold Dufresne.

— Si je n'avais pas pris cette décision, monsieur Dufresne serait à compter parmi les trépassés, rétorqua la jeune femme.

— Vous ne lui avez pas demandé son avis.

— Il n'était pas en état de formuler une quelconque réponse.

— S'il vous plaît, tenta le médecin de la Santé Navale pour interrompre la dispute, mais le duel oratoire continua dans le silence des mimiques.

Dufresne ignorait tout de la maladie que lui avait transmise la demoiselle en rouge au chemisier ensanglanté. David Moreau s'était vaguement présenté, agacé par l'initiative de Lucy et par l'urgente nécessité de tirer les rideaux sur les fenêtres afin de préserver les yeux, la peau, et peut-être la vie de Dufresne. Le médecin balaya du regard le grand bureau qui occupait la presque totalité de la voiture.

De l'autre côté, le docteur Calmette bandait le bras de la petite femme en noir. Phoebe Ann Moses avait ôté son chapeau américain, dévoilant une abondante chevelure ondulée. Selon le médecin, la balle avait traversé le muscle et était ressortie. À droite sur la banquette, le commissaire Hennion attendait son tour en soutenant son bras gauche.

41. Triple-Alliance entre l'Empire allemand, l'Empire austro-hongrois et le Royaume d'Italie.

Plus loin, Armand Lavarède, qui avait pris le temps de dire qu'il dirigeait le *Vingtième Siècle*, se penchait sur un livre miniature posé sur une table à dessin. Comme il n'écrivait pas, Dufresne supposa qu'il usait d'un modèle réduit de livre-mémoire. Le journaliste interrogeait alternativement Armand de Kergaz et l'inspecteur Cantovella qui avait ôté son *deerstalker* et sa gabardine.

Près de l'entrée, deux vigiles en costume noir encadraient un jeune homme dont la peau hâlée plutôt méditerranéenne contrastait avec les yeux bleus et les cheveux blonds plus nordiques. En bleu de chauffe, les mains dans le dos, il feignait l'indifférence mais la curiosité pétillait dans son regard. Près d'eux, un homme massif, l'inspecteur Bazoche, gardait un œil sur lui.

David Moreau enleva l'aiguille du bras de Dufresne, la nettoya avec de l'alcool puis rangea la seringue dans une sacoche de cuir.

— Nous allons bientôt pouvoir ouvrir les rideaux, dit Lucy, souriante. C'est l'affaire d'une heure au plus.

— Ce traitement est-il définitif ? demanda le jeune médecin.

— Malheureusement non, répondit David Moreau. Il vous faudra une injection quotidienne.

— Mais vous allez manquer de traitement ! s'exclama Dufresne, désolé.

— Ce ne sera pas un problème, dit Lucy. Ce soir, nous serons à Paris où je pourrai m'approvisionner. En outre, les troubles ne se manifestent qu'après trois jours sans injection. Au-delà, il ne faut sortir en extérieur qu'à la nuit tombée. Toutefois, la lumière solaire, si elle est douloureuse, n'est pas mortelle.

Dufresne posa la question qui lui brûlait les lèvres.

— Quelle est donc cette maladie ?

David Moreau se tourna vers Lucy et ses yeux lui lancèrent des éclairs, mais la jeune femme soutint son regard avec un air de défi. Finalement, le biologiste céda et demanda d'un ton résigné :

— Que savez-vous des vampires ?

Soudainement intéressé, chacun se tut. David Moreau retint un soupir mais estima que les personnes présentes étaient toutes dignes de confiance, ou presque. Sur un signe de

sa part, les deux gardes accompagnèrent le jeune homme blond dehors.

— Parlez-vous des chauves-souris ? hasarda Dufresne.

— Eh bien, les chauves-souris communément nommées vampires sont hématophages. Leur salive contient un puissant anticoagulant qui leur permet de boire le sang des animaux dont elles ont percé la peau avec leurs incisives. Mais je ne parle pas de cela.

— Parlez-vous de personnes comme dans les romans de monsieur Féval⁴² ?

— En quelque sorte, mais la réalité dépasse la fiction. Comme la faculté de régénération qui vous a sauvé la vie.

Dufresne fixa Lucy.

— Seriez-vous hématophage, mademoiselle ?

Celle-ci rosit, embarrassée.

— Miss Westenra se nourrit normalement, intervint David Moreau. Le sang n'occupe désormais qu'une part marginale de son alimentation. Et rassurez-vous, il est d'origine animale.

— Je serais donc hématophage, murmura Dufresne.

— Nous vous aiderons.

— Il y a une solution, lança la jeune femme.

David Moreau se rembrunit.

— La thérapie régressive, insista Lucy.

— Nous ignorons si elle fonctionne, rétorqua le biologiste.

— J'étais infectée depuis trop longtemps. Ce n'est pas le cas du docteur Dufresne.

— Si j'ai mon mot à dire, glissa ce dernier, je suis prêt à prendre le risque d'une expérimentation pour éviter une conversion définitive à l'hématophagie.

— Soit, concéda David Moreau.

— Vous avez eu la chance, docteur, que mademoiselle Westenra ait du mordant, lança Cantovella.

Tous le regardèrent d'un air consterné. La jeune femme fronça les sourcils. Nullement perturbé, l'inspecteur enchaîna :

— Il semblerait que vous soyez désormais à l'épreuve des balles.

42. *La Vampire* (1856), *Le Chevalier Ténèbre* (1860), *La Ville Vampire* (1867). Pour mémoire, *Dracula* de Bram Stoker ne paraîtra qu'en 1897, mais *Le Vampire* de John Polidori a été publié en 1819.

— Ce n'est pas sans douleur, jeta Lucy, désarçonnée au point de ne pas démentir.

— Disons que vous cicatrisez très vite.

— Ne croyez pas pour autant que je suis immortelle.

— L'auriez-vous vérifié ?

Sourcils relevés, La jeune femme se figea sur cette question, comme si elle n'en connaissait pas la réponse. Une histoire lui revint à l'esprit. À Londres, un certain Lord Ruthven avait été décapité par des inconnus qui avaient laissé une pancarte sur laquelle il était écrit « buveur de sang ».

— On se croirait dans un roman gothique, commenta Lavarède.

— La mode est passée, répliqua Cantovella.

— Certes, mais il y a les romans « nouveau gothique ».

— Comme *L'Étrange cas du docteur Jekyll et de M. Hyde* de monsieur Stevenson ?

— Je n'imaginai pas un policier lecteur de ce genre de littérature.

— Vous n'imaginez sûrement pas tout ce que je peux lire.

— Lisez-vous l'anglais ? demanda Lavarède.

— Difficilement. J'ai lu la traduction de chez monsieur Plon.

— Je vous recommande *Le Portrait de Dorian Gray* de monsieur Wilde. Un ami éditeur vient d'en publier la traduction.

Ignorant temporairement le docteur Calmette qui s'intéressait à son épaule, Hennion toussota pour attirer l'attention.

— Si vous cessiez votre discussion de salon de thé, nous pourrions nous attacher au cas de ce jeune Italien exilé sur le quai.

— Vous avez raison, commissaire, dit Lucy qui se dirigea vers la porte de la voiture.

Sur la demande de Dufresne, David Moreau alla chercher un verre d'eau mais, quand le médecin l'attrapa, ses doigts brisèrent le verre comme s'il n'avait aucune résistance. Le biologiste leva les yeux au ciel.

— J'aurai dû vous mettre en garde. Votre force a quelque peu augmenté. Vous devrez apprendre à modérer vos gestes.

Dufresne contempla sa main où les petites plaies s'effaçaient déjà puis il fit un clin d'œil à de Kergaz.

— Il n'est plus certain que tu aies le dessus lors de nos séances d'escrime.

Le lieutenant de vaisseau opina mais son attention fut attirée par le blond qui revenait avec Lucy dans la voiture.

Le docteur Calmette expliqua discrètement à Hennion que son bras devait être immobilisé pour soulager la luxation de son épaule et lui fit une écharpe provisoire. Il suggéra l'emploi d'opiacés pour la douleur mais le commissaire préféra garder tous ses esprits.

Le policier examina le jeune homme blond en tenue de chauffeur. Selon Bazoche, en intervenant, le jeune Italien avait contribué à l'échec du rapt de David Moreau, motif plus que probable de l'attaque. De plus, son intervention avait permis de protéger Phoebe Ann Moses.

— Comment vous appelez-vous, jeune homme ?

— Giovanni Verro, répondit celui-ci.

— Italien ?

— Sicilien.

— Vous parlez le français.

— Oui, mais ne parlez pas trop vite, s'il vous plaît.

— Verro ? intervint Lavarède. Ce nom me dit quelque chose.

— Mon frère, Bernadino, dirigeait un faisceau de travailleurs.

— Je me souviens. Le procès après le massacre de Noël 1893.

Hennion adressa un regard dur au journaliste et reprit l'interrogatoire.

— Seriez-vous anarchiste ?

— Non.

— Appartenez-vous à un groupe ?

— Oui. Les *Beati Paoli*.

— Qu'est-ce ? Un groupe criminel.

— Non.

— Les *Beati Paoli* sont une légende, coupa Cantovella.

— Et vous savez cela, commenta Hennion.

— Notre travail nous porte à nous intéresser à tout ce qui est secret, que ce soit réel ou imaginaire.

— C'est juste. Jeune homme, sont-ce les *Beati Paoli* qui nous ont attaqués ?

Verro soupesa sa réponse. Pendant qu'il attendait dehors, il avait vu passer deux Calabrais menottés qui avaient été escortés vers une autre voiture.

— Oui et non.

— Monsieur a probablement une ascendance normande, ironisa Cantovella.

Verro se demanda s'il devait préciser que les Normands avaient régné sur la Sicile, il y avait longtemps, et que ses cheveux blonds en étaient un lointain héritage.

— Les *Beati Paoli* étaient là, dit-il, mais obligés par la *Ndrangbeta*.

Verro expliqua, aiguillonné par de multiples questions, que la *Ndrangbeta* était une organisation criminelle de Calabre divisée en familles et qu'une seule *Ndrina* intervenait en France, celle d'Andrea Filippone. Ce groupe, indépendant de toute famille, agissait pour des commanditaires étrangers à l'Italie, a priori des Prussiens puisque l'explosif que le Sicilien avait utilisé par deux fois provenait d'Allemagne.

— Voilà qui intéressera notre ami Girard, intervint Hennion qui jeta une œillade à Cantovella.

Une question restait toutefois en suspens et ce fut Miss Sure Shot qui la décrocha, dans son Français hésitant mâché à l'américaine.

— Pourquoi êtes-vous intervenu, monsieur Verro ?

Verro bégaya et chercha ses mots.

— Les *Beati Paoli* doivent se libérer de Filippone. Les *Beati Paoli* doivent retrouver... le chemin de... de... Ils doivent aider le peuple, les malheureux...

— Comme Robin des Bois, souffla Cantovella.

Le Sicilien scruta le visage de l'inspecteur sans comprendre.

— Est-ce vraiment la raison ? continua le policier. La seule raison ?

Le jeune homme hésita un instant sur le sens des questions.

— Oui. Je veux combattre Filippone.

— Voilà un objectif auquel peut contribuer la Compagnie des Intelligences Botaniques, remboursant ainsi sa dette, suggéra David Moreau en souriant au Sicilien qui avait empêché son rapt et sauvé la vie de Phoebe Ann. J'embauche monsieur Verro, si cela peut écarter de lui l'épée de la justice.

Le Sicilien en resta bouche bée. Hennion et Cantovella échangèrent un regard entendu : ils n'étaient pas ici en tant que police judiciaire.

— Et si ce monsieur s'adonne à la trahison, ajouta Lucy, je promets de faire une entorse à mon régime alimentaire.

Le Sicilien n'essaya pas d'interpréter ces propos. Doutant d'avoir bien entendu, il balbutia.

— Merci, monsieur.

— Vous ne savez pas à quelle sauce vous allez être mangé, fit Cantovella avant d'enchaîner. Pourriez-vous décrire ce Filippone ?

— Oui, répondit le Sicilien.

— Je peux aussi, lança Dufresne. Mais je ne l'ai vu que brièvement.

Cantovella hocha la tête.

— Vous validerez le portrait que j'aurai dessiné à partir des descriptions.

— J'ai une meilleure idée, cria presque David Moreau.

Le biologiste se dirigea vers une armoire puis revint avec un livre-mémoire de poche. Il le tendit à Verro qui le prit. L'inspecteur saisissant où il voulait en venir, alla extraire de sa gabardine son propre *smart-book*.

David Moreau expliqua à Verro le fonctionnement du livre-mémoire, comment se concentrer sur l'image de Filippone et aussi sur le destinataire, l'inspecteur spécial en l'occurrence. Le Sicilien, sceptique, s'exécuta mais, quand Cantovella lui montra, sur une page de son livre, le portrait de Filippone, aussi fidèle qu'une photographie mais en couleur, il n'en crut pas ses yeux.

— Oui. C'est Andrea Filippone.

— Je confirme, ajouta Dufresne.

Soudain, la voiture fut bousculée ce qui perturba brièvement l'équilibre des personnes debout.

— Ce n'est rien, rassura David Moreau. La locomotive a fait demi-tour sur un pont tournant. On la raccroche pour repartir vers Paris.

— N'attendons-nous pas notre ami Girard ? s'enquit Hennion.

— Bien sûr que si, commissaire. Mais nous partirons sans Robur. Il va étudier les tripodes.

Chapitre 30

Goslar, Basse-Saxe (Allemagne)

Clara Sesemann, songeuse, posa le carnet de Claudius Bombarnac. Si elle avait bien compris ce qu'elle venait de lire, Robert Kraft était en danger. Malheureusement, elle ne pouvait plus le prévenir. Kraft n'avait pas de livre-mémoire et un télégramme serait inutile : il devait déjà être en route pour la réunion. Dans une heure se tiendrait à Essen l'assemblée de la Société du Vrîl. L'écrivain serait bien plus près du garde du corps de Krupp que ne l'avait été Bombarnac quand celui-ci avait été repéré. Même s'il avait été initié aux phénomènes surnaturels par des derviches Rifai dans le désert de Libye, Kraft ne serait pas à l'abri de la force psychique qui s'était manifestée à Clausthal.

La Compagnie des Intelligences Botaniques avait habitué Clara à considérer l'improbable comme une possibilité. Kraft pourrait être capturé et interrogé, voire torturé si l'on prenait en compte la réputation des employés de Krupp, mais la jeune femme imagina que le garde du corps avait la capacité de lire les pensées de l'écrivain. Elle décida donc, sur ce mince faisceau de probabilités, de quitter l'auberge dont Kraft connaissait l'adresse.

Que savait-elle ? Le garde du corps avait perçu la présence de Bombarnac et l'avait précisément localisé sans le voir. Sans hésiter, il avait envoyé des hommes de main vers le journaliste qui leur avait échappé parce qu'ils étaient « normaux ». L'auberge de Bombarnac avait été découverte, peut-être suite à la surveillance du bureau du télégraphe mais d'autres explications ne pouvaient être exclues.

La jeune femme ouvrit son livre-mémoire. Elle se concentra pour formuler un rapport sur le décès de Bombarnac et une synthèse de ses carnets. Ensuite, elle communiqua ses conjectures et les dispositions qu'elle allait prendre. Quand elle eut fini, elle referma son livre. Malgré ses craintes, elle sourit. L'action était le meilleur remède contre l'anxiété.

Clara se leva. Ses vêtements étaient déjà pliés et ses effets rassemblés dans les deux malles de voyage Moynat, plates et légères, imperméables grâce à la toile vernie de gutta-percha. Elle enfila son manteau, préféra un bonnet au casque de cuir qu'elle rangea. Elle n'allait pas loin et ne conduirait pas son Benz Velo, trop reconnaissable, qu'elle devait abandonner. Elle ouvrit doucement la porte de sa chambre puis, un bagage dans chaque main, descendit en silence l'escalier. En bas, elle avança discrètement dans le hall d'entrée. La réception était vacante. La chance se prolongea : la porte qui donnait sur l'extérieur n'était pas verrouillée.

Une fois dehors, la jeune femme regarda autour d'elle. Personne. Rassurée, elle contourna l'immeuble qui se trouvait en face de l'auberge. La Compagnie venait juste d'y acquérir un appartement dans la perspective d'un séjour prolongé. Elle allait en prendre possession plus tôt que prévu. Robert Kraft ignorait son existence et, fort commodément, une des fenêtres avait vue sur l'hôtel.

Clara se hâta. Le froid épaississait sa respiration et traversait ses gants. Si les événements suivaient le scénario le plus défavorable, les pensées violées de l'écrivain démasqué révéleraient le rôle d'espionne qu'elle avait dans la Société du Vrîl. Krupp n'attendrait sûrement pas son retour dans le Harz pour réagir. Il enverrait un télégramme et ses sbires pourraient arriver de Clausthal, voire de Goslar, dans les prochaines heures.

Clara espéra que les capacités du garde du corps constituaient un cas unique.

Chapitre 31

Essen, province rhénane (Allemagne)

Député d'Essen, Friedrich Alfred Krupp descendit de son fiacre en propriétaire de la ville, capitale de son empire industriel. Kurt Müller, contrôlé par Väinämöinen, le rejoignit sur la place qui s'étendait devant le siège des entreprises Krupp. Le garde du corps, l'esprit anesthésié, avait à peine conscience de la possession.

L'entrepreneur, fatigué par les trois cents kilomètres de train entre Clausthal et Essen, avait préféré, pour finir son trajet, un véhicule hippomobile à un engin motorisé. Pour lui, les chevaux ne souffraient pas de cette fragilité propre à la mécanique. Seules les locomotives faisaient preuve de cette fiabilité qu'on était en droit d'attendre de l'industrie allemande.

Krupp n'était pas revenu à Essen pour gérer ses affaires mais pour la réunion de la Société du Vrïl, société secrète dont il était le grand maître et pour laquelle il avait réservé une partie du bâtiment qui lui appartenait. Déjà avait commencé le défilé de fiacres et d'automobiles amenant d'autres industriels, des membres de la noblesse, des militaires, des intellectuels... Ils étaient reçus par une pléthore de vigiles qui jouaient pour l'occasion les majordomes.

Quand Robert Kraft arriva, il repéra tout de suite Krupp qui discutait avec son garde du corps, fait inhabituel. Il nota la sécurité plus importante qu'à l'accoutumée mais ne s'alarma pas. Cela ne changeait en rien sa mission, ses missions en fait. Il avait infiltré la Société du Vrïl pour la Compagnie des Intel ligences Botaniques mais il œuvrait aussi pour la chancellerie.

Il espéra que Clara Sesemann ne lui en voudrait pas. Après tout, il était Allemand et servait son pays.

D'un geste machinal, l'écrivain ajusta sa longue barbe brune et reprit pied dans le présent. L'industriel et son garde du corps l'observaient. Il avança vers eux d'un pas assuré, retira son haut-de-forme et esquissa un sourire poli.

— Bonjour, messieurs, dit Kraft. Je ne vois pas monsieur Zimmer. Serait-il souffrant ?

— Bonjour, monsieur Kraft, répondit l'aciériste dont l'humeur s'était glacée au nom du secrétaire qu'avait tué Väinämöinen. Monsieur Zimmer a prématurément quitté notre service. Monsieur Müller le remplace.

L'écrivain accusa le coup mais garda bonne contenance. L'absence imprévue de Zimmer, son contact de la chancellerie, le tracassa, et son inquiétude alla croissant quand il réalisa que c'était la première fois que Krupp se rappelait son nom. Quelle était la nature véritable du départ prématuré de Zimmer. Ce dernier avait-il parlé ? Et pourquoi Müller occupait-il maintenant le poste de secrétaire pour lequel il n'avait aucune compétence ?

Kraft soutint le regard du garde du corps dont les yeux avaient un étonnant reflet argenté. Soudain, il se raidit. S'il n'avait été initié par les derviches Rifai, il n'aurait pas perçu l'intrusion dans son esprit. L'écrivain tenta de s'y opposer, en vain. Il se concentra sur ce qu'il tenait à cacher mais plus il tentait d'occulter certains souvenirs plus ceux-ci remontaient à la surface. Il ne lui resta qu'une solution : la fuite. L'écrivain fit volte-face et se mit à courir.

Le Vrîl-Ya envisagea de foudroyer l'écrivain mais, après avoir levé le bras de Müller pour lancer un éclair, il jugea inopportune une telle manifestation en public. Aussi, désigna-t-il Kraft du doigt et les vigiles attentifs à la scène y virent l'ordre implicite de poursuivre et attraper le fuyard.

Kraft se retourna sans cesser sa course et constata avec horreur que, l'hallali sonné, certains hommes en noir le pourchassaient déjà mais aussi que d'autres se déployaient, sans doute pour le rattraper plus tard en cas d'échec des premiers. Paniqué, il traversa la chaussée sans remarquer le fiacre qui arrivait. Les chevaux eurent le réflexe naturel d'évitement,

mais trop tard. La voiture tressauta en roulant sur le corps de l'écrivain.

Un vigile s'approcha.

— Inutile, lança le Vrîl-Ya à travers Müller, il est mort.

— C'est ennuyeux, grimaça Krupp.

— Saviez-vous qu'il y avait des humains capables de percevoir le Vrîl ?

— Non.

— Cet homme m'a perçu. Pourtant, il n'a opposé aucune résistance. Il faudra néanmoins étudier ces nouvelles possibilités.

— L'accident était public. Le corps sera emmené dans une morgue.

— Faites-le rediriger vers un de vos laboratoires de biologie.

— Ce sera fait, lâcha Krupp qui s'impatienta. Qu'avez-vous lu en lui ?

— Votre ancien secrétaire avait recruté monsieur Kraft pour le compte de la chancellerie.

— Eh bien, nous voilà débarrassés.

— Monsieur Kraft espionnait aussi pour la Compagnie des Intelligences Botaniques.

— La Compagnie ? s'inquiéta Krupp.

— Oui. Et son contact est mademoiselle Sesemann, membre de la Société du Vrîl qu'il a lui-même parrainée.

— Ce nom me dit quelque chose. Ah oui. Est-elle ici ?

— Non. Elle loge à l'*Auberge de l'Empereur*, à Goslar. Avertissez vos employés par télégraphe vocal. La probabilité qu'ils la surprennent est élevée.

— Bien.

— J'ai usé de beaucoup d'énergie, conclut le Vrîl-Ya. Je vous laisse en compagnie de monsieur Müller.

Chapitre 32

Douvres (Angleterre)

La pleine lune éclaboussait de lumière les nuages dont le mince drapé permettait de repérer les ornières qui crevaient la route. McDonnell serrait les dents. À chevaucher ainsi, ses douleurs entre les jambes ne cesseraient pas de sitôt. Il enviait Allan Quatermain qui ne semblait pas plus incommodé sur sa selle que s'il était sur un fauteuil et dont le chapeau à large bord tenait sur la tête comme s'il n'avait aucune prise au vent. Deux policiers montés les suivaient.

La petite troupe quitta la rue principale de Douvres, bordée d'immeubles en ruine, comme partout dans la ville désolée, pour déboucher sur la petite place devant le bâtiment du télégraphe. Le policier en faction épaula son fusil, observa les cavaliers, identifia la tenue de chasse tropicale de son chef, baissa son arme puis frappa plusieurs coups à la porte. Celle-ci s'ouvrit sur un homme en uniforme de télégraphiste dont la silhouette se découpa sur le rectangle lumineux.

C'est à ce moment que McDonnell repéra un reflet dans le petit bois, de l'autre côté du bâtiment mais, avant qu'il n'ait le temps de réagir, une première salve de coups de feu faucha les quatre cavaliers. La monture de Quatermain s'affaissa. Une balle traversa la cuisse du sergent et une autre le cueillit en plein abdomen. Un troisième projectile, percutant le revolver à sa ceinture, le désarçonna. Le sous-officier parvint cependant à amortir la chute grâce à l'immense force de ses bras. Secoué et grimaçant de douleur, il se redressa pour libérer l'arme de son étui.

Allan Quatermain, un genou à terre, abrité derrière le corps de son cheval, tirait méthodiquement en direction des éclairs

produits par les attaquants sous le couvert des arbres. Une tache sombre maculait son flanc, probablement du sang. Les deux policiers manquaient à l'appel mais le chasseur tenait sa position comme si aucune balle ne pouvait l'atteindre. D'ailleurs, le feu adverse semblait déjà moins nourri, signe d'une réduction du nombre des assaillants.

Un bruit se mêla aux détonations, un bruit de métal grinçant, suivi de chocs sourds sur le sol, un bruit qu'il reconnut. Il ne fut pas le seul.

— Les tripodes ! cria quelqu'un.

Les tirs cessèrent automatiquement, mais il était trop tard. Avec un tel raffut, les antagonistes avaient inévitablement attiré l'attention des Martiens. Les araignées à trois pattes approchaient : deux d'entre elles étaient désormais visibles au bout de la grande rue. Aucune arme ne pourrait les arrêter.

Une silhouette surprit McDonnell qui dirigea son revolver vers l'intrus.

— Eh, sergent ! cria le nouvel arrivant.

— Pardon, Lee, rauqua l'interpellé en reconnaissant l'homme. Que faites-vous ici ?

— Je viens vous chercher, sergent.

— Votre vie est trop précieuse.

— Alors ne gaspillez pas cette fortune et laissez-moi vous aider.

McDonnell grommela sa désapprobation mais se força à sourire.

— Soulevez-moi sur le flanc droit, ma jambe droite est touchée.

Le télégraphiste aida le militaire à se lever. Ventre laminé de douleur, McDonnell cria, mais il se crispa tant et si bien qu'il tint debout.

— Allons-y, souffla-t-il.

McDonnell se tourna vers le chasseur.

— Venez, Quatermain.

— Non, je vous couvre. Les autres ne sont pas partis.

— Comme vous voudrez, ne put discuter le sergent.

Le télégraphiste, guidant le militaire vers le bâtiment du télégraphe, espéra devancer les tripodes qui progressaient inexorablement. Comme pour donner raison au chasseur, les

assaillants sortirent du bois en ouvrant le feu, estimant sans doute que leur meilleure chance de survie résidait dans le poste. Alors que McDonnell et son compagnon arrivaient à la porte, la carabine de Quatermain répondit aux tirs de leurs assaillants. Le sous-officier se demanda furtivement qui avait bien pu les attaquer, et pourquoi.

Ils n'avaient plus qu'un pas à faire avant d'être à l'intérieur, mais Lee s'écroula, entraînant dans sa chute le sergent, qui eut juste le temps de voir qu'il franchissait le seuil, avant que son front heurte le sol.

— La fumée noire ! hurla quelqu'un.

McDonnell sentit des mains l'attraper, le sol râper son uniforme comme on le traînait. Il eut une pensée pour Lee, une autre pour Quatermain, et sombra dans l'inconscience.

Chapitre 33

Palais de Berlin (Allemagne)

Chlodwig zu Hohenlohe-Schillingsfürst posa sur son bureau la longue note qu'il venait de lire. Ses joues se creusant un peu plus donnèrent l'impression que son épaisse moustache n'était plus accrochée qu'à son nez. Ses yeux reculèrent encore plus profondément dans les cratères de ses orbites, lui donnant un air de chouette dégarnie d'âge canonique.

Déjà épuisé par son turbulent empereur, le chancelier devait gérer ce Krupp qui rêvait d'entraîner l'Empire allemand dans une guerre avec la France, dont il tirerait évidemment profit en tant que fabricant de canon. Mais ce n'était peut-être pas la seule motivation... Dans ce but, l'industriel usait de son influence de député du Reichstag et de celle, plus occulte, de la Société du Vrill dont il était le grand maître. Plus mystérieux, il visitait régulièrement une mine de Clausthal qu'il avait acquise six ans plus tôt et qu'il avait placée sous haute protection.

Hohenlohe-Schillingsfürst ne pouvait s'en prendre ouvertement à un homme aussi important que Krupp. Celui-ci avait l'oreille de Guillaume II qui pourrait bien, à terme, se laisser séduire par une politique belliqueuse. C'était pour cela que le chancelier avait créé un service de renseignements qui ne rendait des comptes qu'à lui-même. Malheureusement, Zimmer avait disparu et Kraft avait péri dans un curieux accident. Le chancelier ne croyait pas aux coïncidences : ses agents avaient été démasqués.

Il soupira. De son point de vue, Krupp et la Société du Vrill représentaient une plus grande menace que les Français, privés de leurs alliés anglais. Une guerre affaiblirait inopportunément

la France, qui était en première ligne si les Martiens, ces ennemis venus de l'espace, décidaient de franchir la Manche. Maintenant qu'il avait perdu ses agents, il devait contracter de nouvelles alliances, des alliances qui, malgré sa loyauté, le placeraient dans la situation périlleuse du traître à la patrie.

Hohenlohe-Schillingsfürst considéra le solide blond à la mâchoire carrée qui attendait debout devant le bureau avec, sous le bras, un colback⁴³ sans plumet dont la flamme rouge pendait sur le côté. Sur le cylindre de fourrure, une tête de mort aux tibias entrecroisés semblait dévisager le chancelier. Un bandeau où était écrit « Peninsula Sicilien Waterloo Mars La Tour » soulignait l'emblème métallique du 17^e régiment de hussards⁴⁴, celui de Brunswick. Le militaire était au garde à vous, le sabre pendant bas derrière les jambes. Les tresses dorées qui barraient son torse et les épaulettes blanches tranchaient sur le noir de l'uniforme.

Les Polonais, rares dans l'armée prussienne, l'étaient encore plus en tant qu'officiers d'unités d'élites. Malgré plusieurs soulèvements écrasés, la Pologne n'était plus que le souvenir d'un pays, partagé cent ans auparavant entre les trois empires : l'allemand, l'austro-hongrois et le russe. Le capitaine Jan Sobieski donnait tous les signes du dévouement à l'Empire allemand, mais le chancelier avait diligenté une discrète enquête. De petite noblesse, Sobieski n'avait d'autres revenus que sa solde. Pour protéger ses terres, il avait englouti sa maigre fortune dans la Banque Foncière de Poznań, créée en 1888 pour freiner la colonisation prussienne. Il parlait, évidemment, l'allemand et le polonais, qu'il avait appris avant l'interdiction de son enseignement, mais aussi le russe et le français.

Sobieski avait comme livres de chevet *Par le fer et par le feu*⁴⁵ et les deux autres romans nationalistes de Henryk Sienkiewicz. Il correspondait avec Walery Wroblewski qui avait pris part à l'insurrection de 1863 contre la Russie puis à la commune de Paris en 1871 et qui, amnistié depuis, vivait en France. Le chancelier soupçonnait l'officier de profiter de ses missions pour le rencontrer.

43. Sorte de bonnet à poil évasé du haut et fermé par une poche conique en drap appelée « flamme ».

44. Régiment de cavalerie issu de la *Schwarze Schar*, ou Légion Noire, qui a intégré l'armée prussienne en 1886.

45. Premier roman d'une trilogie, paru en 1884.

Paradoxalement, c'était le nationalisme du capitaine Jan Sobieski qui avait attiré l'attention du chancelier. L'officier, d'origine polonaise, ne pouvait qu'être insensible aux sirènes du pangermanisme. De plus, il n'avait jamais versé dans l'action violente. Hohenlohe-Schillingsfürst avait osé affronter l'hostilité de son administration pour obtenir le détachement à son service de Sobieski – qui n'était ni Prussien ni Allemand –, et de sa compagnie, essentiellement composée de Polonais.

Le chancelier invita le hussard à s'asseoir. Celui-ci posa son colback sur un siège et s'assit sur l'autre, la jambe débordant légèrement à cause de son sabre qui s'affaissa pointe au sol. Le vieil homme se recula dans son fauteuil.

— Nous devons collaborer avec la Compagnie des Intelligences Botaniques.

Sobieski haussa à peine un sourcil. Le chancelier s'agaça presque de ce manque de réaction mais revint à ses préoccupations.

— Savons-nous où est actuellement mademoiselle Sesemann ?

— Oui, votre Excellence. Comme nous l'a rapporté monsieur Kraft, cette demoiselle loge à l'*Auberge de l'Empereur* sise à Goslar.

— Avons-nous quelqu'un là-bas ?

— Non, votre Excellence.

— Alors, faites en sorte que la police locale se saisisse de cette demoiselle et qu'elle soit retenue captive jusqu'à ce que vous veniez la chercher.

Sobieski opina. Avant son décès, Kraft avait pu parler de la jeune femme. Il fallait donc protéger leur potentielle intermédiaire avec la Compagnie.

— Que dois-je faire, votre Excellence, si la demoiselle s'est envolée ou a été victime des agents de monsieur Krupp ?

— Vous devrez partir seul pour Paris. Votre mission sera d'y rencontrer les dirigeants de cette compagnie pour établir un protocole d'échange d'informations.

— Cela ne sera pas facile, votre Excellence. Leur sécurité est redoutable et je n'ai pas les relations nécessaires pour une démarche officielle.

— Je fais confiance à votre imagination, capitaine. D'ailleurs, il me semble que la famille Moreau emploie une Polonaise, une certaine Marie Sklodowska.

— Une physicienne, que je n'ai pas l'heur de la connaître.

— Je ne doute pas de vos capacités à régler ce genre de détail. De toute façon, avec ou sans mademoiselle Sesemann, votre mission vous mènera à Paris. Je vous recommande donc monsieur von Schoen, conseiller à notre ambassade, par le truchement duquel nous pourrions communiquer. Le connaissez-vous ?

— Oui, votre Excellence.

— Bien. Un autre sujet me préoccupe, capitaine. Que pouvez-vous me dire des événements en France ? À Dunkerque, je crois.

— Un groupe de criminels italiens aurait attaqué un convoi ou un train, ou les deux. Nous ignorons encore les motivations de cette attaque. Il semblerait que la Compagnie des Intelligences Botaniques ait été une de leurs cibles. Nous savons cependant que monsieur Girard était venu depuis Paris pour étudier une explosion qui avait eu lieu la nuit précédant l'attaque. Il a aussi étudié une explosion propre à cette attaque. Je crois que cet éminent chimiste ne se serait pas déplacé pour une banale affaire anarchiste. D'ailleurs, selon une rumeur, l'explosif employé pourrait venir d'Allemagne.

— Que suggérez-vous, capitaine ? s'inquiéta le chancelier.

— Peut-être devrions-nous mettre sous surveillance monsieur Wilbrand, l'inventeur du trinitrotoluène. Toutefois, il n'est sans doute pas le seul à maîtriser son invention.

Le chancelier fronça les sourcils. Il avait pleine confiance en Wilbrand auquel il avait confié le minage du cylindre martien planté à Wangerland. Cependant, son explosif n'était pas inaccessible aux industriels allemands qui auraient pu l'utiliser à leur propre profit, au mépris des conséquences diplomatiques. À moins que cette action entrât dans la partition des bellicistes.

— Disposez-vous de suffisamment d'hommes fiables ? demanda le chancelier.

— Je réponds de ma compagnie de hussards, votre Excellence.

— Fort bien. Il ne me reste qu'à vous souhaiter bonne chance, capitaine.

— Merci, votre Excellence.

— Une dernière chose. S'il vous arrivait une quelconque mésaventure, je nierai avoir eu connaissance de vos agissements.

— Bien sûr, votre Excellence.

Chapitre 34

Douvres (Angleterre)

McDonnell se réveilla, allongé sur quelque chose de dur. Sous ses doigts, il reconnut la texture du bois. Il voulut se redresser mais une pointe de douleur s'enfonça dans son épaule. Cet élancement provoqua une douleur plus profonde au ventre, puis une terrible brûlure se manifesta comme si sa cuisse était traversée par un fer rouge. Il ne put retenir un gémissement qui attenta à sa dignité de militaire.

— Évitez de bouger, sergent. Attendez que je vous donne un opiacé.

McDonnell tourna la tête vers l'homme qui avait parlé d'un ton autoritaire. En bras de chemise, celui-ci pensait la tête d'un policier assis sur une chaise. Cette tâche terminée, il se dirigea vers un sac de cuir pour en sortir un flacon dont il versa quelques gouttes dans un verre. Après avoir ajouté de l'eau, il revint vers le fusilier de marine, lui souleva la tête et le fit boire.

— Vous devrez patienter, sergent, le temps que l'opiacé fasse effet.

— Merci, docteur.

— Je vous en prie.

— Je suis dans un sale état.

— Oh. Vous n'aviez que trois balles dans le corps. Fort heureusement, elles ont évité les organes vitaux, les artères et les os.

— Qu'est-ce qui fait si mal ?

— Vos intestins ont été quelque peu malmenés mais rien qui ne puisse être réparé par un bon couturier.

— Un médecin civil n'est sûrement pas habitué à ce genre de blessure.

— Croyez-moi, j'ai vu pire.

McDonnell fit un effort pour regarder le médecin au visage long barré d'une épaisse moustache courbe dont les cheveux bruns coupés très court renforçaient une allure martiale nuancée par des sourcils tristes et une lueur de compassion. Ses yeux portaient le souvenir de batailles. La quarantaine, il devait avoir été démobilisé depuis longtemps car il avait perdu la rigidité de l'officier.

— Auriez-vous servi en Inde ou en Afghanistan ?

Le médecin sourit sans joie.

— Afghanistan. Vous me rappelez un ami qui a la manie de la déduction. J'ai été affecté au 5^e régiment des *Royal Northumberland Fusiliers*. Blessé à l'épaule lors de la bataille de Maiwand⁴⁶ puis malade, j'ai été mis à la retraite forcée.

— Terrible défaite.

— Terrible, en effet.

— Honoré de faire votre connaissance, docteur. Sergent Erwin McDonnell.

— Enchanté. John Watson.

— Enchanté.

Une torpeur chaude courut sous le front du sergent mais il résista à la tentation de sombrer.

— Depuis combien de temps suis-je ici ?

— Une douzaine d'heures selon ce qu'on m'a dit.

— Ah. Et Alvin ? Qu'est devenu Alvin ?

— Monsieur Lee a succombé à ses blessures, fit une voix derrière lui qu'il n'identifia pas.

Un élan de tristesse frappa McDonnell.

— Ce n'était pas un militaire mais c'était un brave.

— Assurément, dit Watson.

— Mais qui surveille le télégraphe ?

— Moi-même, répondit la voix qui avait déjà parlé.

Un homme s'approcha, vêtu du même uniforme que Lee.

— Ah ! Townsend. Pardonnez-moi, je vous avais oublié.

— Ce n'est rien, sergent. Je comprends.

— Je crois que nous allons devoir constituer un nouveau

46. Défaite de l'armée anglaise en Afghanistan, le 27 juillet 1880.

duo, Townsend, mais vous n'aurez plus personne pour vous relever au télégraphe.

— Ne vous inquiétez pas, sergent. Monsieur Postman me relaie déjà.

— Postman ?

— Monsieur Waite nous l'a envoyé. Il se trouve qu'il est télégraphiste.

— Monsieur Waite..., hésita McDonnell dont les pensées s'effiločiaient.

— Monsieur Waite dirige maintenant la police du Kent.

— Mais qu'est devenu monsieur Quatermain ?

— Il a disparu dans la fumée noire. Nous avons juste eu le temps de vous tirer à l'intérieur et de calfeutrer les portes et les fenêtres. Quand nous avons pu sortir à nouveau, nous n'avons trouvé ni le corps de monsieur Quatermain ni ceux de nos assaillants. Je crains que monsieur Quatermain n'ait pas survécu. Ensuite, un policier est parti chercher les secours. Par chance, monsieur Watson demeure à deux miles d'ici.

Sur ces paroles, embrumé par l'opiacé, McDonnell s'assoupit. Quelques pensées l'assaillirent avant le sommeil. Ce Waite n'était pas en odeur de sainteté auprès de l'archevêque ni auprès du regretté chasseur. Il faudrait surveiller ce Postman.

Chapitre 35

Goslar, Basse-Saxe (Allemagne)

Clara Sesemann avait tiré une chaise derrière la fenêtre qui donnait sur l'auberge. La pièce plongée dans l'obscurité, elle avait lutté contre les vagues sournoises de la somnolence. Soudain, elle sursauta, dans l'urgence du réveil. Oppressée, elle regarda dehors. Le ciel avait la couleur de la nuit qui commence à défaillir.

Se découpant dans la lumière lunaire à fleur d'horizon, trois hommes approchèrent de l'hôtel. Après avoir observé les alentours, l'un d'eux crocheta la serrure de l'entrée principale. Clara négligea les jumelles posées sur ses genoux : son ancienne chambre donnait de l'autre côté de l'auberge. Elle attendrait donc que ces visiteurs sortent de l'auberge pour les observer.

Un quart d'heure plus tard, les sinistres individus ressortirent avec un quatrième homme puis semblèrent tenir conseil au pied d'un réverbère. La jeune femme en profita pour les examiner avec ses jumelles. Elle reconnut le réceptionniste. Deux des visiteurs étant de dos, elle se concentra sur les traits particuliers du troisième, un brun mafflu au front épais. L'employé de l'hôtel désigna le Benz Velo aux trois sbires qui inspectèrent le véhicule sans toutefois s'attarder.

Une fois la rue déserte, Clara Sesemann ferma les yeux. Comme elle l'avait craint, les hommes de Krupp étaient venus. Elle avait donc pris la bonne décision. Détendue, elle se laissa surprendre par une douce torpeur.

Un bruit ou un reflet du soleil réveillèrent la jeune femme. L'astre haut dans le ciel indiquait une matinée très avancée. Elle jeta un œil vers l'auberge.

Deux policiers en uniforme tournaient autour du Benz Velo alors que deux autres discutaient avec le réceptionniste. Remarquant après coup le fourgon attelé garé devant l'hôtel, Clara se demanda pourquoi la police s'intéressait à sa personne.

Chapitre 36

Paris, hôpital de la Salpêtrière (France)

Pierre Janet s'immobilisa sur le seuil de la chambre du patient Wells que ce dernier avait partagée avec le patient Cornelian. Les chambrées restreintes étaient rares mais le docteur Moreau avait sollicité une attention particulière pour ces deux cas qui, selon lui, n'étaient pas pathologiques. Tandis que Pamela Underwood, sur la pointe des pieds, tentait de regarder par-dessus son épaule, le psychiatre lissait machinalement sa longue barbe, ses convictions scientifiques mises à mal.

Wells discutait avec une robe de chambre animée qui donnait l'impression d'être assise sur ce lit et habitée par un occupant invisible.

Une dizaine de minutes auparavant, alors que l'infirmière prenait le pouls d'Herbert George Wells, Jared Cornelian était soudain apparu dans la pièce, comme par magie, entièrement nu. L'écrivain s'était empressé de donner une robe de chambre à l'intrus.

Déboussolée, Pamela avait couru informer le docteur Janet. Le psychiatre n'avait pas masqué son scepticisme mais était venu par acquit de conscience. Toutefois, le spectacle qu'il avait sous les yeux donnait raison à l'infirmière.

Une silhouette transparente se matérialisait dans l'habit, évoquant à Janet un homme de cristal⁴⁷, la forme humaine s'opacifiant comme si elle se remplissait de couleur ou de matière, puis elle disparaissait totalement avant de réapparaître.

47. Référence à *The Crystal Man* (1881), nouvelle d'Edward Page Mitchell, histoire d'un homme invisible.

L'alternance entre absence et présence du corps se reproduisit plusieurs fois, la physionomie de l'individu devenant peu à peu plus précise, jusqu'à ce que Cornelian, en chair et en os, laissât échapper un « Enfin stabilisé ! » et se tournât vers le psychiatre à l'extérieur de la pièce.

— Bonjour, monsieur, je me nomme Jared Cornelian. Arrivant à l'instant, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

Le docteur Janet se demanda si on se moquait de lui. Cornelian, qui s'était pendu, avait été inhumé la veille. L'homme devant lui était son parfait sosie et il avait les mêmes yeux rouge orangé veinés d'ambre qui faisaient penser à de la cornaline, pierre qui, dans la tradition égyptienne, protégeait les morts dans leur voyage vers l'Au-delà.

Le psychiatre se remémora la logique du suicidé selon laquelle le temps avait des mécanismes automatiques de défense contre les incohérences susceptibles de le perturber. En conséquence, un homme du futur ne pouvait mourir dans le passé sans être expulsé vers son époque pour éviter tout paradoxe. Dans cette hypothèse, si Cornelian revenait du futur, il aurait dû se souvenir de Janet. Ce dernier fronça les sourcils, choqué par son raisonnement absurde.

— Je vous présente le docteur Janet, fit Wells.

— Enchanté, fit le voyageur temporel.

Wells s'était exprimé en anglais et Cornelian en français. Peu de temps auparavant, tous deux avaient conversé en anglais. Le docteur Janet s'était intéressé à la linguistique comparée, notamment aux travaux d'August Schleicher⁴⁸ peu commenté en France : si Cornelian venait de la fin des temps, la distance temporelle était telle que l'évolution de sa langue l'aurait amené à une totale incompatibilité avec celles du XIX^e siècle. Et ce raisonnement s'appliquait à toutes les potentielles langues du futur. Or, le patient n'avait aucun problème de locution.

Le médecin entra dans la chambre. Miss Underwood se glissa à ses côtés. Elle lança un regard rempli de curiosité à l'homme en robe de chambre qui lui sourit.

— Enchanté, monsieur Cornelian, dit le psychologue. Puis-je me permettre quelques questions ?

48. Linguiste allemand (1821-1868).

— Je vous en prie.

Wells parut intéressé. Le docteur Janet ne se souvenait pas que l'écrivain comprît le français mais il se concentra sur son autre patient.

— Venant d'un si lointain futur, comment se fait-il que vous parliez l'anglais et le français ?

— L'empathie sémantique.

— Pardon ?

— L'intégration de la langue et des concepts d'un individu étranger.

Le docteur Janet réfléchit un instant.

— Du polyglottisme spontané, en quelque sorte.

— Je ne l'aurais pas mieux dit, monsieur.

Le psychiatre, peu convaincu, essaya de se représenter un tel talent. L'infirmière dévisagea le voyageur avec une insistance qui la surprit elle-même.

— Nous nous sommes parlé de nombreuses fois au cours des semaines précédentes, reprit le médecin, mais apparemment vous ne vous souvenez pas de moi.

— Et il ne se souvenait pas de moi non plus, glissa Wells dans la langue de Molière.

— J'ignorais que vous parliez français.

— Vous ne me l'avez jamais demandé, docteur.

Un silence s'installa mais fut immédiatement délogé par Cornelian.

— C'est parce que c'est la première fois que je suis à cette époque.

— Voudriez-vous dire que vous êtes antérieur au Jared Cornelian que nous avons connu et qui est, maintenant, décédé ?

Le médecin s'étonna de sa propre question.

— Décédé ? releva Cornelian. Voilà qui explique tout. Non, je ne suis pas le passé de ce Cornelian. Je suis un écho.

Ses trois interlocuteurs, stupéfaits, le fixèrent intensément.

— Évidemment, lâcha-t-il, vous ne comprenez pas.

— Assurément non, ironisa Wells. Votre arrivée impromptue inspirera très certainement ma veine romanesque mais je partage l'incompréhension générale.

— Je vais essayer de clarifier la situation. Mon moi précédent n'est pas retourné à son époque d'origine.

— C'est pourtant ce qu'il espérait en se suicidant, dit le docteur Janet.

— Ah ? Remonter un flux temporel peut avoir des effets indésirables sur le psychisme. Le retour n'était pas, et n'est toujours pas, prévu. Il ne s'agit pas d'une boucle, procédé trop dangereux pour la trame du temps.

Le psychiatre hésita entre le rejet total des propos d'un fabulateur délirant et l'acceptation de ce qu'il venait d'observer. Il ne pouvait oublier les hypothèses du docteur Moreau qui, jusqu'ici, lui avait paru invraisemblables. Selon son ami, Cornelian était bien ce qu'il prétendait être et Wells ne serait pas originaire de ce monde. Cornelian profita du silence.

— Les Tisseurs de flux m'ont envoyé à cette époque pour une raison précise. Euh... Vous ne savez pas qui sont les Tisseurs de flux... Les Tisseurs de flux filent les flux temporels sur l'écheveau de l'univers. Ce sont eux qui maintiennent l'harmonie du temps.

— Un peu comme les Nornes⁴⁹ ? risqua Wells qui avait lu des articles sur les mythologies nordiques en cette période où le légendaire était à la mode.

— Je ne sais pas qui sont les Nornes. Comme je vous le disais, je suis un écho. Un écho est la même personne au même moment et au même point de départ. Un écho remplace le moi qui est dans le passé si celui-ci décède, comme c'est le cas ici. Toutefois, l'écho n'a pas la mémoire de ce qu'a vécu le moi précédent après son départ. Le nouvel écho se manifeste à proximité du point d'ancrage déterminé par les Tisseurs de flux. Et ce point d'ancrage est...

Il examina l'infirmière.

— Seriez-vous Pamela Underwood, mademoiselle ?

Celle-ci opina.

— Miss Underwood, intervint le docteur Janet, connaissez-vous cet homme avant qu'il ne soit pris en charge par notre service ?

— Non, docteur.

— Et vous, êtes-vous amoureux de Miss Underwood ?

— Amoureux ? s'ébahit Cornelian. Non.

49. Dans la mythologie nordique, elles tissent le destin de chacun au pied d'Yggdrasil, l'arbre monde.

— Votre... Hum... Prédécesseur se disait amoureux de Miss Underwood.

— Je ne suis pas amoureux mais j'avoue que je vivrais volontiers cette expérience avec une aussi jolie personne.

La personne en question devint écarlate.

— Pour revenir à votre histoire d'ancrage, reprit le psychologue, votre prédécesseur n'a rencontré Miss Underwood qu'une fois hospitalisé ici même.

Cornelian analysa ce qu'il venait d'entendre.

— Mon moi antérieur se serait donc manifesté loin du point d'ancrage.

— Je l'ignore, répartit Pierre Janet dubitatif. Vous n'étiez peut-être pas si éloignés l'un de l'autre en Angleterre, mais il y a eu l'invasion des Martiens.

— Les Martiens ? s'exclama Cornelian. Suis-je vraiment au bon endroit ?

— Je ne saurais vous dire. Vous avez parlé d'une raison précise pour votre venue.

— Elle ne me revient pas. La remontée des flux peut altérer la mémoire.

— Que savez-vous de l'arbre-tempête ?

Une lueur fugitive étincela dans les yeux rouge orangé de Cornelian.

— Si vous l'évoquez, c'est qu'il y en a un à cette époque. Je n'en suis pas certain, mais il s'agit sans doute de ma mission.

Le psychologue estima urgent de contacter le docteur Moreau. S'il n'avait pas vu l'homme apparaître et disparaître dans sa robe de chambre, il aurait conclu au délire, mais il l'avait vu. Il tenta d'imaginer des tours sophistiqués de prestidigitation mais n'arriva pas à se convaincre qu'il avait été berné. Pourtant, il peinait à admettre la véracité des faits observés.

Aucune des quatre personnes ne remarqua l'infirmier dans le couloir. Celui-ci, intéressé par le déplacement inhabituel du psychiatre à cette heure matinale, avait hésité avant de passer devant la chambre dont la porte était restée ouverte. Il reconnut le patient suicidé et enterré la veille au soir. C'était une information particulièrement monnayable.

Chapitre 37

Paris, préfecture de police (France)

La lucarne absorbait le jour croissant pour dispenser dans la cave une lumière diffuse. Deux hommes bruns de cheveux et de moustache, ligotés chacun sur une chaise, communiaient dans le mutisme. Barthélémy Bazoche déambulait autour d'eux comme un taureau couvant sa fureur. Malgré la fraîcheur, des gouttes de sueur glissaient le long de ses favoris. Giuliana Lobbia, jeune femme brune au regard bleu translucide, dont la robe indigo dévoilait des bottines ocre, se tenait négligemment assise sur l'unique table. Cette attitude inconvenante indifférait Alexandre Cantovella qui, les bras croisés, considérait les deux hommes capturés lors de l'attaque du fourgon-glacière à Dunkerque. Il s'agissait de Calabrais, selon Giovanni Verro, le jeune Sicilien qui avait sauvé Phoebe Ann Moses. Comme ni lui ni son colossal adjoint ne parlaient italien, il avait tiré Giuliana du service d'anthropométrie judiciaire.

Fille de Cristiano Lobbia, commandant sous les ordres de Giuseppe Garibaldi une brigade de l'armée des Vosges qui en 1871 avait vaincu les Prussiens à Dijon, et d'Anne Berbizey, de bonne famille bourguignonne, Giuliana avait vécu sa prime enfance à Venise. Après le décès de son père, en 1878, sa mère avait regagné la France. Adulte, Giuliana avait choisi la patrie maternelle et une activité peu commune dans la gent féminine : l'utilisation de moyens scientifiques à des fins policières.

— Tu vois, Alexandre, dit-elle avec un air mutin, cela fait deux minutes que je suis là mais je sais déjà que nous ne tirerons rien de ces deux olibrius.

Tout en réfléchissant à une méthode pour obtenir des informations, Cantovella attendit de se rappeler des mots employés par Verro avant de répondre. Il pensait que l'emploi du vocabulaire approprié aurait plus d'impact sur ses prisonniers.

— J'espère ne pas t'avoir dérangée inutilement, Giuliana, mais nous allons essayer quelque chose. Dis-leur que nous savons qu'ils sont de la *Ndrina* de Filippone et que leur *capo* agit pour le compte d'Allemands. Demande-leur où nous pouvons trouver Filippone et qui sont ces Allemands ?

La jeune femme traduisit. Un des deux Calabrais la fixa d'un œil mauvais et lui jeta une demi-douzaine de syllabes rocailleuses. Elle s'empourpra.

— Il a dit...

— Oh, je pense que j'ai compris, fit Cantovella. Barthélémy, explique à ce monsieur qu'on ne manque pas de respect aux demoiselles.

L'inspecteur adjoint de deuxième classe ne se fit pas prier. Il asséna une gifle monumentale au malotru. La chaise versa puis glissa sur un mètre. La tête de l'Italien s'affaissa. L'autre jeta un regard de défi à ses trois geôliers.

— Je crois que tu as raison, Giuliana. Nous allons perdre notre temps et je ne m'appelle pas Torquemada⁵⁰.

— Pas de torture ? minauda Giuliana. Je suis déçue.

— Je n'en doute pas. L'Italie qui sommeille en toi te prodiguerait-elle une idée de ce à quoi notre ami pourrait être sensible ?

— J'ai quitté l'Italie à l'âge de sept ans. Malgré quelques séjours depuis, je n'ai jamais mis les pieds en Calabre. Et je n'ai jamais fréquenté de criminels.

— Serait-ce un regret ?

La jeune femme haussa les épaules.

— Par contre, j'ai entendu dire que les Calabrais étaient assez superstitieux.

— Superstitieux ? Tiens donc.

L'inspecteur spécial alla fouiller dans sa gabardine suspendue à un piton coincé entre les pierres disjointes. Il en ressortit son livre-mémoire de poche.

— Que comptes-tu faire avec ton calepin ? s'étonna la jeune femme.

50. Premier Grand Inquisiteur de l'Inquisition espagnole de 1483 à 1498.

— En fait, il ne s'agit pas d'un calepin mais d'un livre-mémoire.

— Si petit ?

— De poche. Un *smart-book* comme l'a nommé mademoiselle Westenra.

Une ombre passa sur le visage de Giuliana. Cantovella ne perçut pas la fêlure dans sa voix qui n'échappa pas à Bazoche, plus fin qu'il n'y paraissait.

— Tu parles aux demoiselles pendant tes missions ?

— Elle dirige la sécurité de la Compagnie des Intelligences Botaniques.

Giuliana se représenta cette personne comme un fort des halles féminisé ou comme une gouvernante musculeuse et revêche ; elle se rasséréna.

Ignorant les détours des pensées de la jeune femme, l'inspecteur spécial expliqua le nouvel usage des livres-mémoires et lui annonça qu'elle en recevrait bientôt un.

— Ceci est bien joli, remarqua Giuliana, mais je ne vois pas en quoi ce livre-mémoire va nous aider.

— Regarde, fit Cantovella en l'ouvrant.

Il se concentra pour convoquer le portrait mémorisé de Filippone et celui-ci apparut sur la page blanche. La jeune femme en resta bouche bée.

— Ne trouves-tu pas que c'est mieux qu'une photographie ?

— Oui, murmura Giuliana. L'image est comme vraie, et en couleur.

— Elle a servi de modèle pour les portraits imprimés qui sont distribués dans tous les postes de police. Notre ami ne connaît pas tout cela. Dis-lui que je vais capturer son âme s'il ne parle pas.

La jeune femme s'exécuta. Le Calabrais ricana et cracha par terre. Bazoche leva le bras avec l'intention de rappeler le mafieux à l'ordre.

— Tout doux, Barthélémy, le calma son supérieur. Laisse-moi faire. Giuliana, dis-lui que j'ai capturé l'âme d'Andrea Filippone.

Pendant que la jeune femme parlait, l'inspecteur spécial mit sous le nez du Calabrais la représentation parfaite de son chef. Le prisonnier fixa l'image, incrédule. L'inspecteur spécial tourna la page pour lui présenter une surface blanche puis il se concentra

sur le portrait de l'autre larron encore inconscient. Le criminel écarquilla les yeux, terrifié par l'image qui apparut.

— Giuliana. Dis-lui que j'ai capturé l'âme de son complice.

Le Calabrais fut alors pris d'une crise de volubilité dans laquelle Giuliana immisça des questions. Quand il se tut, elle restructura ce qu'elle avait entendu.

— Le bougre ne sait pas grand-chose. Les gens de la *'Ndrang...*

— *'Ndrangbeta.*

— Ces gens ne plaisaient pas. La loi du silence est sacrée et il y a des représailles sur les familles des proches de ceux qui faillissent à la règle. Il n'a donc rien révélé d'essentiel, il préfère prendre le risque de perdre son âme. Il a seulement dit que la trahison de Verro ne demeurerait pas impunie.

Les deux policiers échangèrent un regard. Leurs prisonniers avaient donc remarqué lors de leur montée dans le train à Dunkerque que le jeune Sicilien n'était pas traité comme un captif ordinaire.

— De toute façon, reprit Cantovella, il est probable qu'ils se soient déjà réorganisés. Quant à Verro, il ne fait pas partie de la *'Ndrangbeta.*

— Du point de vue de notre homme, c'est un traître.

— Je vois. Et comment Filippone pourrait-il être au courant pour Verro ?

— Ce serait à cause des yeux de Filippone.

— Serait-il extralucide ?

— Non. Il a dit que personne ne remarquait les mendiants.

— Il y avait effectivement un aveugle qui mendiait sur le quai, dit Cantovella. Il n'avait sans doute pas les yeux dans sa poche.

— J'ai pu tirer de lui qu'il avait escorté Filippone jusqu'en Allemagne, ajouta Giuliana, à Essen, ou un nom comme ça. Il ne sait pas, ou n'a pas voulu dire, qui sont les commanditaires. Seul son chef les aurait rencontrés.

— C'est mince. Nous verrons si Essen évoque quelque chose aux gens de la Compagnie des Intelligences Botaniques. Est-ce tout ?

Giuliana hocha la tête.

Chapitre 38

Paris, hôtel de la Marine (France)

Célestin Hennion, David Moreau et Armand de Kergaz descendirent du phaëton électrique Pouchain, abandonnant Miss Sure Shot, moins tendue depuis que le véhicule était entré dans la cour intérieure de l'hôtel de la Marine⁵¹. Ils remarquèrent le fiacre immobile entouré de cavaliers qui patientaient à côté de leurs montures. Casques dorés à plumet, vestes rouges, épaulettes et ceintures blanches, pantalons noirs à liserés rouges enfoncés dans les bottes, les dragons anglais en tenue d'apparat attendaient vraisemblablement un haut représentant du Royaume-Uni.

Les plantons de service laissèrent passer les trois arrivants après une rapide vérification. Ils étaient attendus. Un officier de Marine brun et imberbe, dont la largeur d'épaules écrasait la modeste taille, s'approcha d'un pas rigide et répondit au salut d'Armand de Kergaz.

— Bonjour, messieurs, je suis le capitaine de corvette Rousset. Monsieur le ministre vous attend.

— Lieutenant de vaisseau Armand de Kergaz, commandant.

— Commissaire Hennion, enchanté.

— Docteur Moreau, enchanté, lâcha le biologiste qui se sentit obligé de se donner du titre.

— Enchanté, messieurs, répondit l'officier. Si vous voulez bien me suivre.

Rousset fit volte-face et s'engagea dans l'escalier d'honneur. De Kergaz admira la rampe en fer forgé qui évoquait des vagues

⁵¹. Place de la Concorde à Paris, ce bâtiment a reçu, en 1789, le secrétariat d'État à la Marine, puis, à partir de 1801, le ministère de la Marine qui a fini par l'occuper dans sa totalité.

en rouleaux. Il découvrit au centre de la rambarde un grand médaillon doré arborant deux dauphins entrelacés autour d'une ancre. S'apercevant qu'il avait rêvassé, il s'élança pour gravir deux à deux les grandes marches et rattraper ses compagnons.

Sur le palier, les trois visiteurs et leur guide croisèrent un homme, avec ce rien de raideur distinguée impossible à froisser, qui les salua distraitement. Un jeune officier, après un salut confus, se hâta à sa suite.

— Lord Dufferin, ambassadeur du Royaume-Uni, souffla Rousset.

Hennion associa le diplomate à l'équipage observé dehors et s'interrogea sur les motifs d'une entrevue officielle avec le ministre de la Marine. Le capitaine de corvette conduisit la petite troupe jusqu'au salon diplomatique.

Au centre de la pièce, un bureau en marqueterie arc-boutait ses pieds, comme un félin aux griffes rentrées, cerné par une meute de petits fauteuils de velours émeraude brodé d'or. L'amiral Besnard, mains dans le dos, debout près d'une fenêtre et regard perdu vers la place de la Concorde, discutait avec un officier supérieur plus massif que lui, dont l'épaisse barbe brune dessinait un ovale régulier. Au bruit de pas, ils cessèrent leur débat. De Kergaz salua ses supérieurs, Hennion et David Moreau inclinèrent la tête. Le ministre de la Marine dédaigna les fauteuils pour gagner un espace vierge de mobilier.

— Bonjour, messieurs. Nous ferons fi des formalités. Vous aussi, capitaine. Je ne vous invite pas à vous asseoir. Je préfère les réunions en posture verticale qui évitent les appesantissements.

L'officier supérieur se plaça à sa droite, les autres personnes s'approchèrent en arc de cercle, comme les spectateurs d'un théâtre autour des acteurs.

— Je vous présente le capitaine de frégate Noël, commandant du croiseur-torpilleur *Épervier*⁵². Je crois, capitaine, que vous l'avez connu alors qu'il était Second du *Borda*.

— Oui, monsieur le Min... Euh... amiral.

— Laissez le ministre aux civils, mon jeune ami. Commandant, je vous présente monsieur le commissaire Hennion de la Sûreté Générale et monsieur Moreau, un éminent scientifique de la Compagnie des Intelligences Botaniques qui a

52. De classe Condor, il a été lancé en 1886.

généreusement offert sa contribution à l'enquête concernant le décès du regretté amiral Fleuriais.

L'amiral Besnard faisait allusion à la victime du livre-mémoire dont le décès considéré alors comme suspect était à l'origine de la découverte des capacités étendues de l'Arbre. L'ambiance n'étant pas aux effusions, les hommes échangèrent de brefs hochements de tête courtois.

— En outre, ajouta Besnard à l'attention de Noël, il se trouve que la Compagnie de monsieur Moreau a été sollicitée pour les opérations qui vous concernent au premier chef. Bien ! Commissaire, j'apprécie la courtoisie dont vous faites preuve en venant m'informer en personne.

— L'amiral Fleuriais dépendait de votre ministère, monsieur le ministre. Et vous-même avez dirigé le Service hydrographique de la Marine.

— Certes. Quelles sont vos conclusions ?

— Je pense que monsieur Moreau vous expliquera mieux que moi.

L'amiral regarda d'un œil aimable mais inquisiteur le jeune biologiste qui résista à la tentation de se racler la gorge. Ce dernier révisa mentalement la thèse fantaisiste mais préférable à la vérité qu'il allait présenter.

— L'amiral Fleuriais a abusé de la mémorisation, dans des proportions que jamais personne n'a atteintes.

Besnard plissa les yeux, dubitatif.

— Peut-on abuser de mémorisation ?

— Oui, monsieur le ministre. Et mémoriser des cartes demande plus d'effort que mémoriser des textes. Effort, je crois que c'est le mot.

— Qu'entendez-vous par-là, jeune homme ?

— Eh bien. Il est possible de mourir d'épuisement lors d'un effort physique trop intense, même si nous sommes capables de reconnaître les signes avant-coureurs de la fatigue. Toutefois, dans le cas de la mémorisation, nous sommes apparemment dans l'incapacité de discerner cette fatigue.

David Moreau se tut, attendant la remarque inévitable qui ne manquerait pas de jaillir. Besnard croisa les bras, comme pour se distancier de cette thèse fantaisiste.

— Les livres-mémoires sont donc dangereux.

— Seulement en cas d'abus, monsieur le ministre.

— Vous venez de dire qu'il est impossible de savoir si nous abusons.

— Oui, monsieur le ministre. Mais il suffit d'user du livre-mémoire avec modération, ce en appliquant une stricte discipline : faire une pause d'une heure après deux heures de mémorisation consécutives.

— Pendant combien de temps l'amiral Fleuriais a-t-il mémorisé des cartes ? s'alarme Besnard.

— Nous l'ignorons, monsieur le ministre. Bien au-delà de cette limite raisonnable, c'est certain.

— Si l'on respecte vos préconisations, garantisiez-vous que l'usage des livres-mémoires est sûr ?

— Oui, monsieur le ministre. D'ailleurs, la Compagnie communiquera par voie de presse ces préconisations. Ceci dit, ces tragédies nous ont permis de découvrir un autre usage aux livres-mémoires qui, je gage, intéressera l'Armée et, plus spécifiquement, la Marine.

L'amiral Besnard soupesa le biologiste du regard puis, d'un hochement de tête, l'invita à continuer. David Moreau expliqua la communication sans fil et la concentration nécessaire pour formuler les messages. Il s'octroya l'aide du commissaire pour une démonstration et insista sur la sécurité : une fois le livre-mémoire appairé avec son propriétaire, seul ce dernier pouvait l'utiliser, rendant impossible le détournement ou l'interception d'un message. David Moreau annonça que la Compagnie mettrait une caisse de livres-mémoires de poche à disposition du ministère.

Un silence méditatif suivit l'exposé. L'amiral Besnard eut une conversation muette, portée par le regard, avec le capitaine de frégate Noël, chacun observant le même cheminement de pensée chez l'autre.

— Effectivement, monsieur Moreau, vos petits livres auront leur intérêt dans un avenir qui, nous l'espérons, ne sera pas trop lointain. Outre l'enquête à laquelle vous avez participé, j'en viens à l'autre point qui motive votre présence conjointement au lieutenant de vaisseau de Kergaz. Avant votre arrivée, je me suis entretenu avec Lord Dufferin, ambassadeur du Royaume-Uni.

— Nous l'avons croisé, fit David Moreau.

Le ministre leva un épais sourcil broussailleux devant cette irrévérence de la jeunesse propre au siècle finissant mais il décida de passer outre.

— L'objet de cet entretien était une action franco-britannique afin de transporter en Angleterre le microbe, ou la bactérie, je ne sais comment l'appeler, découvert par monsieur Dufresne à la suite de votre acte, intrépide s'il en fut, capitaine.

De Kergaz opina. David Moreau ouvrit la bouche dans le but d'apporter une précision mais Hennion interrompit son élan d'un discret coup de coude.

— D'ailleurs, capitaine, continua le ministre, nous emploierons, comme vous l'avez proposé lors de notre entrevue à bord du *Duquesne*, des sous-marins. Vous avez suggéré que les Britanniques requièrent auprès des Espagnols l'usage de l'*Isaac Peral* à l'abandon. Malheureusement, Lord Dufferin nous a rapporté que ce torpilleur sous-marin ne saurait être opérationnel avant six mois. Ce qui nous laisse deux sous-marins, de faible capacité.

L'amiral fusilla du regard le biologiste qui commençait à s'agiter.

— Si je puis me permettre, osa David Moreau si vite que Hennion ne put l'intercepter, la Compagnie peut mettre à votre disposition un sous-marin capable d'embarquer au moins douze passagers en sus de l'équipage.

Le biologiste remarqua le sourire narquois de l'amiral. Il s'était engouffré dans une porte ouverte par le vieux marin. Ce dernier ne s'intéressait pas seulement aux cultures microbiennes de la Compagnie mais aussi à ses sous-marins. David Moreau sourit lui aussi, mais de sa propre naïveté.

— Donc, nous mettons à votre disposition le *Nautilus*⁵³.

— Le *Nautilus* ? s'étonna Hennion. Vous plaisantez ?

— Il ne s'agit pas du sous-marin auquel vous pensez. Je concède cependant que cette homonymie n'est pas due au hasard.

— Messieurs ! Nous nous égarons, intervint Noël d'un ton bourru.

53. Sous-marin imaginé par Jules Verne dans les romans *Vingt mille lieues sous les mers* (1869) et *L'Île mystérieuse* (1874).

— Merci, commandant, enchaîna le ministre. Je prends bonne note de votre offre, monsieur Moreau. Toutefois, vous comprendrez que l'opération doit s'effectuer sous autorité militaire. Votre équipage obéira donc à un officier de la Marine.

Le biologiste réalisa que le bref fantasme d'aventure qui l'avait enflammé était vain. Il se contenta d'incliner la tête, ce qui fut pris pour un acquiescement.

— Parfait, reprit Besnard. Si j'ai bien compris, il s'agit de porter en Grande-Bretagne une maladie mortelle pour les Martiens, de les contaminer et, si possible, de créer une épidémie qui les décimerait.

— C'est cela, répondit David Moreau.

— Si monsieur Dufresne n'a pas participé à ce comité restreint, c'est qu'il œuvre déjà à la récupération d'échantillons. (Le biologiste opina aux propos de l'amiral.) Mais il sera présent en tant que médecin militaire et, aussi, pour ses compétences liées aux bactéries. Capitaine, puisque vous êtes à l'origine de cette opération, vous avez amplement mérité d'en faire partie. L'amirauté anglaise, devant nécessairement participer à une action sur son propre sol, nous fournira des hommes sous le commandement de Sir Richard Poore, capitaine du HMS *Hawke* actuellement à Cherbourg. Néanmoins, le commandement restera français et sera attribué au capitaine de frégate Noël, promu capitaine de vaisseau pour l'occasion. Commandant, je vous cède la parole.

— Merci, amiral, fit Noël d'une voix de basse puissante. Bien entendu, il faudra établir les effectifs mais, monsieur Moreau, nous devons nous préoccuper de la multiplication de ces microbes et trouver un moyen de les utiliser contre cet ennemi venu d'ailleurs.

— La Compagnie collabore avec l'institut Toussaint-Béchamp pour la culture de ces micro-organismes, commandant. Nous produirons les quantités nécessaires d'ici un mois au maximum. Quant au moyen de propagation, nos ingénieurs travaillent dessus.

Chapitre 39

Saint-Germain-en-Laye (France)

Lux se demanda encore une fois s'il n'aurait pas mieux fait de rester avec les rebelles qui, sous l'égide de l'Homme-Puma, avaient choisi de demeurer sur l'île. Lors de sa sécession, l'Homme-Puma avait tué l'assistant du docteur Moreau, s'engageant ainsi dans une voie sans retour. Pourtant, quand l'arbre avait envahi l'île, l'englobant dans une monstrueuse tempête, le conflit avait été suspendu au profit d'une alliance contre cet ennemi commun qui n'avait pu être détruit que par un titanesque incendie, entretenu jusqu'à l'éradication totale du végétal. Les rebelles y avaient gagné l'île, concession du docteur Moreau reconnaissant. Certains hommes-bêtes, plus pacifistes, étaient partis pour une autre île. Lux, dénué d'aspiration contemplative, avait décliné l'offre de l'Homme-Faucon qui se faisait appeler Horus.

Comme bon nombre de créatures du docteur Moreau, Lux avait suivi ce dernier, sensible à la promesse d'émancipation avec, en perspective, une place dans la société humaine. Il avait surtout suivi Misty qui, elle, n'avait pas hésité une seconde. Lux ne regrettait rien. L'émancipation était toute relative mais il devait reconnaître qu'il bénéficiait d'une bonne paie et que, en dehors des tâches que lui confiait le docteur Moreau, il était libre de ses agissements. Quant à l'île qu'il avait quittée et celle qu'il avait refusé de gagner, Lux leur préférait la vie trépidante de l'Europe. Sa seule véritable raison d'amertume était Misty. Lux était l'unique mâle félin sur le continent. Pourtant, elle ne lui témoignait aucun intérêt.

Il sortit de sa rêverie et posa sa tasse de lait. Son regard s'attarda sur le visage de Misty qui l'ignorait de l'autre côté de la table tout en dégustant du thé. Il contempla les pommettes saillantes, les yeux dorés en amande à la pupille fendue, le petit nez retroussé, le menton pointu, la longue chevelure soyeuse entre brun et gris, tigrée. Un portrait qui aurait pu être le sien, mais en plus fin, plus gracieux. Elle ne manifesta aucun trouble à cet examen. Puis, pour se changer les idées, Lux s'abîma dans l'observation du luxueux mobilier de l'hôtel particulier de Saint-Germain-en-Laye.

La porte s'ouvrit et un homme assez grand, imberbe, aux cheveux gris acier et aux yeux bleu nuit, entra et tira une chaise pour s'asseoir.

— Bonjour, Misty, bonjour, Lux.

— Bonjour, docteur, répondit Misty.

— Bonjour, docteur, maugréa Lux qui s'interrogea encore une fois sur l'usage humain de saluer les femelles en premier.

— Je vous ai conviés pour une mission particulière, deux missions en fait.

— Deux ? se crispa Misty. Il y a donc une mission pour moi.

Le docteur Moreau sourit.

— Ne vous inquiétez pas, Misty. Je serai sous bonne garde.

Misty eut un retroussement de lèvres agacé, les poils de Lux se hérissèrent, tous deux ne pouvant masquer leur animosité envers l'Homme-Chien, surnommé le Berger, qui gérait la sécurité de l'hôtel particulier.

— Patou est compétent, s'amusa le docteur Moreau qui passa outre le sourd feulement de Misty. Nous avons reçu un message de mademoiselle Sesemann. Elle confirme que Clausthal est un lieu stratégique pour l'entreprise Krupp, la Société du Vrîl, ou les deux. Tout tourne autour d'un puits de mine. Il nous faut donc apprendre ce qu'il y a au fond.

— Nous avons des talents acrobatiques, rebondit Lux. Est-ce pour cela que nous descendrons ?

— Vous ne descendrez pas, Lux, mais vous accompagnerez à Clausthal Pipistrello et Pipistrella qui le feront.

— Ces deux avortons ridicules ?

— Ne soyez pas méprisant, répartit sèchement le docteur Moreau. Chacun a sa place et son rôle.

— Ouais. Mais admettez qu'ils ne peuvent pas se fondre dans la foule.

— J'en conviens. Vous devrez voyager en fourgon, et de nuit.

— Et pour passer la frontière ?

— Ils la survoleront pendant que vous la traverserez par les voies normales.

Lux se renfrogna, le docteur Moreau enchaîna.

— Vous n'irez pas directement en Allemagne. Avec Pipistrello et Pipistrella, vous rejoindrez d'abord mademoiselle Sesemann à Nancy. Selon ses observations, que je trouve pertinentes, il semble que nos adversaires peuvent lire dans les esprits et peut-être les contrôler.

— Pourquoi Nancy ? demanda Misty.

— J'y viens. L'école d'hypnose de Nancy travaille sur la suggestion qui, à mon avis, est le meilleur outil dont nous disposons actuellement. L'idée est de protéger l'esprit des influences extérieures par la suggestion.

Lux et Misty ne cachèrent pas leur incompréhension. Le docteur Moreau se sentit obligé de faire un exposé sur l'hypnose et l'intrusion mentale. Après avoir dissipé la perplexité de ses employés, il revint à des aspects plus pratiques.

— Mademoiselle Sesemann arrivera avant vous à Nancy. Elle sollicitera le professeur Hippolyte Bernheim, qui ne peut rien me refuser, pour qu'il vous prépare tous les trois avant que vous alliez à Clausthal.

— Trois ? s'étonna Lux. Pipistrello, Pipistrella et moi, ça fait trois. Clara ne viendra donc pas à Clausthal.

— Bonne déduction, Lux. Toutefois, elle dirigera les opérations à distance.

— À distance ?

— Un colis est arrivé ce matin, dit le docteur Moreau en désignant un paquet sur le buffet derrière la jeune femme. Misty, pourriez-vous, s'il vous plaît, en sortir cinq livres-mémoires de poche, m'en donner un, en donner trois à Lux et en garder un pour vous ?

L'intéressée se leva, sectionna la ficelle qui enserrait le colis avec une de ses griffes rétractiles puis en sortit cinq livres qu'elle trouva effectivement « de poche ». Elle et Lux connaissaient l'usage habituel du livre-mémoire mais il devait y avoir

du nouveau. Après la distribution, elle se rassit, curieuse. Son impatience n'eut pas le temps de bourgeonner, car le docteur Moreau présentait déjà les nouvelles possibilités de communication sans fil.

— Nous allons avoir un peu de mal à expliquer tout cela à nos petits amis mais je pense que nous y arriverons, commenta le docteur Moreau. Misty, j'en viens à vous. J'ai reçu un message du docteur Janet de la Salpêtrière. Vous vous rappelez sans doute pourquoi j'y étais allé.

— Oui, docteur, opina Misty. Un homme s'était pendu.

— C'est cela. Et son décès dûment constaté, il a été inhumé. Toutefois, monsieur Cornelian, ou une copie de lui-même selon ses dires, est apparu ce matin même à l'hôpital dans la chambre qu'il occupait avec monsieur Wells. Ce monsieur va nécessairement attirer l'attention sur lui. Trop. Il est urgent de le soustraire aux convoitises qui ne manqueront pas de se manifester.

— Bref, minauda Misty. Je dois l'amener ici en toute discrétion.

— Oui. Mais pas seulement lui. J'ai décidé d'accorder un minimum de crédit aux propos de monsieur Cornelian. Par conséquent, il faut aussi emmener mademoiselle Underwood, une infirmière. Par précaution, monsieur Wells fera lui aussi partie du voyage. Vous aurez besoin d'une équipe et de la logistique appropriée. Les deux vous attendent au Champ-de-Mars.

— Je n'ai pas besoin de Lucy, renifla Misty qui anticipait la suite.

— Mademoiselle Westenra dirigera les opérations. Vous veillerez dans l'ombre et n'interviendrez que si nécessaire.

Misty baissa la tête, dépitée. Le docteur Moreau adopta un ton paternel.

— Ne soyez pas déçue. Vous êtes une personne indispensable et c'est sur vous que je compte en premier lieu. D'ailleurs, il n'y a qu'à vous que je peux confier ce genre de responsabilité. Si vous ne pouvez sauver qu'une seule personne, sauvez mademoiselle Underwood. Si des individus enlèvent monsieur Cornelian et si vous êtes dans l'impossibilité d'empêcher ce rapt, tuez-le !

— Le tuer ? s'étrangla presque Misty.

— Vous m'avez bien entendu. Tuez-le. Il ne doit pas tomber entre de mauvaises mains.

— Mais...

— Ce n'est pas le genre de consigne que je donne habituellement mais, si cela peut vous rassurer, une fois mort, monsieur Cornelian reviendra auprès de mademoiselle Underwood.

Le docteur Moreau l'espérait seulement mais il préféra partager une fausse certitude que ses propres doutes. Misty ne commenta pas malgré la confusion générée par cette affirmation. Le docteur Moreau estima qu'il était temps de préparer les deux autres acteurs de l'opération.

— Lux, s'il vous plaît, si vous alliez quérir nos petits amis.

— Oui, docteur, lâcha Lux qui n'aimait pas descendre au sous-sol.

La cave voûtée transpirait de moisissures dont les odeurs se mêlaient aux effluves d'excréments. Lux plissa le nez. Un soupirail grossièrement occulté exsudait une pâle lumière qui entraînait les ombres dans une danse imprécise. Les pupilles de Lux se dilatèrent jusqu'à l'accommodation. Il repéra deux sacs suspendus au plafond. Il s'approcha et cria.

— On a besoin de vous !

Les sacs s'animent et un grommellement strident en surgit.

— Pourquoi crier ? Oreilles très bonnes !

Les sacs s'agrandirent, battirent des ailes, se décrochèrent du plafond pour se poser devant l'intrus. Levant leurs mains racornies pour déployer leurs ailes de peau, Pipistrello et Pipistrella se dandinèrent, en équilibre précaire, devant Lux qui constata une fois de plus qu'il n'aurait pu les distinguer si les attributs masculins émergeant du pelage de l'un n'avaient fait défaut à l'autre. Ils auraient pu passer pour des pygmées décharnés ayant muté en chauves-souris. Leurs bouches en pointe s'ouvraient sur des dents aiguës. Leurs oreilles, disproportionnées, ne cessaient de tourner à la recherche d'un écho.

— Parler doucement, dit Pipistrello.

— Venez avec moi, murmura Lux. Le docteur Moreau veut vous parler.

— Là-haut ? demanda Pipistrello d'une voix plaintive.

— Jour ! fit Pipistrella d'un ton péremptoire en désignant de l'aile le soupirail. Jour, mal aux yeux.

— Ne vous inquiétez pas, les volets et les rideaux sont fermés.

Les deux créatures firent la grimace. Elles ne pouvaient pas passer par l'extérieur en sortant par la grande porte. Elles allaient devoir monter un escalier de leur démarche chaotique, gênées par leurs ailes. L'ascension serait longue et pénible, même pour un simple étage.

Chapitre 40

Paris, hôtel Beauharnais, ambassade d'Allemagne (France)

— **Q**ue diable allait donc faire Lord Dufferin au ministère de la Marine française ? s'exclama le prince Georg Münster von Derneburg dont le visage semblait encore plus à l'étroit que d'habitude entre ses favoris envahissants.

Wilhelm Eduard von Schoen, son conseiller, s'enfonça dans son fauteuil et tourna la tête vers la fenêtre comme s'il avait pu voir la Seine au bout du jardin et, au-delà, l'extrémité du jardin des Tuileries. L'hôtel de la Marine n'était qu'à une bonne dizaine de minutes à pied, de l'autre côté du fleuve. Son épaisse barbe blonde masqua sa lippe dubitative.

— Il y a vraisemblablement une action militaire à la clé, votre Excellence.

— Une action militaire ? Mais contre qui ? s'alarma l'ambassadeur.

— Nous l'ignorons, votre Excellence. Toutefois, je doute que ce soit contre l'Empire.

— Vous doutez, monsieur le conseiller. Le doute est une conjecture.

— Par nos agents en Espagne, nous avons appris que les Britanniques avaient sollicité l'emprunt du torpilleur sous-marin *Isaac Peral*.

— Un torpilleur sous-marin ?

— Oui, votre Excellence. Mais ce navire n'est pas en état de naviguer. Par contre, les deux torpilleurs sous-marins de la Marine française ont été conduits au port de Calais. Je présume donc que l'objectif est l'Angleterre elle-même.

— Croyez-vous ?

— C'est ce qui me paraît le plus logique, votre Excellence. Les navires sous-marins pourraient échapper à la vigilance des Martiens.

— Y voyez-vous une corrélation avec le repli des Martiens à Dunkerque ?

— Tout à fait, votre Excellence.

— Puisque nous parlons de Dunkerque, savez-vous pourquoi les Italiens y ont fait autant de remous ?

— Il semblerait que le commanditaire de ces remous soit monsieur Krupp qui, à force, pourrait nous entraîner sur le chemin périlleux de la guerre.

— De grâce, ne faites pas comme monsieur le chancelier. Il prête à tort des intentions bellicistes au député d'Essen qui se préoccupe en premier lieu des intérêts de l'Empire allemand.

Von Schoen se garda d'ironiser sur le fait que Krupp avait plus à cœur ses propres intérêts et qu'on ne pouvait guère trouver meilleur oxymore que « marchand de canons non belliciste ». L'industriel usait abondamment de son influence pour que l'armée renouvelle son armement. Le conseiller eut du mal à effacer le sarcasme de sa voix.

— Officiellement, l'action a été perpétrée par une organisation criminelle italienne.

— Je vois. Les visiteurs qui ont succédé à Lord Dufferin au ministère de la Marine sont-ils eux aussi impliqués dans cette future action militaire ?

— Je doute que ce soit le cas du commissaire Hennion et de monsieur Moreau, votre Excellence. Je pense qu'ils ont plus à voir avec l'enquête sur le décès de l'amiral Fleuriais, que la France passe sous silence.

— Cela représente-t-il un intérêt pour nous ?

— Nous l'ignorons encore, votre Excellence. La rumeur fait état de la dangerosité des livres-mémoires.

Von Schoen ne parla pas du lieutenant de vaisseau de Kergaz, dont la présence indiquait que la réunion concernait bien les préparatifs d'un débarquement en Angleterre, ni des étranges événements de l'hôpital de la Salpêtrière. Il ne tenait pas à ce que cela remonte jusqu'à Krupp. Il supputa cependant que l'industriel était déjà au courant. Évidemment, il parla encore

moins de la note codée de la chancellerie qui l'invitait, dans deux jours au soir, à se promener au jardin des Tuileries et à flâner vers l'arc de triomphe du Carrousel. Le conseiller avait compris entre les lignes qu'il y rencontrerait le capitaine Sobieski à son arrivée de Berlin.

Chapitre 41

Dunkerque (France)

Le capitaine ingénieur Fernand Jouffroy n'en revenait toujours pas de se retrouver seul à l'intérieur d'un des deux tripodes immobilisés dans le port, désormais prisonniers d'un échafaudage de haubans, vergues et mâts élaboré par l'ingénieur en chef de la Compagnie des Intelligences Botaniques. Reliés par leurs portes abaissées tels des ponts-levis, les engins martiens « se faisaient face », selon l'expression de Robur qui, en ce moment même, étudiait le second tripode.

Jouffroy fit le tour de la cabine circulaire, d'un diamètre d'environ trois mètres. L'espace était nu, d'un métal blanc dépoli, sans jointure visible ni le moindre rivet, comme si le champignon plat juché au sommet des trois pattes avait été moulé d'une seule pièce. À l'intérieur, le plafond s'élevait en cône aplati, concave à son sommet.

L'officier s'approcha de l'entrée. Si le dispositif extérieur faisait penser à un pont-levis, aucun câble ni chaîne ne le soutenait. Posant sa main sur la paroi qu'il trouva tiède, il entreprit de faire le tour de l'habitacle, ses doigts glissant sur la surface lisse sans accrocher la moindre aspérité. Quand il arriva de l'autre côté du seuil, son index effleura quelques grains, dont l'agencement suggérait une lettre de l'alphabet Braille. Dans un soudain bruit de piston, la porte commença à se soulever. Réalisant qu'elle se fermait, l'ingénieur, gagné par un début de panique, passa son doigt en sens inverse là où il avait senti la « lettre », espérant ainsi inverser le processus. En vain. Jouffroy respira pour juguler son affolement puis il réessaya plusieurs

fois, sans effet, jusqu'à ce que la porte s'immobilisât enfin avant la fermeture totale. Considérant l'entrebâillement qui persistait, l'officier estima sa sortie possible, mais au prix d'une petite acrobatie. Après un bref instant interminable, la porte se mit à redescendre. L'homme ne souffla que quand celle-ci se figea définitivement en position horizontale.

— Vous devriez éviter de jouer, lança une voix tranchante.

Se souvenant des recommandations de prudence qu'il avait ignorées, Jouffroy jeta un regard désolé à Robur qui, sur le pont-levis de l'autre tripode, le fixait sans aménité. Il était difficile de savoir si l'œil noir de cet homme hautain était mauvais ou caustique, car il avait toujours l'air désagréable. L'officier contrit esquissa une mimique d'excuse mais, retournant déjà dans « son » tripode, Robur l'ignora.

Jouffroy s'intéressa à ce qui était certainement le poste de pilotage. Un cylindre d'un mètre de haut, surmonté d'un grand creux hémisphérique incliné, devait être le siège du Martien dont l'officier avait entendu dire qu'il ressemblait à un calamar. Devant, à une trentaine de centimètres, un panneau vertical légèrement penché, presque aussi haut que l'homme, décrivait un arc de cercle. Sa surface interne, face au siège, dépourvue de bouton, de levier, de manette ou de gouvernail, était d'un noir profond où se réfléchissait la lumière. Il la nomma « pupitre ».

L'ingénieur explora de ses mains cette surface sombre et lisse. Son index remonta jusqu'au coin supérieur gauche où il accrocha de minuscules reliefs qui, eux aussi, lui rappelèrent le Braille. Sans bruit, la surface noire se couvrit de picots en séquences géométriques régulières et récurrentes que Jouffroy, émerveillé, ne put s'empêcher de toucher. Le tripode vibra soudainement et, surpris, l'homme fit un bond en arrière.

N'entendant aucune récrimination de Robur, Jouffroy voulut se déplacer mais sa cheville heurta une surface dure. Au ras du sol, une trappe, lui arrivant à mi-cuisse, s'était ouverte dans la cloison, dévoilant une niche nimbée de lumière bleutée. L'ingénieur s'accroupit et découvrit deux cylindres verticaux encastrés, qui semblaient de verre, aux extrémités d'un métal entre or et argent. Ils contenaient une matière d'un bleu profond, légèrement luminescente, dans laquelle des taches plus

sombres se déplaçaient comme les plis d'un tissu qui se froisse et se défroisse, probablement un fluide visqueux.

L'ingénieur saisit un des tubes, chaud mais d'une température supportable, puis tira. Le bocal ne bougea pas, comme scellé. Jouffroy insista. La résistance cédant brutalement, il se retrouva assis, manquant de laisser échapper son trophée.

Cylindre sous le bras, l'ingénieur sortit de la cabine puis, une fois sur la porte faisant office de pont-levis, il prit le temps d'admirer sa trouvaille avant de la jeter sur le large filet tendu au-dessus de l'eau pour réceptionner les composants du tripode au fur et à mesure du démontage. L'objet, lointain cousin des ampoules, rebondit plusieurs fois. Un élève-officier courut sur le filet, comme un goéland égaré sur la terre, pour récupérer le tube et le ramener à bord du *Borda*. Jouffroy remarqua alors l'air désapprobateur de Robur qui l'observait.

Le capitaine ingénieur, feignant l'indifférence, retourna à l'intérieur pour extirper le second cylindre. Ce coup-ci, il ne chut pas quand sa proie abandonna toute opposition. Il s'en débarrassa ensuite comme le premier, mais hâtivement car il imaginait déjà découvrir d'autres trésors dans le tripode.

À peine était-il rentré dans le tripode que celui-ci se mit à frémir. Les parois, jusqu'ici uniformes, se fendirent et devinrent une mosaïque de panneaux aux formes variées, cimentées entre elles par du vide. Puis le sol se déroba. Aspiré par le plancher, Jouffroy se sentit tomber, le puzzle autour de lui accompagnant sa chute.

L'homme constata vite que le toit au-dessus de lui descendait à sa suite et risquait de l'aplatir sur le plancher. Il eut à peine le temps de se baisser avant le choc sur l'eau dont la violence se répercuta dans ses jambes. Bloqué par le pupitre, le toit n'écrasa pas Jouffroy mais, concave, il l'emprisonna comme l'aurait fait une cloche de plongée. Alors que l'eau s'engouffrait dans la large fente située entre le sol et le toit, Jouffroy rampa vers le bord. Malheureusement l'ouverture s'avéra trop étroite pour son passage, et ce malgré ses efforts. Peu à peu, ce qui restait de la cabine s'enfonça dans l'eau et l'immersion fut bientôt totale. L'ingénieur, profitant d'une bulle d'air, attendit le contact avec le fond pour augmenter ses chances de soulever le toit qui le condamnait à la noyade. En

vain. La pression sur le toit était trop élevée et l'eau s'insinuait déjà dans le petit espace qu'elle n'avait pas encore submergé. Les secours arriveraient trop tard, s'ils venaient. Résigné, il ferma les yeux...

Robur contempla le tourbillon d'écume. Par chance, les jambes du tripode qui venait de se disloquer avaient versé du côté opposé au *Borda* et arraché les cordages sans entraîner son propre tripode. Le capitaine ingénieur avait prématurément extrait ce qui devait être des cylindres d'énergie et, après un bref temps d'inertie, les parois du tripode avaient cessé d'être solidaires. Le magnétisme ! Les parois de l'habitable étaient maintenues magnétiquement, Robur en était convaincu. Il eut un éphémère émoi pour le décès, inévitable, de Jouffroy : aucune marine n'était préparée aux sauvetages sous-marins et il ne disposait pas ici des moyens appropriés de la Compagnie. Puis il évalua la situation : l'échafaudage avait été détruit. Les marins, disposant des plans, en reconstruiraient un rapidement. En attendant, il ne pouvait ni descendre ni prendre le risque de démonter une quelconque partie du tripode. Par chance, il avait emporté son livre-mémoire de poche. Il pourrait faire un premier bilan et éventuellement avoir quelques échanges avec David Moreau ou Marie Sklodowska. De plus, il devait imaginer un harnachement pour ne rien perdre du tripode dès que les joints magnétiques seraient rompus. Et s'il commençait par cela ?

Chapitre 42

Paris, Champ-de-Mars (France)

Léopold Dufresne s'émerveillait. Le pont roulant surplombait l'arbre gigantesque qui couvrait la totalité du sol de la galerie des Machines, titanesque cathédrale de verre et de métal. Lucy Westenra avait eu l'idée de l'emmener ici en attendant l'arrivée de David Moreau. Elle contemplait d'un air innocent l'immense végétal comme si elle le découvrait avec son frère de circonstance, même si ce dernier espérait que cette fraternité hématophagique serait brève.

Le médecin la regarda discrètement et se demanda si ses yeux verts étaient luminescents dans l'obscurité. Elle était belle mais inquiétante. Comme la veille, elle portait un élégant tailleur bordé de fourrure mais d'un bleu royal, détonant à côté de l'émeraude flamboyant de ses iris. Ses longs cheveux bruns lâchés sur ses épaules, elle incarnait l'élégance. Alors qu'il essayait de lui imaginer un prétendant, forcément étrange, Dufresne tressaillit et, jambes soudainement molles, s'appuya sur la rambarde.

— Un problème, docteur ? s'inquiéta la jeune femme.

— Non, mademoiselle. Une faiblesse passagère.

Le médecin, nauséux, n'avait rien mangé de la matinée, de peur de se sentir un appétit soudain pour le sang.

— Vous êtes fort pâle.

— J'imagine, balbutia Dufresne. Ce doit être le traitement régressif.

— Peut-être. Mais vous ne devriez pas jeûner.

Le médecin jeta un regard de reproche à Lucy qu'il regretta aussitôt et tenta d'effacer d'un sourire contrit. Après tout, il

était en vie grâce à elle, même si le procédé avait des effets secondaires indésirables. Elle sourit. Dufresne crut déceler de la tristesse. Il n'aurait pas aimé être, comme elle, prisonnier de cette situation. Il avait la chance de n'avoir été infecté que récemment et bénéficiait d'une perspective raisonnable de guérison. Comment avait vécu la jeune femme avant d'être aidée par les Moreau ? Le médecin préféra ne pas y penser.

Deux heures plus tard, Dufresne, encore nauséux, prenait le frais devant le pavillon des Arts libéraux, en compagnie d'Armand de Kergaz qui commentait son passage au ministère de la Marine et s'extasiait à l'idée de visiter le sous-marin de la Compagnie des Intelligences Botaniques. Tous les deux feraient partie du prochain « débarquement » en Angleterre. Pour tromper leur attente, ils en étaient venus à comparer leurs hypothèses quant à la discussion en cours qui réunissait Lucy Westenra, Phoebe Ann Moses, David Moreau et Giovanni Verro. À n'en pas douter, il était question de la sécurité de la Compagnie, et peut-être des problèmes posés par les Italiens...

Un fiacre à moteur avec de grandes roues à rayons métalliques apparut. Le pilote casqué de cuir et masqué par d'épaisses lunettes de conduite, était seul.

— Un Peugeot type 9, glissa de Kergaz.

Le médecin ne releva pas. Il ne s'intéressait pas autant que son ami aux nouveautés techniques. Le véhicule se gara au pied de l'escalier et son pilote, une conductrice en fait, ôta lunettes et casque, libérant une abondante chevelure qui oscillait entre brun et gris, tigrée pensa Dufresne.

Elle secoua la tête, posa son couvre-chef et sauta, sans paraître entravée par sa longue robe grise. Elle atterrit gracieusement sur l'asphalte. Une cape courte couvrait à peine ses épaules, comme si elle était insensible au froid. En quelques bonds, elle gravit les marches et arriva entre les deux compagnons sans leur prêter attention puis, de manière inattendue, elle s'immobilisa et se tourna vers Dufresne dont elle scruta le visage.

Misty, intriguée, ressentait l'aura de puissance de ce militaire, en uniforme mais sans arme, une aura qu'elle ne discernait pas chez l'autre militaire arborant un sabre, une aura qu'elle ne percevait jamais chez les humains ordinaires, une aura cependant familière. Ce jeune homme avait belle prestance. Elle sentit ses poils se dresser mais d'une manière fort agréable. Elle sourit.

Le médecin, figé, découvrit un visage aux pommettes hautes, au menton pointu, au petit nez retroussé, mais, malgré ces contours inhabituels, très charmant. Les yeux dorés, en amande, étaient fascinants d'exotisme. Dufresne eut l'impression que les pupilles de la jeune femme s'étiraient à la verticale. Un sourire illumina ce visage.

— Bonjour, mademoiselle. Léopold Dufresne, pour vous servir.

— Bonjour, monsieur. Misty.

Dufresne trouva cette voix remplie d'une douce chaleur, timide peut-être. Derrière la jeune femme, de Kergaz s'amusa de la soudaine connivence entre elle et son ami qui l'avaient relégué à la périphérie de leurs préoccupations.

Lucy surgit du pavillon.

— Nous t'attendons, Misty, dit-elle sèchement. Tu ne devrais pas traîner.

Misty quitta le médecin des yeux et les jeunes femmes se jaugeèrent. La tension n'échappa pas aux deux hommes. Finalement, Misty inclina la tête et entra dans le bâtiment en soufflant. Lucy s'approcha de Dufresne, posa la main sur son épaule, affichant un sourire désolé.

— Je comprends que vous trouviez Misty séduisante, docteur. Toutefois...

Le jeune homme hésita à se rebeller mais il se demanda si la jeune femme était elle aussi comme les vampires. Lucy pressentit la question muette.

— Misty n'est pas hématoophage. Néanmoins, je pense que c'est la puissance que vous communique cette maladie qui l'attire. Une fois guéri, vous ne l'intéresserez plus.

L'étonnement empêcha Dufresne de répondre et Lucy entra dans le pavillon. Le médecin sut, au visage réjoui de son ami, qu'il allait en entendre parler.

La salle était sobre, éclairée par de grandes fenêtres, presque dépourvue de mobilier hormis un buffet ventru en marqueterie ocre et une grande table ronde drapée jusqu'au sol d'une nappe unie couleur sable. David Moreau présidait, rôle qu'il assumait en tant que directeur de la Compagnie. Il avait pris le temps de présenter les membres de la Compagnie aux deux militaires de la Marine. Les cinq personnes, assises, donnaient sens à l'expression « tenir table ronde ».

Les yeux de Marie Sklodowska semblaient perdus dans une équation. Albert Poincaré, qui n'était pas de la famille du mathématicien⁵⁴ avait-il précisé, consultait un livre-mémoire. Second de Robur, il reliait les éventuelles questions à l'ingénieur en chef qui rencontrait quelques problèmes à Dunkerque. À ce propos, Armand de Kergaz et Léopold Dufresne s'interrogèrent du regard, sans réponse, puis le médecin, distrait, se demanda quelle était la fonction de Misty. Elle avait participé à la précédente réunion avec Lucy Westenra et Phoebe Ann Moses. Elle faisait peut-être partie de la sécurité, comme les deux autres demoiselles, une particularité de la Compagnie.

David Moreau annonça que les docteurs Roux et Calmette avaient commencé la culture des micro-organismes à l'institut Toussaint-Béchamp. La Compagnie recevrait sous peu quelques boîtes de Petri pour son laboratoire de biologie où on étudiait le corps des Martiens. Il voulut rassurer ses invités militaires en précisant que les élèves-officiers étaient logés dans un hôtel particulier qui jouxtait le Champ-de-Mars. Des infirmiers prélèveraient quotidiennement leurs expectorations et leur sang afin d'accélérer le processus de culture. Spontanément, Dufresne offrit ses services.

David Moreau évoqua le démontage des tripodes, mal engagé. Il faisait toutefois confiance à Robur pour résoudre les problèmes rencontrés. Préférant limiter la diffusion d'informations, il passa sous silence les événements de Clausthal et de la Salpêtrière.

54. Henri Poincaré (1854-1912).

— Bien. Venons-en à ce qui nous rassemble. Les cabines des tripodes sont dotées de grilles que nous supposons dévolues à la ventilation. Elles filtrent très certainement la fumée noire mais monsieur de Kergaz a pu expérimenter que les micro-organismes pouvaient franchir ce filtre. Et la grippe martienne est mortelle pour les extraterrestres.

David Moreau fit une pause pour mesurer l'effet de ce dernier mot, tout nouveau pour lui, mais personne ne releva.

— C'est dans une situation acrobatique que monsieur de Kergaz a projeté ses bactéries sur cette grille qui, à trente mètres du sol, est inaccessible. Nous ignorons s'il y a un site où des Martiens sont vulnérables hors de leurs engins. Nous ne le saurons qu'une fois de l'autre côté de la Manche. En conséquence, nous devons nous concentrer sur le seul vecteur de contamination envisageable pour l'instant, la grille en question, et la façon de l'atteindre.

— Ce ne sera pas facile, enchaîna Marie Sklodowska. Projeter une solution infectée sous pression est hasardeux et nécessite une trop grande proximité. La solution doit donc être dans un récipient qui se brisera au contact avec la grille de ventilation après avoir été projeté dessus. Toutefois, ce récipient ne doit pas se rompre au moment de l'envoi.

— C'est parfaitement résumé Marie, appuya Poincaré.

— Nous allons réinventer la catapulte, s'exclama Dufresne qui sentit trois regards désapprobateurs et un coup d'œil amusé, celui de son ami.

— Pourquoi pas un trébuchet ? ironisa de Kergaz. Léopold, nous avons une contrainte de légèreté et de mobilité. Et il faut que les sous-marins puissent transborder le matériel.

— Il est bon de le rappeler, en effet, dit David Moreau.

— Des lance-pierres ? tenta le médecin, révisant son idée à la baisse.

— Trop près de la cible, Léopold.

— Peut-on modifier des fusils ?

— Non, répartit Marie Sklodowska. L'impact du marteau ou l'onde de choc de l'explosion rompraient le verre.

Dufresne se tut, à cours d'inspiration. Il avait manifestement servi de Candide pour éliminer les options les plus simples.

— Tout dépend du fusil, lança de Kergaz, soudain heureux de sa passion pour l'histoire des armes. Si on adaptait le fusil de Girandoni⁵⁵ ?

— De quoi parlez-vous, capitaine ? s'enquit David Moreau.

— De fusils à vent, précisa de Kergaz, à air comprimé.

— L'air comprimé supprimerait l'impact et remplacerait l'explosion par une détente soudaine, abonda Marie. Qu'en penses-tu Albert ?

— C'est une piste prometteuse, confirma l'ingénieur en second.

— Il faudra un appareillage moins encombrant et surtout plus pratique que les fusils Girandoni, dit de Kergaz. Je ne doute pas que ce soit possible, la conception de cette arme date de plus d'un siècle. Ces fusils étaient très précis et à répétition. Garder la répétition serait une bonne idée.

— Nous verrons ce qu'il sera possible de faire, assura Poincaré.

— Devons-nous contacter Robur ? demanda David Moreau. Poincaré jeta un œil sur son livre-mémoire.

— Il vient de donner son accord. Je verrai avec lui pour les plans puis la fabrication. Le procédé me paraît bon. Je doute que nous trouvions mieux.

— Je suis aussi d'accord, dit Marie Sklodowska.

55. Fusil à air comprimé et à répétition conçu par l'inventeur italien Bartholomäus Girandoni vers 1779.

Chapitre 43

Paris, marché aux chevaux (France)

Alexandre Cantovella, accroupi, extirpa la pièce d'argent qui dépassait de la bouche du cadavre allongé sur le dos. Il avait pris soin de se ganter pour ne pas laisser ses empreintes. Il se releva et observa la pièce de quatre centimètres de diamètre. Une face était lisse. Sur l'autre, des serpents entrelacés, dont deux dressés comme prêts à mordre, coiffaient la tête d'une femme en fureur. Aucune inscription n'encerclait ni ne soulignait l'effigie et aucun poinçon n'indiquait qui avait frappé cette monnaie. L'inspecteur la montra à son colossal adjoint, toujours aussi à l'étroit dans son costume gris à carreaux ambrés.

— À quoi penses-tu en voyant cela, Barthélémy ?

L'interpellé ne répondit pas. La figure était laide et inquiétante. Le visage aurait pu être joli s'il n'y avait eu cette rage, et cette coiffure.

— Ne reste pas pétrifié, Barthélémy. Ne reconnais-tu pas la Méduse ?

— La Méduse ? s'étonna Bazoche qui pensa à l'animal gélatineux.

— Une Gorgone ! Ces femmes de la mythologie grecque qui, d'un regard, transformait un homme en pierre.

L'inspecteur adjoint hésita puis les souvenirs firent surface.

— Ah oui. Elle a eu la tête coupée, non ? Mais par qui ?

— Je ne sais pas, je n'étais pas chargé de l'enquête.

Cantovella considéra le marché aux Chevaux⁵⁶, coincé entre les boulevards Saint-Marcel et de l'Hôpital : une succession de

56. Marché qui dura de 1642 à 1907, à côté de la Salpêtrière, plutôt tourné vers le cheval de trait, de travail, « d'occasion ».

toits soutenus par des poteaux métalliques, des box, des chevaux, des harangueurs, sûrement des maquignons, une odeur forte d'animaux et de crottin, les fétus de paille constellant le sol... L'inspecteur spécial s'inquiéta pour sa monture liée au fourgon hippomobile sur lequel était venu son adjoint. Ici, une partie des chevaux était destinée à la boucherie.

Cantovella s'intéressa à nouveau au corps. L'homme avait été tué en plein jour. Le jeune inspecteur en costume de flanelle gris, qui piétinait à cause du froid, avait profité du laps de temps entre le moment où il avait envoyé un agent quérir la Sûreté Générale et l'arrivée de celle-ci pour glaner quelques témoignages. La victime était tombée sans un bruit. Un homme s'était penché comme pour lui porter secours mais s'était relevé pour partir. La description se limitait à un chapeau de feutre noir à large bord, comme Aristide Bruant sur les affiches, et une cape, noire elle aussi.

En s'attardant sur le visage du défunt, Cantovella lui trouva un air de parenté avec les Italiens qu'il avait interrogés le matin même. Il ne savait quel sens donner à la Méduse. Giovanni Verro aurait peut-être une explication et pourrait éventuellement identifier la victime. Quant au décès, l'inspecteur spécial avait vu assez d'agressions pour affirmer que celui qui avait manié le poignard était un expert. Un coup droit au cœur, comme en témoignait le sang qui maculait les vêtements sur la poitrine.

— Puis-je disposer ? hasarda le jeune inspecteur qui n'en revenait toujours pas de l'accoutrement bizarre de l'homme de la Sûreté Générale.

— Disposer de quoi ? fit Cantovella, quittant ses pensées.

— Euh... Je demandais si je pouvais partir.

— Pour quoi faire ? Vous êtes utile ici, et vous avez fait ce qu'il fallait. Inspecteur... ?

— Inspecteur provisoire Eugène Tissandier, monsieur, répartit le jeune homme dont le visage exprimait ses doutes.

Cantovella sourit du « monsieur » qui le hissait dans la hiérarchie.

— La consigne est d'avertir immédiatement la Sûreté Générale de tout crime étrange ou qui impliquerait des ressortissants étrangers. Il semblerait que vous ayez gagné sur les deux

tableaux. Néanmoins, vous m'avez parlé d'un cas similaire, ce matin, à l'abattoir de Villejuif⁵⁷. En quoi est-il similaire ?

— Euh... L'homme a été tué de la même façon. Il ressemblait à celui-ci et il y avait la même pièce dans la bouche.

— C'était donc étrange, et il s'agissait peut-être d'un ressortissant étranger.

— Euh... Oui. Mais pourquoi êtes-vous certain que ce sont des étrangers ?

— Bonne question. Je concède que certains faits vous sont... étrangers. Cependant, l'étrangeté étant incontestable, pourquoi n'a-t-on pas, cette fois-là, avisé la Sûreté Générale ?

— Euh... Le commissaire n'a pas jugé cela utile.

— Pas utile ? Qui est ce commissaire ?

— Euh... Le commissaire de Beaucourt, monsieur.

— Noté. Y a-t-il eu d'autres événements insolites dans le quartier ?

— Euh... Eh bien, euh...

— Nous n'allons pas y passer la soirée, inspecteur. Si, au cours d'un interrogatoire, vous ponctuez toutes vos questions par des « euh », vous aurez quelques peines à obtenir des réponses.

— Oui, euh..., monsieur.

— Alors ! Quel fait extraordinaire est coincé dans votre gorge ?

— Euh..., commença Tissandier qui se fit violence. En début d'après-midi, deux gardiens de la paix ont été retrouvés morts, à la gare aux marchandises côté rue Picard.

— C'est un crime qui ne doit pas demeurer impuni mais je ne vois pas en quoi cela concernerait la Sûreté Générale.

— Eh bien... On a retrouvé, en boule à côté de leurs corps, le portrait tout frais imprimé que la Sûreté Générale a fait distribuer.

— Vous voyez quand vous voulez. C'est effectivement pour nous.

Cantovella grimaça. Les deux policiers avaient probablement croisé Andrea Filippone, l'identifiant grâce au portrait. Malgré l'injonction de rester à distance, ils avaient dû vouloir faire du

57. Un des cinq abattoirs de Paris créés par Napoléon I^{er}, situé au nord de la place d'Italie.

zèle. Le Calabrais était donc à Paris. Et quelqu'un s'en prenait à ses sbires. Que signifiaient les pièces à tête de Méduse ?

L'inspecteur spécial visualisa la géographie des scènes de crime. L'abattoir de Villejuif au nord de la place d'Italie, le marché aux chevaux jouxtant l'église Saint-Marcel et la gare aux marchandises du Chemin de fer d'Orléans étaient les sommets d'un triangle qui entourait l'Hôpital de la Salpêtrière. S'il ne s'agissait pas d'une coïncidence, quelque chose, ou quelqu'un, y attirait Filippone.

Du remue-ménage attira l'attention de Cantovella. Des policiers en uniforme bloquaient le passage à une jeune femme à l'air buté et à un jeune homme à la contenance aussi échevelée que sa coiffure. Chacun portait une mallette de travail en cuir. L'inspecteur spécial intervint.

— Ils sont avec moi.

Les nouveaux arrivants avancèrent jusqu'au cadavre et s'immobilisèrent. Tissandier dévisagea la jeune femme aux cheveux bruns ondulés et aux yeux d'un bleu presque transparent, étonné de voir une représentante du sexe faible intervenir sur une enquête policière. En retour, il reçut un regard glacial. Il rougit et baissa les yeux, confus de la trouver jolie.

— Mademoiselle Lobbia représente le laboratoire d'anthropométrie judiciaire de monsieur Bertillon, dit Cantovella d'un ton solennel. Par ailleurs, elle représente aussi le laboratoire de chimie de monsieur Girard. Elle a eu la bonté d'attraper dans son fiacre monsieur Combes qui a suivi les cours de médecine légale du docteur Brouardel.

Le fiacre n'avait fait qu'un léger détour par le vétuste hôpital de La Pitié, à l'ouest du jardin des Plantes et tout proche du marché, pour y prendre le médecin. La jeune femme gratifia Cantovella d'un grand sourire, inclina la tête vers Bazoche qui lui rendit son salut et dédaigna le jeune inspecteur. Le légiste salua distraitement l'assemblée.

— Giuliana ! Hilarion ! Je vous présente l'inspecteur euh... Tissandier. (Ce dernier se rembrunit de la pique.) Inspecteur ! l'interpella Cantovella. Vous veillerez à ce que le travail de ces deux personnes s'effectue dans de bonnes conditions. Un fourgon mortuaire vous rejoindra. Quand monsieur Combes l'estimera pertinent, le corps sera enlevé puis emmené sur l'île de la Cité.

— L'île de la Cité ?

— À la morgue évidemment. Vous ne savez pas où elle se situe ?

— Euh... Si. Derrière les jardins de l'Archevêché.

Cantovella trouva son ton un peu trop soumis et jeta un regard insistant à Giuliana. Il espéra qu'elle n'abuserait pas de l'autorité indirectement déléguée. Semblant parfaitement suivre le fil de ses pensées, elle lui adressa un sourire mutin.

Chapitre 44

Douvres (Angleterre)

Le sergent McDonnell transpirait à grosses gouttes. Sa plaie recousue lui donnait l'impression qu'elle allait céder. Il se rallongea sur son lit. Il aurait dû écouter le docteur Watson et ne pas se lever pour aller uriner, mais il trouvait dégradant de le faire dans un récipient. Il serra les dents. Peter Townsend, le télégraphiste, bras ballants, ne savait quoi faire. Il avait aidé le fusilier de marine à se déplacer mais il n'osait pas faire plus de peur de froisser sa dignité.

Un homme, dont l'épaisse moustache soulignait un visage rond faussement juvénile, entra dans la pièce qui tenait lieu de chambre à McDonnell. Ce dernier se redressa pour identifier le visiteur. Arthur Edward Waite, grand maître de l'Ordre hermétique de l'Aube dorée et shérif par intérim, paraissait contrarié.

Waite venait de parler avec Henry Postman, le télégraphiste qui remplaçait le défunt Alvin Lee. Samuel Liddell MacGregor Mathers, maître de la loge parisienne de l'Aube dorée, avait répondu à son message par un laconique « Heureux que vous soyez en vie » sans autre commentaire. Le grand maître fulminait. Il avait explicitement demandé les conseils de la Société du Vrîl, ce que Mathers avait sciemment ignoré. Il se demanda si la loge parisienne, sans nouvelles depuis plusieurs mois, n'avait pas pris goût à l'indépendance.

Waite revint à ses préoccupations immédiates. Les hommes qu'il avait envoyés à Douvres pour prendre le contrôle du télégraphe avaient échoué. Par conséquent, il ne contrôlerait pas l'unique moyen de communication avec le continent et ne

serait pas en mesure d'accroître son influence politique sur le Kent. Fort heureusement, personne ne pouvait faire le rapprochement entre l'attaque et lui : nul n'avait a priori survécu et, par conséquent, nul ne pourrait révéler son implication. Quant à ses relations avec la Société du Vrîl, seul Postman était au courant et ce dernier, s'imaginant sans doute avoir transmis des messages occultes, n'avait aucune raison de suspecter une quelconque trahison.

L'irruption des tripodes avait mis un terme à l'assaut de ses hommes. Ceux-ci avaient disparu dans la fumée noire, ainsi qu'Allan Quatermain et deux policiers. McDonnell n'avait survécu que par miracle. La donne avait changé. Les Martiens, sortis de leur temporaire léthargie, ne cessaient de parcourir le pays, traquant le moindre humain. Le trajet depuis Canterbury en avait été rendu périlleux.

— Comment allez-vous, sergent ?

— Assez bien, monsieur, répondit froidement Erwin McDonnell.

Townsend toisa le grand maître et se rapprocha du militaire comme pour marquer sa solidarité.

— Dans combien de temps serez-vous sur pieds ?

— Le docteur Watson a sous-entendu que ce ne serait pas pour demain.

— C'est fâcheux mais pas rédhibitoire.

McDonnell se mit sur ses coudes pour mieux observer Waite qui poursuivait :

— J'ai une proposition à vous faire. Le poste de monsieur Quatermain est vacant.

— Je croyais que vous occupiez vous-même ce poste.

— Certes, mais il ne s'agit que d'une mesure provisoire.

— Vous voudriez donc que je dirige la police du Kent.

— Que vous repreniez le poste de shérif, en effet.

McDonnell s'interrogea sur ce qui motivait la proposition de Waite : le télégramme qui semblait l'avoir déçu, la future action franco-britannique, l'effervescence des Martiens, la combinaison des trois, autre chose ? Il n'appréciait pas le grand maître et se sentait soupçonneux à son égard, mais rien n'était cette méfiance intuitive hormis l'attitude hostile du défunt Quatermain. Il tâta le terrain.

— Vous savez, monsieur, ma mission est de protéger le télégraphe et aussi d'organiser les échanges de messages avec notre gouvernement.

— Évidemment, sergent, répartit Waite qui avait anticipé cette objection. Il n'est pas question de vous soustraire à cette mission. Vous dirigerez tout cela d'ici et je vous enverrai les équipes de messagers que j'aurai organisées.

Waite tenait compte de ce qui se passait en France. Selon le télégramme de Lord Dufferin, les Français préparaient avec la *Royal Navy* une opération susceptible de repousser l'envahisseur. De son côté, McDonnell estima qu'il était dangereux de s'opposer au grand maître et qu'il valait mieux, pour l'instant, accepter cette alliance inattendue.

— Il faut un détachement permanent de policiers, à Douvres je veux dire.

— Bien entendu.

— Vous n'ignorez pas que je ne suis pas vraiment en état.

— Nous patienterons.

— Alors j'accepte.

Chapitre 45

Paris, XIII^e arrondissement (France)

Depuis la Cité Doré, ruelle qui prolongeait la rue Bruant, Andrea Filippone observait les trois voitures à moteur garées le long de l'Hôpital de la Salpêtrière. Les informations de l'infirmier, qui avait vendu à Krupp les renseignements concernant un certain Cornelian revenu à la vie comme par magie, se révélaient exactes.

L'infirmier avait rapporté à Filippone les préparatifs pour le départ de ce Cornelian mais aussi de son voisin de chambre, un Anglais, et de son infirmière. Ayant appris que le psychiatre avait une relation privilégiée avec le docteur Moreau, le Calabrais avait déduit que ce serait la Compagnie des Intelligences Botaniques qui viendrait chercher Cornelian et les témoins de son retour à la vie. Nul besoin d'intervenir à l'intérieur de l'hospice, il suffisait de patienter. Grâce à l'infirmier, qui pourrissait maintenant au fond de la Seine, Filippone savait que l'évacuation se ferait à l'opposé de l'entrée principale.

Cette fois-ci, Filippone n'avait impliqué que des Siciliens, pour ménager sa *Ndrina* mais surtout pour les exploiter tant qu'ils croyaient à la légende des *Beati Paoli* qu'il avait ressuscitée pour mieux les recruter. Afin de les motiver, il avait agité le chiffon rouge de la trahison de Verro, qui avait manifestement cédé à l'idéal chevaleresque de cette société secrète. Le Calabrais avait même imputé au jeune homme la disparition des deux Siciliens manquant à l'appel, ce qu'il avait d'ailleurs lui-même cru jusqu'à ce qu'un de ses lieutenants lui rapportât que Verro n'avait pas quitté le Champ-de-Mars. Concluant à une querelle entre ces Siciliens et des criminels locaux, il n'avait

pas jugé bon de suspendre l'opération en cours, bien que la police française fût à ses trousses, comme en témoignait le portrait en possession des agents qu'il avait occis.

Un groupe de personnes sortit enfin de l'hôpital pour se diriger vers les voitures sur lesquelles attendaient les hommes en noir de la Compagnie. Filippone reconnut la « belle » de Dunkerque, la créature qui avait reçu une balle en pleine poitrine mais s'était relevée. En bleu flamboyant, elle ne passait pas inaperçue. Elle s'installa avec une autre femme coiffée de blanc, l'infirmière, à l'arrière de la voiture du milieu. Verro s'assit à côté du chauffeur, peut-être sous la surveillance de la gravure de mode indigo, ce qui aurait été logique puisqu'il avait rejoint la Compagnie à la faveur d'une trahison.

Un homme qui, même vu de loin, ne pouvait être que britannique, monta dans le véhicule de tête en compagnie de trois vigiles. Un autre homme, châtain, vêtu classiquement, rejoignit trois autres employés dans la voiture de queue. Le premier devait être le témoin anglais et le second Cornelian, même si, d'où il était, Filippone ne pouvait vérifier la couleur de ses yeux.

Le véhicule de tête, celui du Britannique, démarra. Quelques instants plus tard, il disparut dans le virage. Les autres voitures ne bougèrent pas. La « belle » ne semblait pas décidée à faire démarrer son véhicule ni le troisième qui attendait derrière. Un leurre ! La Compagnie utilisait le témoin anglais pour débusquer un éventuel guet-apens. Filippone apprécia la manœuvre.

Un coup de vent arracha le calot blanc de l'infirmière. Verro sauta de la voiture pour suivre le couvre-chef qui volait vers l'Hôpital. Filippone eut un rictus sardonique. Jouer au galant sauvait temporairement la vie du traître qui échapperait à l'explosion. Il tendit le bras, trois doigts levés pour indiquer dans quelle voiture était la cible : le signal qu'attendaient ses hommes pour passer à l'action.

Lucy Westenra perçut la mèche incandescente avant que l'ouvrier ne lançât la sphère noire. L'objet disparut sous la voiture. Sans réfléchir, elle agrippa l'infirmière et poussa le plus

fort possible sur ses jambes. La bombe explosa. Elle sentit dans son dos le souffle qui la propulsa vers la pelouse, lacérant tissus et peau. Par chance, son corps s'interposa entre sa protégée et les éclats. Les deux femmes atterrirent près de Verro, lui-même renversé par l'onde de choc. Lucy maintint Pamela Underwood jusqu'à ce qu'elle fût assise, tétanisée de stupeur, puis elle se relâcha et tomba à genoux, étourdie. Verro, à quatre pattes et abasourdi, regarda derrière elle.

Des coups de feu retentirent. Malgré la douleur, ses facultés ne l'empêchant pas de souffrir, Lucy pivota. Le pilote gisait sous la voiture retournée. Dans le véhicule de queue, elle compta deux vigiles, blessés ou pire, puis vit le troisième allongé sur les pavés. Jared Cornelian n'était plus là. Elle entendit de nouveaux tirs, lointains, et s'inquiéta pour Herbert George Wells. Elle se leva et repéra quatre hommes en tenues d'ouvrier qui éloignaient le voyageur du futur vers une petite rue où ils n'allaient pas tarder à disparaître. Cornelian n'opposait aucune résistance. Lucy soupira. La personne à protéger en priorité était l'infirmière. Elle ne pouvait pas la laisser seule. Elle chercha en haut des immeubles et crut apercevoir une ombre. C'était à Misty de jouer.

— Mon Dieu, votre dos ! s'écria Pamela.

— Ce n'est rien, répondit Lucy.

— Mais votre dos est en charpie !

— Vous exagérez, mademoiselle. D'ici demain, il n'y paraîtra plus.

Lucy devinait sans peine les questions qui taraudaient l'infirmière, incrédule devant son indifférence aux blessures, mais ce n'était pas le moment de s'appesantir. Elle constata que Verro se redressait. Il avait l'air indemne. Elle lui indiqua la ruelle où avaient disparu les kidnappeurs.

— Giovanni ! Allez prêter main-forte à Misty.

Le Sicilien, endolori, se contenta d'un vague salut de la main. Il sortit un pistolet et se mit à courir.

Alexandre Cantovella guidait son cheval vers le boulevard de l'Hôpital quand il entendit l'explosion. La Salpêtrière ! Sa

prémonition se vérifiait ! Mais l'attentat n'avait pas eu lieu à l'entrée de l'hospice. Une série de détonations succéda au silence. L'inspecteur spécial estima que le son provenait de l'autre côté de l'Hôpital. Il jeta un œil à Bazoche qui agitait déjà les rênes de son fourgon hippomobile. Cantovella lança sa monture. D'autres coups de feu, plus lointains, claquèrent.

Pour éviter piétons et véhicules, l'inspecteur traversa le grand jardin sur le gazon duquel il atteignit le galop. Il ignora les regards consternés et imagina les futures plaintes. Loin devant, la foule avait ce mouvement centrifuge qui éloigne les personnes sensées de l'œil du cyclone. Il longea plusieurs bâtiments et déboucha à l'extrémité de la Salpêtrière.

L'inspecteur tira sur les rênes. Il repéra une première voiture, vide, et une seconde, renversée. Sur le pavé, une femme rousse, en tenue d'infirmière, prodiguait des soins à un homme allongé, vêtu de noir. Trois autres hommes étaient alignés parallèlement au premier. Une autre femme, debout, les mains sur les hanches, dont le tailleur bleu vif, lacéré dans le dos, laissait pendre des lanières de tissu blanc maculé de sang, supervisait la scène. Cantovella ne connaissait qu'une personne capable d'être aussi peu incommodée par d'apparentes blessures graves, miraculeusement sans séquelles. Il descendit de cheval.

— Mademoiselle Westenra !

L'interpellée fit volte-face. Ses yeux verts brillèrent.

— Ah ! Inspecteur. Vous tombez à point nommé.

— Allez-vous bien ?

— Mis à part que je me présente à vous encore une fois en tenue négligée, je vais bien. Ce qui n'est pas le cas de tout le monde.

— Ces messieurs...

— Nous déplorons deux morts.

— Trois, fit l'infirmière d'une petite voix.

L'inspecteur regarda son visage, pâle, même pour une rouquine. Malgré son désarroi évident, elle s'approcha d'un autre homme, dernier rescapé potentiel.

— L'action atténue son état de choc, dit Lucy en désignant Miss Underwood à Cantovella.

— Que s'est-il passé ? demanda celui-ci.

— Des bandits ont enlevé monsieur Cornelian.

— Qui est ?

— Je vous expliquerai plus tard. Je vous fais perdre du temps. Ils sont partis par là.

La jeune femme montra la Cité Doré.

— Je m'étonne que vous ne les poursuiviez pas, remarqua Cantovella en mettant le pied à l'étrier.

— Je dois veiller sur Miss Underwood. Mais monsieur Verro et Misty sont partis à leur suite.

— Monsieur Verro ?

— Lui-même.

L'inspecteur spécial ne demanda pas qui était Misty. Un bruit de sabots signala l'arrivée de Bazoche. Le fourgon tangua dangereusement.

— Je vous laisse en compagnie de mon adjoint, mademoiselle. Il va gérer cette scène de crime.

— Je m'en remettrai donc à lui, inspecteur.

En selle, Cantovella fit un signe à Bazoche qui opina puis il s'élança.

— Je suis impressionné, s'exclama Andrea Filippone qui l'était réellement.

Tout en se tenant à distance respectable, lui et trois acolytes pointaient leurs pistolets vers une jeune femme au corps élané, en simple caleçon de dentelle et corselet, pieds nus, qui les regardait farouchement. À ses côtés, la cible, Jared Cornelian, regardait le sol avec détachement, masquant ainsi la couleur de ses yeux. Autour, quatre corps aux vêtements d'ouvrier dessinaient une fleur aux pétales tordus. Du sang coulait encore par leurs carotides tranchées.

Le Calabrais se félicita d'avoir décidé de rejoindre l'équipe chargée de conduire le captif vers le point de rendez-vous. Cornelian avait failli lui échapper mais il ne pouvait vraiment en vouloir à ses quatre hommes qui avaient payé de leur vie leur faiblesse. La jeune femme, une vraie furie, était tombée du toit sur eux comme une chatte sur des souris. Filippone trouva effectivement une allure féline à ce joli minois aux yeux dorés.

Ses trois comparses ricanèrent, animés de pensées salaces. Les sots imaginaient qu'elle pouvait être une proie. Pourtant, ils avaient vu, comme lui, cette Femme-Chatte à l'œuvre. Il les avait même empêchés d'intervenir pour jouir du spectacle rare d'une des créatures du docteur Moreau en action. Il n'était pas déçu.

Filippone se concentra sur le problème plus immédiat que lui posait cette invitée inattendue qui s'interposait entre lui et Cornelian. Tirer exposerait la cible car la tigresse se déplaçait très vite. Négociateur pourrait la distraire mais il ne la sentait pas assez stupide pour qu'elle pût croire qu'il la laisserait vivre si elle lui cédait Cornelian. Il fallait néanmoins l'écartier.

— Je n'ai aucun grief contre vous, dit-il en français. Si vous me laissez emmener cet homme, vous aurez la vie sauve.

— Je ne peux pas vous laisser l'emmener, répartit Misty.

— Je comprends, mais je ne peux pas partir sans lui.

Misty recula et plaça ses griffes sur la gorge de Cornelian.

— Mort, il ne vous sera d'aucune utilité.

Interloqué, le Calabrais estima que la minette ne plaisantait pas. Il vit enfin le regard rouge orangé de Cornelian. Celui-ci brillait d'une lueur amusée. L'homme, indifférent, ne montrait aucun signe d'inquiétude. Filippone tressaillit. Quelque chose clochait. La « belle » était restée avec l'infirmière au lieu de suivre la cible. Était-ce anormal ? La tigresse aurait pu suffire pour ramener Cornelian et c'était sans doute ce que la « belle » avait cru.

— Je peux aussi vous tuer tous les deux, lança-t-il.

— L'essentiel est que monsieur Cornelian meure.

De mémoire de kidnappeur, jamais un garde du corps n'avait menacé de tuer la personne qu'il était censé protéger, ce avec le consentement tacite de celle-ci. Toutefois, le Calabrais ne pouvait se résoudre à laisser la Compagnie récupérer Cornelian vivant.

— Filippone ! tonna une voix masculine derrière les malfrats. Tu as trahi les *Beati Paoli* !

Pistolet au poing, Giovanni Verro, essoufflé par sa course, n'avait pu s'empêcher de crier cette accusation qui couvait depuis si longtemps dans son cœur. Alors qu'il tirait sur un des bandits, un poignard passa en sifflant par-dessus son épaule

pour finir sa course dans la gorge d'un second malfaiteur. Le jeune homme, choqué, n'osa pas se retourner.

Filippone fit volte-face, reconnut Verro, mais se demanda furtivement qui, derrière le Sicilien, s'éclipsait dans une rue latérale. Un homme, dont le seul souvenir serait une longue cape et un visage dans l'ombre d'un chapeau à large bord. Se ressaisissant, le Calabrais s'écarta pour tirer sur Jared Cornelian, qu'il refusait de perdre au profit de la Compagnie, et l'atteignit en plein front. Il lança un « Couvre-moi » à son dernier acolyte puis partit en courant vers la place Pinel. Visiblement, le larron hésita, mais le Sicilien, ne lui laissant pas le temps de décider, pressa la gâchette.

Au même moment arriva une monture lancée au galop. Tout en tirant fort sur les rênes, le cavalier, coiffé d'un curieux chapeau à deux visières, dégaina un revolver.

— On ne bouge pas ! cria Cantovella.

Verro baissa son arme. La féline se ramassa sur elle-même.

— Non, Misty ! C'est un policier. Je le connais.

— Giovanni Verro ?

— Oui, inspecteur.

Cantovella sauta de cheval. Il évalua la situation puis s'attarda plus particulièrement sur les victimes apparentes d'une bête féroce. Il jaugea la jeune femme qui le défiait de son regard jaune aux pupilles fendues.

— Qui est cette demoiselle en tenue sportive ?

— Misty, répondit Verro.

— Laissez-moi deviner. Elle fait partie de la sécurité de la Compagnie.

— Oui, inspecteur.

Une pensée oubliée bouscula Misty.

— Wells !

— Quoi, Misty ? s'inquiéta Verro.

— Dites à Lucy que je m'occupe de monsieur Wells.

Et avant même qu'il réagît, la jeune femme escalada le mur le plus proche. Quand elle disparut sur le toit, Cantovella était encore ébahi.

— Les critères d'embauche du personnel féminin de la Compagnie sont particuliers.

— Je ne sais pas, inspecteur, lâcha Verro.

Dédaignant les trois cadavres morts de manière conventionnelle, Cantovella désigna les corps étrangement mutilés qui entouraient l'espace abandonné par Misty.

— Est-ce son œuvre ?

— Je crois. Des hommes de Filippone.

— Une tigresse. Il ne manquerait plus qu'on en fasse des brigades. Et l'homme qui a pris une balle en plein front ?

— Monsieur Cornelian. C'est Filippone qui l'a tué.

— Je vois. Et les autres...

— Des hommes de Filippone. J'en ai tué deux.

— Et le troisième, victime de notre chatte de gouttière ?

Perplexe, Verro scruta le visage du policier avant de comprendre qu'il parlait de la femme féline.

— Non. Ce n'est pas Misty.

— Qui donc alors ? s'étonna Cantovella.

— Je ne sais pas, balbutia Verro. J'ai juste vu passer sa lame avant qu'elle...

Le Sicilien termina sa phrase sur un geste éloquent en direction de la victime du poignard. Cantovella s'approcha du corps. Une dague était enfoncée jusqu'à la garde, en plein cœur. Le policier s'accroupit puis entrouvrit la bouche du cadavre. Ne trouvant rien, il se releva.

— Vous cherchez quelque chose ? demanda Verro.

— Une pièce.

La réponse étonna le jeune homme qui haussa les épaules pour chasser une soudaine curiosité. Machinalement, il balaya les pavés du regard. Un reflet retint son attention. Il s'approcha et découvrit une rondelle en argent d'environ quatre centimètres de diamètre.

— Il y a une pièce ici, inspecteur, dit Verro en la ramassant.

Au premier coup d'œil, il se tétanisa. Cantovella, intrigué par son attitude, le rejoignit.

— Auriez-vous aperçu un fantôme ?

Le Sicilien ne répondit pas. Le policier observa la pièce posée au creux de la main du jeune homme : une femme en colère à la chevelure serpentine les dévisageait. Il s'agissait de la même figure qu'au marché aux chevaux.

— Pour une surprise, s'exclama l'inspecteur spécial, c'est une surprise. Ce sera la troisième de la journée. C'est l'année des Méduses.

Verro resta immobile, fasciné.

— Je ne voudrais pas paraître désobligeant, insista Cantovella, mais, comme vous venez d'être touché par la grâce d'une révélation, j'aimerais assez que vous la partagiez.

Verro lui jeta un œil absent puis réalisa que le policier voulait savoir ce qui le remuait ainsi.

— Pardon, inspecteur. C'est... C'est... Non. Ce n'est pas possible.

— Apparemment, c'est possible.

— C'est le signe des *Beati Paoli* !

— Arrêtez-moi si je me trompe mais vous êtes un *Beati Paoli*.

— Oui, mais...

— Mais ?

— Ce signe est une légende. C'est la condamnation des *Beati Paoli*.

— Voilà qui est fâcheux. Je n'apprécie guère la concurrence privée. Bien ! Puisque vous semblez dans le secret des dieux, expliquez-moi cette Méduse.

— La légende dit que la tête de Méduse a été enterrée en Sicile et qu'elle sera déterrée un jour pour pétrifier les ennemis de la Sicile.

— Donc, une légende vous a aidé.

Le visage de Verro exprima sa propre surprise. Cantovella leva la tête et scruta les toits déserts. Il se demanda si Misty avait vu l'allié impromptu mais il avait une tâche plus urgente : sécuriser la scène de crime, de guerre plutôt, là où la bombe avait explosé sous la voiture de Lucy Westenra. Cet événement ne resterait pas longtemps dans l'ombre, la presse allait s'en donner à cœur joie.

Lucy ruminait son impuissance. Verro lui avait annoncé le trépas de Cornelian et le départ de Misty à la recherche de Wells, dont la voiture avait été retrouvée avec deux employés blessés et un décédé. Le bilan de la journée était lourd. Elle avait l'impression d'avoir failli.

Cantovella et son gigantesque adjoint avaient cédé la place à la jeune femme en noir qui, actuellement, inspectait le véhicule

intact, et au médecin légiste qui, ayant fini son examen des corps, attendait le fourgon mortuaire. Si Giuliana Lobbia, une scientifique qui aurait sûrement eu sa place au sein de la Compagnie, respirait la joie de vivre, Hilarion Combes, avec ses airs souffreteux, semblait sortir de l'imagination fiévreuse d'un écrivain romantique.

Quand la jeune femme aurait terminé, Lucy pourrait emmener Miss Underwood en sûreté au Champ-de-Mars. En pensant à Giuliana, elle se demanda pourquoi celle-ci avait pris un air pincé quand Cantovella l'avait présentée en tant que responsable de la sécurité de la Compagnie.

Chapitre 46

Paris, hôtel Beauharnais, ambassade d'Allemagne (France)

La nuit déclinait quand les gardes de l'ambassade, sur l'ordre du secrétaire Gerhard Klein, ouvrirent le portail au fiacre qui attendait devant. Au pied des marches de la porte impériale, trois hommes descendirent de la voiture, dont un aux mains liées. Le secrétaire les guida sur le flanc du bâtiment vers un escalier qu'ils descendirent pour gagner le sous-sol. Les plantons refermèrent la grille.

Misty avait retrouvé le chef des assaillants de la Salpêtrière. Elle l'avait pisté, sautant de toit en toit et l'avait vu monter dans une voiture hippomobile. Puis elle avait suivi, tant bien que mal, le véhicule jusqu'à l'ambassade d'Allemagne. Si elle avait su que Wells était dans le fiacre, elle aurait agi, mais elle venait seulement de le découvrir.

Maintenant, elle devait attendre. L'ambassade était un territoire étranger et il fallait éviter les incidents diplomatiques. Misty frissonna. Elle était toujours en caleçon et corselet-gorge. Elle endurait assez bien le froid mais, pour une fois, elle regretta de ne pas avoir plus de pelage qu'une femme normale.

Andrea Filippone fit un signe à son garde de corps pour que ce celui-ci attachât Herbert George Wells sur la chaise au milieu de la cave.

— Je n'ai rien pu en tirer, maugréa-t-il. Il ne parle ni italien ni français. Un foutu Anglais !

— Ce n'est plus de votre ressort, monsieur Filippone, fit Gerhard Klein en français.

Le Calabrais jeta un œil noir au secrétaire de l'ambassade qui le regardait avec dédain. Il lui aurait volontiers fait ravalier sa morgue mais il représentait Krupp, son commanditaire, et servait d'agent de liaison avec l'ambassadeur, membre de la Société du Vrîl.

— Aviez-vous besoin de mettre Paris à feu et à sang ? demanda Klein d'un ton cassant.

— Ce qui compte, c'est le résultat.

— Parlons-en du résultat ! Jared Cornelian, dont vous deviez vous assurer, est mort. (Filippone se garda de préciser qu'il était l'auteur de ce trépas.) Monsieur Krupp sera sûrement désappointé de ce nouvel échec.

Le Calabrais grimaça. L'Allemand n'avait pas complètement tort.

— Cet Anglais, voisin de chambre de Cornelian, semblait assez important pour que la Compagnie l'emmène.

— Seulement parce qu'il a côtoyé votre cible, ironisa Klein.

— Il a peut-être des choses à dire.

— Peut-être.

— La tigresse du docteur Moreau n'avait pas l'intention de me laisser Cornelian vivant !

Le Calabrais aurait voulu comprendre pourquoi la mort de l'homme aux iris rouges était préférable aux yeux de la femme en tenue légère.

— C'est ce que vous avez expliqué, en effet.

— N'est-ce pas bizarre ? Et trouvez-vous logique que la responsable de la sécurité soit restée avec l'infirmière ?

— C'est étrange, j'en conviens. Mais, maintenant, toutes ces questions ne vous concernent plus. Le docteur Schmidt, qui parle anglais, saura obtenir les réponses pour peu qu'elles existent.

Wells, qui feignait de ne rien saisir du dialogue en français, s'inquiéta des méthodes que pourrait employer ce docteur Schmidt.

— Il est temps que vous partiez, jeta Klein. Officiellement, vous n'êtes pas ici. Disparaissez avant que le soleil ait fini de se lever.

Filippone contint sa colère mais il n'était pas en position de protester.

Misty se redressa, prête à bondir du toit où elle avait établi son poste d'observation. Deux hommes approchèrent du fiacre, le chef des bandits et l'inconnu qui en était descendu avec lui. Quand ils furent dans la voiture, le cocher fouetta les chevaux. Les plantons ouvrirent le portail pour le refermer après le passage du véhicule. Misty conclut que Wells était encore dans l'ambassade, a priori au sous-sol.

Une heure plus tard, un autre fiacre passa sans encombre le contrôle des gardes à la grille. Avant même que le portail fût refermé, un troisième fiacre arriva. Les plantons eurent à son égard une attitude plus déférente. La voiture s'attarda. Un homme se pencha par la portière pour parler au garde qui s'était approché à son invite.

Misty s'interrogea sur l'identité du nouvel arrivant, mais elle éluda cette question d'un haussement d'épaules ; ce genre de préoccupation inutile ne changerait en rien la situation de Wells. Elle ne pouvait par conséquent pas s'éclipser. Par chance, un peu d'eau stagnait dans les gouttières et une souris s'y était trop enhardie pour sa propre survie. Elle ignorait combien de temps elle pourrait tenir ainsi.

Wilhelm Eduard von Schoen, le conseiller de l'ambassadeur, descendit de son fiacre. Pensif et bénissant la curiosité des gardes, il monta l'escalier entre les deux colonnes. Il venait d'apprendre qu'un homme était détenu au sous-sol. Le prisonnier avait été amené par deux Italiens. Ce criminel qui travaillait pour Krupp devait en faire partie. Le conseiller avait aussi appris que le docteur Schmidt, sinistre homme de main de la Société du Vrîl, l'avait précédé de très peu. Il connaissait

bien la réputation du « médecin », celle de délier n'importe quelle langue.

Von Schoen s'immobilisa sur le seuil. Il venait de faire le rapprochement avec les incidents du soir dernier, tout à fait dans le genre de cette organisation criminelle dont il ne se rappelait plus le nom et qui était au service de Krupp, lui-même en féroce compétition avec la Compagnie des Intelligences Botaniques. Compte tenu des événements de la Salpêtrière, l'homme du sous-sol avait sans conteste un rapport avec la Compagnie. Libérer cet homme pourrait donner au capitaine Sobieski – l'agent envoyé par le chancelier – le moyen d'être favorablement accueilli au Champ-de-Mars.

Herbert George Wells jaugea l'homme qui entrait dans la cave. Une longue mèche brune barrait des lunettes rondes qui accentuaient le creux des joues. Regard noir dénué de vie, le nouveau venu ignore le prisonnier lié sur la chaise. Il posa un cartable en cuir sur la table appuyée contre le mur. Il ôta son long manteau noir qu'il prit le temps de plier soigneusement avant de le poser lui aussi sur la table. Son costume anthracite lui donnait l'épaisseur qu'une momie. Il ouvrit son cartable, en extirpa une boîte de laquelle il sortit une seringue et se tourna vers l'écrivain qui regretta presque que l'autre Allemand fût sorti.

— Bonjour, monsieur Wells, dit l'homme dans un anglais parfait. Je me présente. Docteur Edmund Schmidt.

— Enchanté, docteur, fit Wells, affichant un flegme très britannique. Je ne vois guère en quoi j'aurais besoin de soins. La seule affection dont je souffre actuellement est cette ligature aux poignets.

— Désolé. Vous devrez tolérer quelque temps ce désagrément.

L'écrivain fixa la grosse aiguille. Il frissonna.

— Ne vous inquiétez pas. J'ai juste quelques questions à vous poser.

— Est-il besoin d'une piqûre ?

— Il s'agit d'un fluide à base de scopolamine⁵⁸. Je tiens à m'assurer que vous répondiez en toute franchise.

Wells fronça les sourcils. Il devait s'agir d'une drogue.

— Je dois vous avertir que vous souffrirez certainement d'hallucinations puis d'une amnésie antérograde, ajouta Schmidt.

— Antérograde ?

— Vous ne vous souviendrez pas de ce qui suivra l'injection. Par contre, les hallucinations laisseront leur empreinte.

Andrea Filippone soupira. Il avait attrapé le *Petit Journal* du matin pour se donner une contenance. Cela faisait une heure qu'il essayait de voir ce qu'il se passait à l'intérieur de l'ambassade mais le mur d'enceinte était trop haut. Il devrait bouger avant d'être repéré par les Allemands. Mais ce qui lui posait problème était le contenu de l'article qu'il avait feint de lire avant de le lire réellement après avoir vu les mots « *Beati Paoli* ».

Deux victimes de meurtres, d'origine italienne, avaient été retrouvées avec, dans la bouche, une étrange pièce de monnaie frappée d'une tête de Méduse. Le journaliste ne citait aucune source mais spéculait sur la signature des crimes. Il évoquait la vengeance des *Beati Paoli*, décrivant ces derniers comme une société secrète. Il n'avançait aucune preuve qui corroborât l'assemblage d'informations incomplètes et de rumeurs mais l'histoire avait ce parfum d'extraordinaire qui lui assurerait une grande longévité dans la presse, surtout si d'autres cadavres s'ajoutaient aux premiers. Le journal pariait déjà sur une série de crimes comparable à celle de l'éventreur de Whitechapel.

Filippone froissa hargneusement le journal et le jeta. Il était temps de couper définitivement les ponts avec « ses » *Beati Paoli*.

58. Alcaloïde d'origine botanique, isolé par E. Schmidt en 1892, testé comme sérum de vérité pendant la Seconde Guerre mondiale.

Chapitre 47

Essen, province rhénane (Allemagne)

Friedrich Alfred Krupp releva la tête après avoir lu les télégrammes qui synthétisaient le rapport commun du secrétaire à l'ambassade Gerhard Klein et du docteur Edmund Schmidt. Il les tendit à Kurt Müller, actuellement sous le contrôle de Väinämöinen. Le sidérurgiste attendit que le Vrîl-Ya finît de lire.

— Que pensez-vous des propos de monsieur Wells ?

— Qu'il est impératif que nous interroguions ce Jared Cornelian.

Krupp tenta de décrypter le regard de son garde du corps habité mais les pensées de l'extraterrestre demeurèrent inaccessibles.

— Mais Jared Cornelian est mort.

— Cet exemplaire l'est, répondit platement Müller/Väinämöinen.

— Accorderiez-vous crédit à ce phénomène d'écho ?

— Absolument. Deux exemplaires sont morts. Logiquement, un troisième devrait se manifester.

— Jared Cornelian viendrait donc du futur.

— La probabilité est élevée.

— Les voyages dans le temps seraient donc possibles, marmotta Krupp.

— Ils le sont. Le procédé employé est à sens unique, sans retour possible. Cependant, nous avons quelque chose à en apprendre.

— Voulez-vous dire que ce Cornelian serait plus avancé que les Vrîl-Ya ?

— Non. Ce type d'action sur le temps relève seulement d'une compétence spécifique. Pourquoi envisagez-vous de cesser notre relation ?

Krupp sourit. Il avait oublié qu'il était lisible.

— Mon devoir d'entrepreneur est, entre autres, de prévoir toutes les éventualités, notamment en évaluant toute alternative possible à notre relation si celle-ci venait à cesser. Ceci étant, je ne souhaite pas interrompre notre collaboration.

Ce qui était vrai. Le Vrîl-Ya sonda l'homme et ne décéla aucune duplicité.

— Vous avez aussi envisagé un rapprochement avec les Martiens.

— Leurs armes m'intéressent mais ils semblent peu disposés au commerce.

— Vos motivations sont étranges.

— Il est normal que vous trouviez cela étrange, vous n'êtes pas humain.

— Nous raisonnons en termes de survie ou d'expansion. Nous ne pensons ni au pouvoir ni à la richesse, concepts qui pour nous n'ont pas de sens. Votre organisation conflictuelle en pays nous étonne.

— L'histoire a façonné les pays. Au-delà de mes intérêts personnels, je suis prussien. Les intérêts de l'Empire allemand coïncident avec les miens.

— Y compris la guerre ?

— Surtout la guerre.

Le Vrîl-Ya, regrettant une discussion improductive, revint aux événements.

— Selon le prisonnier, le nouveau Cornélian arrivera à proximité de cette infirmière que la Compagnie a fait disparaître. Nous devons donc la localiser.

— Mes hommes sont déjà dessus, répartit Krupp.

Väinämöinen perçut qu'il ne s'agissait pas d'Italiens.

— Vous vous séparez donc de monsieur Filippone.

— Jusqu'à récemment, il a donné satisfaction. Son organisation avait le mérite d'occulter notre implication. Un succès partiel est un échec. Deux erreurs sont de l'incompétence. Je ne prends pas le risque d'une troisième déconvenue.

— Monsieur Klein a rapporté que monsieur Filippone a été confronté à une femme extraordinaire, différente de celle sur laquelle il a tiré à Dunkerque.

— Ce sont en effet ses affirmations, confirma Krupp.

— Son échec était inévitable. Il n'avait pas les aptitudes requises.

— Sans doute. Qui aurait ces aptitudes ? Vous ?

— Oui, mais monsieur Müller doit rester auprès de vous. Il faut donc un autre intervenant. Un Vrîl-Ya s'est réveillé. Son nom est Lemminkäinen.

Krupp ne sut s'il devait se réjouir ou s'inquiéter. Il opta pour le positif.

— J'ai hâte de saluer monsieur Lemmin...

— Lemminkäinen. Nous verrons cela au moment opportun.

Krupp n'insista pas. Il annonça que les échantillons de Martiens volés en France parviendraient sous peu à Hamburg. Il s'excusa du délai supplémentaire dû à une tempête sur la mer du Nord.

— Quand ces échantillons arriveront, dit le Vrîl-Ya, vous choisirez un de vos gardes du corps, robuste de préférence, pour les apporter à Clausthal. Cet homme les descendra dans la mine.

— Monsieur Lemminkäinen habitera-t-il mon employé comme vous-même habitez monsieur Müller ?

— Oui, mais de manière plus profonde.

Le sidérurgiste s'abstint de commenter.

— Quand cet homme sortira de la mine, vous l'investirez officiellement en tant que responsable de la sécurité de tous vos établissements et lui donnerez pleine autorité sur vos employés.

Krupp opina mais ne put masquer une angoisse naissante que Väinämöinen feignit d'ignorer.

Chapitre 48

Nancy (France)

— Vous commencez à vous sentir très fatigué...
— Pipistrella dormir ?
— Hippolyte Bernheim se dit qu'il avait eu tort d'accepter de préparer les employés du docteur Moreau. Le neurologue se laissa aller sur le dossier de sa chaise. Son étroit col blanc, qui émergeait d'une veste noire et d'une cravate au nœud négligé, lui donnait l'air d'un pasteur. Ses yeux semblaient las dans l'ombre des sourcils qui supportaient un grand front. Les cheveux courts blond cendré arrondissaient son visage débonnaire. La pointe de sa barbiche paraissait s'allonger de désarroi. Il quêtâ des yeux Clara Sesemann.

— Pourriez-vous faire quitter la pièce à monsieur Pipistrello, s'il vous plaît ? Il m'est impossible d'hypnotiser cette... mademoiselle Pipistrella dans ces conditions.

Il avait failli dire « créature ». D'ailleurs il se demandait si le docteur Moreau n'avait pas largement outrepassé l'éthique. En voyant ces deux mi-humains mi-chauve-souris, il avait eu du mal à réprimer sa propre répulsion. Mais le neurologue avait promis son aide.

Le but était d'implanter une suggestion assez forte pour créer une sorte de brouillard d'idées empêchant un intrus de lire les pensées. Telle était la demande du docteur Moreau. Le neurologue n'imaginait pas très bien l'intrusion mentale et encore moins le brouillard censé faire écran. L'idée était en fait d'enfermer les pensées mais le procédé ne serait pas vérifiable avant la confrontation.

— Pipistrello, dit gentiment Clara. Peux-tu aller dans le salon, s'il te plaît ?

Les grandes oreilles de l'interpellé s'agitèrent.

— Pas laisser Pipistrella seule.

— Il le faut. Ne t'inquiète pas, ça va bien se passer.

— Et si tu n'obéis pas, je te découpe les ailes, jeta Lux, dévoilant les griffes rétractiles de sa main droite.

Le médecin sursauta. Le visage de Lux lui avait fait penser à un félin mais il avait écarté cette idée en se moquant de lui-même. Maintenant, il constatait qu'il s'agissait aussi d'une « créature ». Il regarda intensément Clara. Le menton légèrement carré, les lèvres fines, les pommettes hautes, les yeux bleu limpide et les cheveux blonds, élancée dans une robe pourpre élégante, elle incarnait la beauté germanique. Il était à peu près sûr qu'elle était totalement humaine.

— Lux, ne dis pas n'importe quoi, admonesta la jeune femme.

Lux se renfroigna mais Clara l'ignore.

— Pipistrello. Quand Pipistrella sera protégée, le docteur te protégera aussi. Tu gênes le docteur. Si tu gênes encore le docteur, Pipistrella sera en danger.

Pipistrello lut un encouragement dans les yeux de Pipistrella.

— Moi, à côté.

— C'est gentil, Pipistrello. Veux-tu la compagnie de Lux ?

Un frisson parcourut le petit être.

— Non. Moi seul.

Il se dandina chaotiquement vers la porte, empêtré dans ses ailes.

Bernheim considéra Pipistrella. Elle paraissait confiante. Pour montrer l'exemple, Clara avait été hypnotisée en premier. L'expérience semblait concluante, mais en serait-il de même avec cette créature ? Quant à l'homme félin, ne risquait-il pas d'être dangereux ? Bernheim se concentra sur sa patiente. Il oublia ses doutes.

— Écoutez bien ma voix. Vous allez suivre ma voix, loin, très loin...

Commença le processus d'hypnose qui, cette fois-ci, ne fut pas perturbé. Clara et Lux retinrent leur souffle. Le neurologue hésita, les mots devaient être simples, plus simples que pour Clara mais l'idée demeurait la même.

— Vous voyez une boîte, une grande boîte. Dans la boîte vous rangez...

Bernheim s'interrompt brièvement. Employer les concepts de pensées ou de rêves se révélait trop compliqué.

— Dans la boîte vous rangez... Vous ! Vous vous rangez dans la boîte. Vous fermez la boîte à clé. Personne ne peut ouvrir cette boîte. Pipistrello vous voit dans cette boîte. Vos amis vous voient dans cette boîte. Personne d'autre ne peut vous voir dans cette boîte. Gardez bien cette boîte fermée...

Bernheim répéta et répéta ces consignes comme une incantation. Il y croyait à peine mais il aurait fait le maximum.

Clara, elle, se souciait des livres-mémoires. Si Lux avait compris leur fonctionnement, Pipistrello et Pipistrella en étaient loin, mais cette lacune ne serait peut-être pas un handicap. Elle devait juste trouver le moyen de garder les livres ouverts en permanence quand les deux petits êtres descendraient en volant dans la mine de Clausthal. Ainsi ils transmettraient en permanence ce qu'ils verraient. Elle s'attrista en se disant que le docteur Moreau exagérait la prise de risque, pour ces deux-là surtout. Elle n'appréciait pas de devoir rester en retrait à Nancy alors que Lux les accompagnerait pour veiller à l'extérieur.

Chapitre 49

Paris, Champ-de-Mars (France)

David Moreau examina les personnes assises autour de la grande table. Il avait sans doute tort de vouloir s'impliquer en tout. Il aurait dû y avoir plusieurs comités mais les problèmes s'entrecroisaient tant que l'on pouvait parler de sac de nœuds.

La Sûreté Générale était venue en force, à cause des événements de la Salpêtrière, bien sûr, mais aussi pour une affaire de société secrète italienne qui impliquait Giovanni Verro, son nouvel employé. Le commissaire Hennion accompagnait l'inspecteur spécial Cantovella, nu sans son *deerstalker*, et cette montagne transpirante qu'était l'inspecteur adjoint de deuxième classe Bazoche. Ils avaient en renfort scientifique une jeune femme aux yeux d'un bleu presque transparent, Giuliana Lobbia. Comme Lucy Westenra avait discrètement glissé au biologiste que cette demoiselle pourrait être une recrue de choix pour la Compagnie, celui-ci décida de lui prêter une attention toute particulière.

Outre David Moreau, trois personnes représentaient la Compagnie. Phoebe Ann Moses, qui avait ôté son chapeau, parlerait peu, ou pas du tout. Sa maîtrise partielle du français accentuait son penchant pour la réserve. Lucy Westenra, rayonnante malgré ses récents déboires, arborait un tailleur Worth comme elle les affectionnait, d'un vert profond en écho à l'éclat de ses yeux. S'adressant plus particulièrement à Cantovella, elle s'était réjouie d'une tenue qui, pour une fois, n'était pas négligée. Le biologiste, perplexe, se demandait encore à quoi elle avait fait allusion alors que l'inspecteur était

manifestement dans la confiance. Il n'avait évidemment pas vu l'état de ses vêtements après l'explosion de la Salpêtrière ou celle de Dunkerque. Verro, dont les policiers avaient exigé la présence, complétait l'équipe. Ses cheveux blonds nordiques contrastaient avec son hâle méditerranéen. Il avait troqué le bleu de chauffe pour le costume noir.

Les policiers avaient manifesté, sans trop insister, leur désapprobation quant à la présence d'Armand Lavarède. Le journaliste, arguant de l'accord qu'il avait conclu avec David Moreau, avait réitéré sa promesse de ne divulguer des informations qu'avec l'accord des protagonistes. Il lissait machinalement sa barbe à l'impériale, sa chaise éloignée de la table comme pour marquer sa distance.

David Moreau s'attribua le rôle de président de séance.

— Toujours aucune nouvelle de monsieur Wells ?

Lucy eut un geste d'impuissance que Giuliana trouva désespérément gracieux. Hennion fixa Cantovella. Celui-ci se serait volontiers contenté d'une négation de la tête mais il céda à la pression muette de son supérieur.

— Nous ne savons pas grand-chose. Les ravisseurs sont Italiens. Ils opèrent sous les ordres de Filippone que notre jeune ami sicilien connaît. Il semblerait que Filippone reçoive lui-même ses ordres d'Allemagne, certainement depuis Essen...

L'inspecteur laissa volontairement sa phrase en suspens. Une éphémère contrariété colora le visage de Lucy mais David Moreau ne put se contenir.

— Satané Krupp !

— Voulez-vous parler du grand industriel allemand ? demanda Hennion.

— Lui-même.

— Quel serait l'intérêt de ce Krupp dans le rapt de monsieur Wells ?

Le biologiste se renfrogna. Du regard, il quêtait l'aide de sa responsable de la sécurité qui lui renvoya un sourire signifiant que c'était à lui de décider ce qu'il convenait de révéler.

— Il s'agit d'espionnage scientifique.

— Monsieur Wells détiendrait-il des informations scientifiques ?

— Seulement des informations indirectes.

— Informations relatives à monsieur Cornelian qui a été tué par Filippone, intervint Cantovella.

— En effet, confirma David Moreau à regret.

L'inspecteur spécial fixa intensément le biologiste avant de développer sa pensée :

— Ce devait être une personne importante pour que cette sauvagienne en tenue légère, et qui grimpe aux murs, ait essayé de la libérer en ne tuant pas moins de quatre ruffians.

— Misty, confirma Verro.

— À propos, je m'attendais à voir cette demoiselle ici.

— Nous n'avons pas de nouvelles de Misty, dit Lucy. Elle doit sûrement pister monsieur Wells.

— Espérons, lâcha David Moreau.

— Donc, reprit Cantovella, Filippone a tué cet homme particulier parce qu'il n'a pas pu l'arracher à mademoiselle Misty. En compensation, ses sbires ont enlevé monsieur Wells. Est-ce bien cela ?

— Oui, fit doucement David Moreau.

— Jared Cornelian... Ce monsieur était-il anglais ?

— Pas vraiment, lassa échapper David Moreau qui réalisa à la soudaine attention des policiers qu'il aurait dû réfléchir avant de parler.

— Pas vraiment ? insista Cantovella.

— Disons qu'il vient d'ailleurs, s'enfonça le biologiste.

— Ailleurs ? Il faudra que je révise ma géographie.

Le chant d'une cigale affectée d'embonpoint libéra momentanément David Moreau de la pression qui commençait à l'étouffer, au visible amusement de Lucy. Il sortit de sa veste un livre-mémoire qu'il ouvrit sans se préoccuper de l'assistance. Un éclair de joie l'illumina. Il ferma son livre.

— Monsieur Cornelian se porte à merveille. Mademoiselle Underwood s'occupe de lui.

— Monsieur Cornelian aurait-il guéri de sa mort impromptue ? interrogea Cantovella. Il me semblait qu'il avait élu domicile à la morgue.

— Mais... Euh... Il est toujours à la morgue.

Lucy étouffa un petit éclat de rire. Lavarède parut soudain très intéressé, les autres invités de la Compagnie aussi. L'inspecteur spécial inclina la tête avec un sourire moqueur.

— Allons, monsieur l'inspecteur, coupa Lucy d'un ton badin. Cessez de taquiner notre pauvre David.

— Avouez, mademoiselle, que l'ubiquité de monsieur Cornelian est pour le moins étrange.

— Je crois en effet que quelques explications s'imposent. N'est-ce pas David ?

L'interpellé opina. Lucy résuma : la venue du futur, la première mort par pendaison, la notion d'écho ou le remplacement du dernier défunt en date, la présence de monsieur Wells comme témoin direct des événements, la seconde mort. Elle omit le rôle central de Miss Underwood censée être le phare qui attirait à lui tous les éventuels nouveaux échos.

— Voulez-vous nous faire croire que ce monsieur vient du futur ? trancha Hennion, sceptique.

— Vous utilisez bien des *smart-books*, monsieur le commissaire.

Celui-ci palpa sa poche, dubitatif. Bazoche fit de même, presque inquiet. Cantovella scruta les yeux vert brillant de Lucy et n'y décéla aucune duplicité. Toutefois, il n'était pas satisfait. Il partagea ses interrogations à voix haute :

— Les manifestations multiples de monsieur Cornelian expliquent donc l'expédition dirigée par mademoiselle Westendra qui, accompagnée de monsieur Verro, mademoiselle Misty et une demi-douzaine de vigiles, a sorti ces trois personnes de l'hôpital de la Salpêtrière. Elles expliqueraient aussi cette intervention antagoniste de Filippone, diligentée par Krupp, qui s'est terminé en guerre urbaine. Néanmoins, cela n'explique pas l'intérêt particulier que vous portez à mademoiselle Underwood. Quel est son rôle ?

— Témoin, comme monsieur Wells, lâcha Lucy sans conviction.

— Pourtant, c'est auprès d'elle que vous êtes restée.

— J'étais blessée et Misty s'occupait de suivre ces messieurs.

— Je ne crois pas que quelques égratignures vous auraient arrêtée.

Lucy baissa les yeux. À Dunkerque, l'inspecteur spécial l'avait vue se relever après qu'elle eut reçu une balle en pleine poitrine.

— Donc, reprit Cantovella, mademoiselle Underwood était la personne la plus importante des trois. Selon vous,

monsieur Cornelian est un écho du futur, monsieur Wells un témoin. Si cette demoiselle était elle aussi un écho, vous ne vous en seriez pas autant souciée. Un témoin ? Pas plus que de monsieur Wells. Alors ? Quand on lance quelque chose, c'est pour atteindre une cible...

— Je vais finir votre raisonnement, s'empressa de conclure David Moreau. Mademoiselle Underwood est effectivement un repère, un guide. La cible, c'est notre époque, dans l'environnement proche de mademoiselle Underwood.

— Il semblerait que la Compagnie des Intelligences Botaniques fasse partie de cet environnement.

— Je n'y avais pas pensé, mais c'est plausible. Cependant, pour l'instant, nous ignorons les raisons des venues successives de monsieur Cornelian.

L'inspecteur spécial jaugea le biologiste et estima qu'il ne disait pas tout. Il préféra toutefois de ne pas abuser de son avantage.

David Moreau craignit un instant que le policier, un peu trop intelligent, le contraignît à avouer que le voyageur du futur avait remonté le temps à cause de l'Arbre, mais Cantovella changea de sujet.

— Avez-vous une idée des motivations de monsieur Krupp ?

— Franchement, non. Nos services ont repéré des activités bizarres autour de lui. Mais ce qui se passe va au-delà de la concurrence effrénée entre entreprises rivales. Nous pensons toutefois que les tentatives d'enlèvement répétées sur mon père sont l'œuvre de la même bande d'Italiens.

— Oui, confirma Verro.

— Donc de Krupp, relança Cantovella.

David Moreau hésita à mentionner la Société du Vrîl, les talents spéciaux du garde du corps de Krupp ou la mystérieuse mine de Clausthal. Il gagna un sursis quand on frappa à la porte. Lucy se leva, échangea quelques mots puis revint avec un papier recourbé qu'elle tendit à Cantovella.

— Un télégramme pneumatique⁵⁹ pour vous, inspecteur.

— J'avais prévenu que j'étais ici, au cas où... Merci, mademoiselle.

59. Le tube pneumatique est un système propulsant par variation de pression des récipients cylindriques qui transportaient des objets ou des « télégrammes » ; à Paris, ce réseau a été ouvert au public en 1879.

— Vous avez de la chance que la Compagnie soit raccordée au réseau de tubes du télégraphe atmosphérique, intervint David Moreau, mais pourquoi n'utilisez-vous pas les livres-mémoires de poche ?

— Nous n'en avons que quelques-uns, répartit Hennion.

— Ah ? Nous vous en enverrons d'autres.

— Pardonnez-moi, fit l'inspecteur spécial en lisant.

Tous attendirent. C'était forcément important.

— Un autre corps a été trouvé. Un Italien, probablement. Avec une pièce dans la bouche. Frappée de la Méduse sur une de ses faces.

Le Sicilien se décomposa.

— J'en viens à vous, monsieur Verro. Avez-vous votre *smart-book* ?

Le Sicilien hésita quelques instants mais comprit quand Cantovella exhiba son livre-mémoire de poche. Il sortit le sien de sa veste.

— Ouvrez-le, dit l'inspecteur spécial dont l'expression se ferma sous la concentration. Connaissez-vous ces deux personnes ?

Verro ne fut pas surpris car le policier reproduisait ce qu'ils avaient fait à Dunkerque pour obtenir le portrait de Filippone. Les visages des deux premières victimes se dessinèrent, chacun sur une page. Le jeune homme s'assombrit.

— Niccolo et Stefano, des Siciliens comme moi, des *Beati Paoli*.

— Les *Beati Paoli* sont vos ennemis maintenant.

Verro fronça les sourcils.

— Filippone est mon ennemi.

— Filippone n'est pas Sicilien. N'est-ce pas ?

— C'est un Calabrais.

— Vous ne croyez pas qu'il a tué vos amis, ou anciens amis, *Beati Paoli*.

— Non. Il n'aurait pas pris la peine de signer avec la Méduse et, de toute façon, je suis le seul qu'il doit vouloir éliminer.

— Nous ignorons donc qui perpète ces meurtres. Résumons ce que vous m'avez raconté. Filippone a réinventé les *Beati Paoli* dont l'aura légendaire lui a permis de séduire de jeunes Siciliens, déboussolés après la lourde répression contre les faisceaux de travailleurs, pour les embrigader. Il comptait probablement

sur eux pour accroître sa puissance en dehors de la Calabre, où son influence est assez faible. Le symbole de la Méduse représente la signature d'une condamnation des *Beati Paoli*. Jusqu'ici les *Beati Paoli* n'étaient qu'une légende détournée. Depuis quand les légendes exercent-elles une vengeance ?

— Je ne sais pas, inspecteur.

Cantovella s'adressa à l'assistance et, indirectement, à son supérieur, car il n'était pas certain que tout le monde comprît.

— Pour monsieur Verro, les *Beati Paoli* sont censés réparer les injustices, ils seraient en quelque sorte des Robins des bois.

— Et ces Robins sortent du bois, fit Lucy.

— Je ne l'aurais pas mieux dit, mademoiselle, fit Cantovella avec un sourire, écorchant l'humeur de Giuliana qui ne voulut pas rester dans l'ombre.

— Pourquoi monsieur Verro a-t-il été épargné alors qu'il est, si j'ai bien compris, un faux *Beati Paoli* ?

Verro leva les mains pour exprimer qu'il n'en savait rien puis regarda avec intérêt la jeune femme illuminée par son élan passionné. Ses pensées rebondirent tout à coup sur la sentence qui allait s'appliquer aux survivants de son ancien groupe.

— Il faut expliquer aux *Beati Paoli* que nous avons été trompés !

— Mais de quels *Beati Paoli* parlez-vous, jeune homme ? intervint Hennion. Je m'y perds.

— Je crois qu'il parle de ceux qui signent leurs exécutions avec la pièce frappée de la Méduse, glissa Cantovella.

— Oui c'est ça, abonda Verro. Mes compatriotes et moi, nous avons cru que c'étaient les *Beati Paoli* qui nous recrutèrent. Et je pense que les vrais *Beati Paoli* punissent ceux qui ont usurpé leur nom. Ils ne peuvent pas savoir que nous n'y sommes pour rien.

— Tout cela est bien gentil, coupa Cantovella. Mais savez-vous comment joindre ces *Beati Paoli* de pure tradition ?

— Euh... Non.

— J'ai une idée, lança Lavarède.

Verro se tourna vers le journaliste qui venait de parler. L'inspecteur jeta un œil au commissaire qui eut une expression signifiant que l'arrêt des meurtres ne serait pas une mauvaise chose. Lucy réagit plus vite.

— Je crois deviner quelle est votre idée. Un article en première page ou un placard publicitaire. Je suis persuadée que la Compagnie pourra assurer le côté financier.

David Moreau opina. Lavarède leva cependant les mains pour signifier que l'argent n'était pas un problème.

— Mais le *Vingtième Siècle* n'est pas un quotidien et ne paraît pas demain, continua Lucy. Or, il y a urgence.

Le journaliste secoua la tête en souriant, visiblement satisfait de lui-même.

— Il se trouve que je me suis porté acquéreur du *Petit Journal* pas plus tard qu'hier.

Chapitre 50

Paris, Arc de triomphe du Carrousel (France)

La rosée matinale brillait encore sur les pelouses du jardin des Tuileries. Malgré la tentation de vérifier qu'il n'était pas suivi, Wilhelm von Schoen évita de se retourner pour ne pas attirer l'attention. Aucune des rares personnes qu'il croisa ne lui parut suspecte. Il arriva au jardin du Carrousel. Le soleil matinal déchira exceptionnellement l'opacité des nuages et caressa l'arc de triomphe. Le conseiller de l'ambassade d'Allemagne cligna des yeux devant cette luminosité, inhabituelle à Paris. La brèche se referma et la ville retomba dans la grisaille.

Au pied de l'arc de triomphe, un homme blond de haute stature contemplait la frise latérale surplombant la petite arche. Jan Sobieski. Celui-ci se tourna vers von Schoen et son regard se perdit en direction de la place de la Concorde, puis il reprit son observation du monument, indiquant ainsi qu'il n'avait rien remarqué de suspect. Le conseiller aborda en français Sobieski, aussi à l'aise en costume que dans son uniforme noir de hussard.

— Bonjour, capitaine.

— Bonjour, monsieur le conseiller, répondit le Polonais. Je suggère que nous abandonnions les titres et soyons le plus neutre possible.

— Cela me paraît raisonnable, mais vous ne passez pas vraiment inaperçu.

— Parfois, être visible rend invisible.

— Citeriez-vous un ouvrage sur l'art de la guerre ?

— Je ne sais pas. Disons que je peux passer pour un touriste.

— Assurément, mais, même sans uniforme, vous avez l'air d'un militaire.

— Quel temps fait-il chez vous ?

Interloqué, von Schoen fixa le Polonais puis il comprit que l'officier parlait de l'ambassade. Il aurait pu trouver amusant ce genre de discussion mais la situation ne s'y prêtait guère.

— Le climat est à l'orage. Nous avons dû héberger notre invité au sous-sol.

Sobieski soupesa les phrases.

— Je ne savais pas qu'il y avait un invité.

— Il est arrivé il y a deux nuits, avec nos amis latins.

Le capitaine comprit l'allusion aux mercenaires italiens de Krupp.

— Le connaissez-vous ?

— Je ne crois pas. Mais je suis convaincu qu'il est quelque'un d'important aux yeux de vos amis putatifs du Champ-de-Mars. Il a séjourné à l'hôpital de la Salpêtrière avant de venir chez nous.

Sobieski réfléchit. Le conseiller devenait trop précis mais ce type de conversation avait des limites. Selon les rapports parvenus à la chancellerie, le docteur Moreau suivait deux patients placés dans cet établissement. Cette information n'aurait sans doute pas autant retenu l'attention si les hommes de Krupp n'avaient essayé, à plusieurs reprises, de kidnapper le docteur Moreau. Le premier était un écrivain, Wells, le second se nommait Cornelian.

— Votre invité écrit-il un roman ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Toutefois, j'imagine que vos amis parisiens sont impatients de le revoir.

Le capitaine médita la suggestion. La bande de Filippone n'avait pas été sollicitée pour une proie de second choix. Rame-ner le prisonnier lui permettrait d'entrer par la grande porte de la Compagnie des Intelligences Botaniques. Il éviterait ainsi de perdre du temps à élaborer une stratégie d'approche.

— Mes amis parisiens savent-ils que leur proche est chez vous ?

— Je l'ignore mais ils ne viendront pas le chercher.

L'officier dodelina de la tête. Le conseiller avait raison. Viol-er le territoire d'une ambassade équivalait à une déclaration de

guerre. Un tel acte, au mieux, déboucherait sur un incident diplomatique. La Compagnie, française, ne s'y risquerait pas, il y avait trop de bellicistes dans les deux camps prêts à exploiter la moindre occasion.

— Il faut donc que quelqu'un de notre famille vienne le chercher.

Von Schoen acquiesça. Seul un citoyen de l'Empire allemand pouvait tenter l'aventure sans craindre qu'elle dégénérât en conflit.

— Malheureusement. Je n'osais suggérer l'idée.

— Je pense à un cousin éloigné, qui viendra dans ses plus beaux atours.

Le conseiller scruta le visage fermé de Sobieski. Puisque « cousin éloigné » faisait probablement référence à sa Pologne natale, le capitaine viendrait donc officiellement, en uniforme. Ainsi, il entrerait sans encombre. S'il échouait et était capturé, il serait jugé comme traître à la patrie. S'il réussissait, l'affaire serait étouffée : la détention de Wells n'avait rien d'officiel.

— Je croyais que ce cousin voyageait léger, souffla von Schoen qui ne voyait pas, compte tenu de sa mission, pourquoi Sobieski aurait un uniforme d'apparat dans ses bagages.

— C'est le cas mais ce cousin possède un logement dans lequel il trouvera une tenue de gala.

Von Schoen s'étonna d'avoir oublié un tel détail. L'officier représentait la chancellerie auprès de l'ambassade, fonction qui justifiait ses visites cycliques à Paris et qui lui avait valu l'attribution d'un appartement. Le conseiller s'inquiéta de sa future implication.

— Ce cousin a-t-il besoin d'un guide pour trouver son chemin ?

— Non. Il a déjà visité la maison.

Sobieski préférait ne pas compromettre von Schoen.

— J'ai oublié de vous dire, glissa ce dernier. Notre invité a reçu la visite d'un médecin.

Le capitaine ne connaissait qu'une seule personne que le conseiller aurait désignée ainsi, le sinistre docteur Schmidt.

— Votre invité se porte-t-il bien ?

— Physiquement, oui, mais il souffre de récents troubles psychiques.

Le Polonais supposa que le prisonnier était en proie aux effets secondaires des composés chimiques du fameux docteur. Sa vie ne tenait plus qu'à son utilité potentielle ou à une décision qui n'avait pas encore été prise.

— Son départ ne peut attendre.

— En effet, fit von Schoen. Il me vient une idée pour les retrouvailles. N'avez-vous pas dit que le plus visible peut devenir invisible ?

— Si fait.

— Il se trouve que le chef de famille sera en galante compagnie cet après-midi.

Sobieski sourit. Il pouvait entrer sans problème dans l'hôtel Beauharnais mais la difficulté était qu'il se retrouvât seul. Les frasques de l'ambassadeur lui offraient une opportunité. Un envoyé officiel de la chancellerie pouvait exiger une audience auprès de l'ambassadeur mais personne n'oserait déranger celui-ci tant qu'il serait occupé avec une demoiselle. On ferait donc patienter cet envoyé dans un salon du rez-de-chaussée.

— Bien, conclut Sobieski. Nous nous reverrons donc cet après-midi. Je compte sur vous pour me libérer rapidement du protocole.

Chapitre 51

Paris, Champ-de-Mars (France)

— **É**lève-officier Émile Seignette, docteur, dit le marin qui se présentait, veste sur le bras, avec un air désolé.

Léopold Dufresne l'observa brièvement et lui tendit une coupelle.

— Qu'est-ce qui vous contrarie, élève-officier ?

— Eh bien, docteur, je ne tousse plus.

— Alors j'ai le plaisir de vous annoncer que vous êtes guéri.

— Mais n'est-ce pas ennuyeux ?

Le médecin de la Santé Navale reprit la coupelle destinée à recevoir, quand les malades de la « grippe martienne » pouvaient tousser, leurs expectorations ou, à défaut, leurs sécrétions nasales. Il estima qu'un prélèvement de sang serait sans objet.

— Ne vous inquiétez pas, nous savons multiplier les bactéries. Vous pouvez vous rhabiller.

Seignette remit sa veste, prit le temps de la boutonner comme s'il méditait les propos du praticien, puis partit. Un autre élève-officier approcha. Il avait l'air en pleine forme.

Depuis l'arrivée à Paris du groupe contaminé, c'était le troisième défilé dans cette salle du pavillon des Beaux-Arts, réaménagée par la Compagnie des Intelligences Botaniques. Dufresne collectait du « matériel biologique » qui était ensuite réparti entre le laboratoire de la Compagnie et l'institut Tous-saint-Béchamp où les micro-organismes étaient cultivés pour une utilisation future contre les Martiens. La guérison se répandant vite, tout allait reposer sur ces travaux.

Le médecin avait hâte de voir le prototype de fusil gros calibre à air sur lequel travaillait l'ingénieur Albert Poincaré. Cette arme projetterait des ampoules contenant les solutions infectées. Elles étaient censées se briser sur les grilles de ventilation des tripodes.

David Moreau se recula dans sa chaise en soupirant. Sa secrétaire avait laissé sur son bureau un tas de feuilles à lire, et parfois à signer. Il aurait préféré s'enfermer dans un laboratoire ou courir l'aventure. Au lieu de cela, son père étant en retrait, c'était à lui que revenait la lourde tâche de diriger la Compagnie. Soudain, son livre-mémoire s'ouvrit. Le biologiste avança son siège, intrigué mais heureux d'une récréation.

« Êtes-vous satisfait des nouvelles possibilités ? »

Langage direct sans formule de politesse, c'était l'Arbre qui communiquait, chose rare. Le jeune homme se demanda s'il pratiquait la méditation à l'instar de l'orientaliste Cassandre David.

« Le concept de méditation nous est étranger. L'analyse prospective des hypothèses et du réel est une approximation conceptuelle convenable. »

David Moreau sursauta. Il avait oublié le lien avec le livre-mémoire. Il se sentit piégé par un intrus dans son esprit.

« Nous gardons habituellement notre réserve. Répondre à une question informulée est une erreur. Nous sommes désolés. »

— Je suppose que je devrai me satisfaire de cela. Dorénavant, je formulerai mes questions oralement. Même si vous n'avez pas de perception auditive, ce que vous percevrez devrait être plus explicite. Sommes-nous d'accord ?

« Nous sommes en mesure de faire la distinction. »

— Parfait. Quel est le motif de votre communication ?

Le biologiste adaptait son langage au mode de pensée supposé de l'Arbre.

« Où en sont les préparatifs ? »

L'entité parlait évidemment du rejeton, issu d'une bouture de l'Arbre, qui serait implanté sur une petite île au large des

Mascareignes dans le but d'avoir un deuxième spécimen lié au premier, accroissant ainsi ses capacités.

— Vous pouvez le lire en moi.

« Nous n'avons pas accès aux pensées profondes. Nous ne pratiquons pas l'intrusion même si les pensées de surface sont accessibles. »

— Comme vous êtes susceptible !

Une page tourna.

« Problème de compréhension. »

— Sans importance, se rattrapa David Moreau, amusé. Un de nos navires les plus rapides arrive bientôt au port de Marseille. Il y attendra le rejeton.

« Quand procéderez-vous au bouturage et au transport ? »

— Il a fallu trouver, parmi nos employés, un botaniste qui soit volontaire pour partir et auquel nous pourrions confier ce précieux surgeon. Par ailleurs, j'avais promis à monsieur Warming, un éminent botaniste danois, qu'il pourrait observer comment l'Arbre croît en se nourrissant d'électricité. Je parle de vous. Cette implantation m'offre l'opportunité d'honorer mon engagement. Monsieur Warming est donc en chemin. Bref, je suis en train de finaliser l'organisation. Il n'y en a plus pour longtemps.

Une page tourna.

« Pourquoi ne venez-vous pas ? »

— Trop d'obligations me retiennent ici. Tout sera organisé pour le mieux.

Chapitre 52

Paris, hôtel Beauharnais, ambassade d'Allemagne (France)

Le fiacre passa sans encombre le contrôle à la grille de l'ambassade. Jan Sobieski impressionnait dans son uniforme de hussard noir à tresses dorées mais moins que la lettre d'introduction de la chancellerie. Le capitaine ne manquerait pas d'oublier, sur le lieu de son forfait, ce document dont la falsification serait facile à établir. Aucune écla-boussure ne devait atteindre le chancelier.

La voiture s'arrêta devant l'escalier principal. L'officier ouvrit la portière et descendit sans attendre le majordome qui se hâta à sa rencontre. Il posa sa main sur la garde de son sabre et se raidit d'une autorité incontestable. L'employé de l'ambassade parvint en bas des marches, essoufflé et maudissant intérieurement ces militaires qui n'avaient aucune patience ni aucun respect du protocole.

— Que puis-je pour vous, monsieur l'officier ? demanda-t-il d'un ton onctueux en essayant de ne pas fixer la tête de mort sur le colback du hussard.

— Capitaine Jan Sobieski, répliqua ce dernier. Je dois rencontrer le prince Georg Münster von Derneburg.

Le majordome, grisonnant, petit mais prenant les gens de haut, tiqua de l'absence de déférence du soldat auquel il jeta un regard torve.

— Et à quel titre voudriez-vous rencontrer son Excellence, monsieur le capitaine ?

— Je suis missionné pour rencontrer l'ambassadeur, répartit l'officier en tendant sa lettre.

Le majordome lut rapidement et estima que l'introduction était valable. Toutefois, il avait un problème à gérer.

— Je suis au regret de devoir vous faire patienter. Son Excellence est en conférence. Une réunion de la plus haute importance.

Sobieski se retint de sourire en imaginant la dentelle qui habillait cette conférence.

— Est-ce ainsi que vous traitez un envoyé de l'empereur ?

— Il me semblait que c'était de la chancellerie.

— N'est-ce pas la même chose puisque le chancelier agit au nom de l'empereur ?

— Sans doute. Mais il m'est impossible d'interrompre cette réunion.

Si Sobieski avait été directement envoyé par l'empereur, le majordome aurait pris le risque d'arracher le prince à ses ébats. Mais ce dernier n'appréciait guère le chancelier et le majordome le savait.

— Que se passe-t-il ? demanda une voix en haut de l'escalier.

Le majordome, soulagé, reconnut Wilhelm Eduard von Schoen.

— Ah ! Monsieur le conseiller, vous tombez à point nommé. Monsieur le capitaine Sobieski souhaite rencontrer urgemment son Excellence mais son Excellence est présentement très occupée.

— Et en quoi puis-je vous être utile ?

— Eh bien, si vous receviez...

— Non ! coupa Sobieski. Je dois parler au prince en personne et en privé.

Le majordome esquissa un geste et ses bras restèrent en suspens. Il se sentit soudain impuissant et dépassé.

— Je crois que monsieur le capitaine acceptera un compromis, suggéra von Schoen. Il pourrait patienter dans le salon de musique.

L'employé hésita. Von Schoen insista.

— Comptez-vous laisser monsieur le capitaine végéter dehors ?

— Bien sûr que non, monsieur le conseiller, s'offusqua le majordome.

Misty grelottait. Elle avait faim, soif et commençait à avoir froid malgré son endurance. Il n'y avait plus d'eau dans la gouttière et les souris ne se hasardaient plus sur le toit. Pire que tout, elle se sentait désespérément sale avec ses dessous maculés de crasse et d'humidité. Elle envisageait d'abandonner sa veille au risque de manquer le départ de monsieur Wells, lorsqu'un fiacre arriva. Un militaire grand et solide en descendit. Ce fut surtout son uniforme noir, avec ce chapeau bizarre bordé de rouge, qui attira l'attention de Misty. Il palabra en bas de l'escalier avec le majordome. Un homme sortit de l'ambassade, quelqu'un d'important qu'elle avait déjà vu. Il y eut quelques échanges verbaux puis les trois hommes entrèrent dans le bâtiment.

La jeune femme soupira. Il n'y avait toujours rien de nouveau.

Le majordome referma la porte du salon de musique derrière lui. Sobieski se sentit petit au milieu de cette immense pièce avec ses dorures et ses grandes peintures murales. Selon von Schoen, l'ambassadeur était réglé comme une horloge. Sa « conférence » durerait une heure. Plus qu'il n'en fallait.

Sobieski ouvrit une fenêtre, enjamba le rebord puis se laissa tomber de la hauteur du demi-étage qui surélevait le rez-de-chaussée. Son sabre racla le mur. Malgré sa souplesse, ses semelles claquèrent sur le sol. Alerté par le bruit, le planton qui veillait à l'entrée du sous-sol apparut pistolet au poing. L'officier épousseta négligemment sa manche et feignit de remarquer soudainement le militaire qui le mit en joue.

— Eh bien, soldat. Vous menacez un officier envoyé de l'empereur.

L'homme inclina légèrement son arme et détailla avec circonspection l'intrus, peu impressionné par le grade qu'il avait identifié.

— Je ne vous blâme pas, soldat. Vous faites votre devoir et c'est tout à votre honneur.

— Merci, mon capitaine, fit le garde, se détendant à peine.

Sobieski tendit la main vers la fenêtre ouverte.

— Je comprends que vous soyez étonné. J'ai grand besoin de me dégourdir les jambes. Je dois impérativement rencontrer son Excellence mais...

Il fit une pause pour prendre le ton de la confiance.

— Monsieur l'ambassadeur est en conférence et celle-ci vient à peine de commencer. Alors je dois attendre. Vous comprendrez ma souffrance.

Il rit. Le planton se relâcha. Sobieski profita de l'ouverture. Il écarta le canon du pistolet d'un revers de main. L'autre main écrasa la glotte du soldat étouffant son cri. Sobieski passa derrière l'homme et lui serra le cou jusqu'à ce qu'il tombe inconscient.

Puis l'officier se hâta vers l'entrée du sous-sol. Par chance, la surveillance était restreinte puisqu'aucune menace n'était censée venir de l'intérieur. Il ouvrit la porte, explora prestement la première pièce, puis la seconde. Il trouva Herbert George Wells dans la troisième. Ligoté sur une chaise, l'écrivain releva la tête à l'entrée de Sobieski. Le visage hagard, il sembla contempler un fantôme.

— Bonjour, monsieur Wells, je suis venu vous délivrer.

L'interpellé ne répondit pas, comme perdu dans ses rêves. Le capitaine le détacha mais il resta mollement assis. Soudain, il eut un sursaut.

— Il n'y a pas de Martiens, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur Wells. Ils sont loin d'ici.

— Ils sont venus boire mon sang. Je ne veux pas, je ne veux pas...

L'écrivain se mit à sangloter, désesparant Sobieski, mais il se rasséra d'un seul coup.

— Désolé, monsieur. C'est sûrement une hallucination. Ce docteur... Schmidt m'avait prévenu.

— Je comprends. J'ai entendu parler des drogues de ce prétendu médecin. Pouvez-vous vous lever, monsieur Wells ?

L'écrivain répondit par le geste, vacilla mais Sobieski le retint. Il eut un sourire défait.

— Je peux marcher, enfin je crois. J'espère que vous ne me demanderez pas de courir.

— Une voiture nous attend dehors.

— Alors soit... Il n'y a pas de Martiens, s'il vous plaît ?

— Non. Je vous assure.

L'écrivain remarqua le faux ordre de mission que Sobieski avait tiré de sa poche pour le laisser choir.

— Vous avez laissé tomber un papier, monsieur.

— C'est sans importance, monsieur Wells.

Misty trouva que les choses devenaient intéressantes. Le militaire en noir sauta d'une fenêtre. Il parla au soldat qui gardait la prison de monsieur Wells, l'estourbit puis entra dans la cave. Il en ressortit avec l'écrivain et le guida vers son fiacre. Une fois les deux hommes à l'intérieur, l'officier se pencha par la fenêtre pour héler le cocher. La voiture se mit en branle et se dirigea vers la grille.

Misty s'étira. Une occasion se présentait enfin.

Le fiacre s'engagea rue de l'Université. Le Champ-de-Mars était à deux kilomètres de l'ambassade et la voiture serait arrivée depuis longtemps quand l'alerte serait donnée. Sobieski observa Wells assis à côté de lui dans la cabine. Indifférent aux cahots de la voiture, l'écrivain marmottait à propos de Martiens chimériques.

Soudain, il y eut un choc sourd sur le toit. Le capitaine entendit un cri et regarda par la fenêtre. Il vit d'abord le palais Bourbon puis repéra son cocher qui, à genoux sur les pavés, se relevait tout en invectivant quelqu'un d'invisible, tendant son poing en direction du fiacre qui s'éloignait, l'attelage quasiment au galop.

Sobieski se pencha par la fenêtre et n'entrevit qu'un bras dénudé qui agitait les rênes. L'officier tergiversa. Il pouvait se livrer à une acrobatie pour reprendre le contrôle du fiacre mais il prendrait le risque d'abandonner Wells. La voiture roulait vite et il entendit des gens crier. Le capitaine aperçut des visages consternés par la cavalcade et s'étonna que la police ne fût pas encore à leur poursuite.

En voyant que le fiacre traversait l'esplanade des Invalides et continuait en direction du Champ-de-Mars, Sobieski en conclut qu'il avait affaire à un agent de la Compagnie des Intelligences Botaniques. Il sourit. Cet agent s'était abstenu d'intervenir sur le territoire allemand de l'ambassade mais avait saisi la première opportunité. Comme on le menait où il voulait aller, le hussard n'avait plus qu'à patienter.

Quelques minutes plus tard, le fiacre s'immobilisa après avoir franchi les grilles du Champ-de-Mars. Sobieski descendit sans inviter Wells à en faire autant. La première chose qu'il vit fut un éclair qui frappa la grande tour de fer. Son attention fut ensuite attirée par une jeune femme hirsute, en tenue légère fort malmenée, qui sauta du siège du cocher. Il en ignora les vigiles en noir qui approchaient, carabines menaçantes. D'un mouvement de tête la jeune femme rejeta en arrière ses cheveux tigrés, dévoilant un visage presque triangulaire et des yeux dorés aux éclairs menaçants. Elle se ramassa sur elle-même comme prête à bondir.

Le capitaine se redressa et posa négligemment la main sur la garde de son sabre. Il tenta de se donner un air officiel et pacifique, malgré la furieuse envie de sourire qui le taraudait à la vue de cette jeune femme dépenaillée qui était sûrement une employée de la Compagnie.

— Bonjour, mademoiselle. Pourriez-vous me présenter à monsieur Moreau ? Je lui amène une personne qui était séquestrée par les associés de monsieur Krupp.

Chapitre 53

Paris, Champ-de-Mars (France)

— **M**onsieur Sobieski. Vous comprendrez que votre grade n'a pas cours ici. Encore surpris qu'on lui laissât son sabre, le Polonais acquiesça aux propos de David Moreau. Il observa les personnes autour de la table qui lui avaient été présentées peu de temps auparavant. Il nota une curiosité pour la tête de mort aux tibias entrecroisés qui ornait son colback posé devant lui.

La jeune femme hirsute du fiacre, Misty, avait troqué ses hardes pour une robe anthracite en harmonie avec ses cheveux gris et bruns. Elle semblait préoccupée par des traces de saleté sur sa main. Lucy Westenra, femme brune très élégante, en tailleur rouille à rebord de fourrure, dirigeait la sécurité de la Compagnie des Intelligences Botaniques. Même aguerri par des années d'espionnage, Sobieski ne pouvait soutenir ses yeux d'un vert flamboyant. Phoebe Ann Moses, garde du corps de David Moreau, avait reculé sa chaise pour rendre accessible le revolver à sa ceinture. Son abondante chevelure bouclée adoucissait le regard aiguisé qui scrutait le moindre geste de l'officier.

Outre David Moreau et Herbert George Wells, deux autres hommes participaient à la réunion. Le Polonais se demanda si Giovanni Verro, un Sicilien, était un agent infiltré au sein des mercenaires de Krupp. Il s'interrogea aussi quant à la présence de Léopold Dufresne qui, bien qu'en uniforme de la Marine, n'aurait été convié qu'en qualité de médecin. L'écrivain avait l'air égaré mais ne semblait pas avoir besoin de soins immédiats.

— Nous avons de bonnes relations avec la Sûreté Générale, dit Lucy qui lança un regard de reproche à David Moreau. Ces messieurs cherchent eux aussi monsieur Wells. Je déplore leur absence. D'autant plus qu'ils sont certainement déjà au courant.

Sobieski avait préféré ne pas être confronté aux services français, ce que le biologiste avait accepté. Le Polonais s'étonna.

— Seraient-ils si bien informés ? Nous sommes arrivés il y a à peine une heure.

— Croyez-vous que votre chevauchée soit passée inaperçue ? Sobieski fit un clin d'œil à Misty qui retroussa ses lèvres.

— Disons que mon bref périple depuis l'ambassade devait être plus discret.

— Qu'importe, lâcha Lucy qui prit la direction des débats. Vous affirmez avoir délivré monsieur Wells pour nous l'amener.

— Oui.

— Qu'en dites-vous, monsieur Wells ? demanda Lucy à l'écrivain qui contemplait un quelconque lointain. Monsieur Wells ?

— Les Martiens n'existent pas, chevrota l'interpellé. Ils ne sont que le fruit de mon imagination.

— J'ai eu droit à ce genre de discours, fit Sobieski. J'ai pu constater qu'il était vain de lui rappeler que les Martiens occupaient l'Angleterre. Il a eu une injection de drogue avant d'être interrogé. J'ignore laquelle mais je crois que monsieur Wells a eu des hallucinations.

— C'est fort probable, intervint Dufresne. Les effets devraient, à terme, se dissiper.

Les membres de la Compagnie se concertèrent du regard. Jared Cornelian n'avait pu être enlevé et Pamela Underwood n'avait pas encore attiré l'attention. Wells avait a priori compris le rôle de l'infirmière et, drogué, il avait pu en faire part à ses geôliers, mais l'amnésie avait effacé l'interrogatoire de sa mémoire.

— Avant de continuer, reprit Lucy, je vous demande, monsieur Sobieski, d'ouvrir le livre qui est devant vous et de poser la main dessus.

— Comptez-vous me faire jurer ? ironisa le capitaine. Ce n'est pas une Bible, du moins à ce qu'il me semble.

— Ce n'est pas une Bible, en effet, mais ce sera comme si vous juriez de dire la vérité. Je vous en prie...

Le Polonais, circonspect, ouvrit le livre sur des pages blanches. S'agissait-il d'un livre-mémoire ? Sans hésiter, il posa sa main à plat dessus.

David Moreau ouvrit lui aussi un livre. Le biologiste avait sollicité l'aide de l'Arbre mais celui-ci (qui pouvait accéder aux pensées superficielles), avait refusé de partager ses intrusions. Finalement, la négociation avait abouti au rôle de détecteur de mensonges, acceptable pour le végétal. Toutefois, ce dernier avait prévenu que le procédé n'était pas dénué de risque pour la personne interrogée. C'était la raison de la présence du docteur Dufresne.

— Bien, commença Lucy. Pour qui travaillez-vous ?

— La chancellerie.

— La chancellerie de l'Empire allemand ?

— Je représente en effet son Excellence Hohenlohe-Schillingfürst.

— Si vous représentez l'empereur allemand, je saisis mieux votre réticence à rencontrer ces messieurs de la Sûreté Générale.

— Je ne représente pas l'empereur mais le chancelier.

— Je ne saisis pas bien la nuance.

— Monsieur le chancelier penche pour la paix.

— Je vois. Et pour cela, il emploie un Polonais.

— De l'armée allemande.

— Qui viole l'ambassade d'Allemagne.

— Je ne l'ai pas violée. Je suis citoyen allemand.

— L'ambassade ne sert-elle pas les intérêts de la chancellerie ?

— L'ambassadeur a, disons, des aspirations divergentes. Il est membre de la Société du Vrîl.

Au silence qui s'installa, Sobieski put mesurer l'importance de la Société du Vrîl pour la Compagnie. Misty, qui avait surveillé l'hôtel Beauharnais jusqu'à l'arrivée du Polonais, se tourna vers lui.

— Et l'homme important à qui vous avez parlé sur les marches ?

— Un agent de la chancellerie.

— Opposé à la Société du Vrîl donc, commenta Lucy.

— Oui.

David Moreau ne tint plus en place.

— Quelle est la nature du conflit qui oppose la chancellerie et la Société du Vrîl ?

— Son Excellence est opposée à la guerre, contrairement à monsieur Krupp qui pourrait séduire l'empereur.

— Monsieur Krupp fabrique des canons.

— Et il dirige la Société du Vrîl.

— Vous ne nous apprenez rien.

— La chancellerie craint la force occulte qui est tapie derrière cette société secrète. Elle représente une menace pour l'Allemagne.

— Une force occulte ? coupa Lucy. Expliquez.

— Je reconnais qu'il y a une part d'extrapolation mais... Un de nos agents infiltrés est descendu dans la mine de Clausthal en compagnie de Krupp et de Müller, son garde de corps. Il n'est jamais remonté. Des témoins affirment que Robert Kraft, dont nous partagions les services, a décidé de fuir au péril de sa vie dès qu'il s'est trouvé en contact avec Müller. Monsieur Kraft était initié à certains arts spirituels, ce qui le rendait sensible aux manifestations psychiques. Nous sommes convaincus que la mine est habitée par des individus, humains ou non, aux talents spéciaux.

David Moreau et Lucy eurent cette expression que donne la confirmation d'une mauvaise nouvelle. Ils regardèrent Verro qui secoua la tête.

— Filippone n'a jamais parlé de ça.

— Pourquoi entrer en contact avec nous ? s'enquit David Moreau. Et pourquoi maintenant ?

Le Polonais chercha la meilleure formulation. Il sentit un picotement sous sa paume de main plaquée sur le livre-mémoire et se sentit tout à coup fatigué.

— Les ennemis de mes ennemis...

— Sont mes amis. Cela me paraît un peu simple.

— Ce n'est pas beaucoup plus compliqué. Il semblerait que la chancellerie et la Compagnie aient trouvé un adversaire commun. Et la menace martienne pèse aussi sur l'Allemagne même si le cylindre planté à Wangerland ne s'est pas encore ouvert.

— Si je puis me permettre, intervint Lucy. La menace pèse aussi sur la France et ce cadre dépasse la Compagnie.

— J'en conviens, fit Sobieski étonné que personne ne relevât son intérêt implicite pour les tripodes vaincus de Dunkerque.

— Je suggère donc qu'à l'avenir nous impliquions la Sûreté Générale. Les tenir à l'écart ne serait bon ni pour vous, ni pour nous.

L'officier, soudain très pâle, se contenta d'opiner.

— Je me charge d'informer ces messieurs, conclut la jeune femme.

David Moreau se tourna vers Lucy, intrigué. D'habitude, elle délégait ce genre de choses. Dufresne se leva brusquement pour s'approcher du Polonais, livide, et enlever sa main du livre-mémoire.

— Pardon, s'excusa David Moreau. J'avais oublié.

Le biologiste posa les yeux sur son propre livre-mémoire.

« Monsieur Sobieski ne ment pas. »

David Moreau contempla l'officier des hussards allemands que Dufresne auscultait. Son teint était déjà moins terreux. L'Arbre ne donnerait pas d'autres informations mais le biologiste ne regrettait pas la déontologie du végétal qui confortait la confiance qu'il lui portait. D'autres préoccupations le ramènèrent au capitaine.

— Mademoiselle Sesemann nous a rapporté une visite de la police à l'hôtel qu'elle occupait à Goslar. Était-ce votre œuvre ?

— Oui. Je comptais soustraire mademoiselle Sesemann aux hommes de Krupp et l'utiliser comme intermédiaire.

Le biologiste soupira. Les hommes de Krupp avaient précédé la police de quelques heures. Il regarda Wells qui dodelina de la tête et murmurait comme une comptine : « Non, non, non... »

Chapitre 54

Clausthal (Allemagne)

L'homme était descendu dans la mine depuis une heure. De loin, il n'avait d'autres caractéristiques qu'un costume et un manteau noirs, comme les vigiles de la Compagnie des Intelligences Botaniques, à croire que la sécurité avait adopté un uniforme universel.

Outre les deux hommes dans la guérite du portail, deux vigiles surveillaient le chevalement. Deux autres encadraient la machine à vapeur commandée par un mécanicien et un chauffeur. Un septième se dissimulait dans l'ombre du château d'eau, un huitième déambulait entre les deux tours d'amarrage. Dans la bulle de lumière générée par les réverbères à gaz, rien ne pourrait échapper aux gardes armés de fusils, pas même une intrusion venue du ciel.

Lux rangea ses jumelles et se tourna vers ses comparses ailés perchés avec lui dans un arbre à proximité de la clôture. Leur périple discret depuis Nancy avait duré une semaine. Une large bande de tissu serrait sur la poitrine des petits humanoïdes velus, habituellement sans vêtements, un livre-mémoire ouvert. Ils avaient accepté cette gêne après les patientes explications de Clara Sesemann. La communication serait permanente et, depuis Nancy, elle pourrait suivre par images successives les événements. Lux, quant à lui, suivrait la descente dans le puits depuis le point d'observation actuel, gardant la possibilité d'intervenir.

— Il faut une diversion, grommela-t-il.

— Quoi être diversion ? demanda Pipistrello.

— Diversion être farce, glissa Pipistrella.

Lux n'avait pas envie d'expliquer. Il se demanda comment Clara aurait procédé. Ses griffes sortirent, tic marquant l'agacement. Pipistrella eut un recul et déploya ses ailes. Il leva la main, tout en cherchant ses mots.

— Tout doux. Oui, c'est une farce. Je vais embêter les hommes là-bas. Ils vont courir après moi. Après, vous descendez dans le puits. Vous regardez fort, comme vous avez appris. Vous remontez. Vous revenez ici. Compris ?

Au regard ahuri de Pipistrello, Lux eut des doutes, mais Pipistrella, elle, était plus fine.

— Compris. Moi montrer Pipistrello.

— Hommes attraper Lux ? s'inquiéta ce dernier.

— Non, je cours trop vite, le rassura Lux. Donc, vous attendez. Je vais faire la farce aux hommes. Compris ?

— Compris, firent les deux êtres en chœur.

— Et n'oubliez pas ce qu'a dit Clara !

— Si danger, partir, répartit Pipistrello.

Lux atterrit souplement sur la terre gelée. Il ôta chaussures et vêtements, ne gardant qu'un caleçon et une chemise légère, puis les rangea dans une besace qu'il accrocha à une branche. Il joua brièvement avec les griffes rétractiles de ses pieds libérés puis partit à quatre pattes. Lux longea la grille en fer forgé jusqu'à la clôture barbelée, plus basse, qui couvrait le tronçon inachevé derrière les tours d'amarrage. Il franchit les barbelés d'un saut puis rampa jusqu'au vigile qui allait et venait entre les tours. Il bondit. L'homme s'écroula, gorge tranchée. Lux jeta un œil vers le puits puis s'écarta comme il était venu avant de s'aplatir au sol à l'extérieur de la clôture, à la lisière de la pénombre.

On cria. La disparition de l'homme tué par Lux avait été détectée. Les deux gardes du chevalement approchèrent prudemment des tours, examinant les alentours. Les autres scrutèrent la nuit depuis leurs positions.

Lux s'inquiéta. L'attention des gardes avait été détournée mais ses complices n'avaient pas volé vers le puits. Il réalisa qu'il avait dit que les hommes lui courraient après.

— Et zut !

Il se leva, attendit d'être vu puis s'enfonça dans l'obscurité. Il y eut deux détonations mais aucune balle ne l'atteignit.

Essuyant d'autres tirs imprécis, il courut puis, après un long détour, il regagna l'arbre qu'il avait quitté. Pipistrello et Pipistrella étaient partis.

Lux fouilla son sac, en sortit son livre-mémoire, s'assit sur une branche et l'ouvrit. Deux images sombres apparurent, chacune sur une page. Il mit du temps à comprendre qu'il voyait la paroi du puits et le câblage de l'ascenseur. Les pages tournèrent pour montrer deux nouvelles vues qu'il put à peine différencier des précédentes. Lux espéra que les petits êtres communiqueraient des images plus utiles.

Il fut distrait de sa contemplation monotone du livre lorsque quatre vigiles sortirent du poste de garde pour rejoindre le chevalement. Lux se réjouit d'avoir emporté de la dynamite. Il faudrait un bon feu d'artifice pour distraire ces hommes quand les deux créatures ailées sortiraient du puits.

— Biologie incompatible avec la nôtre, dit Lemminkäinen en relevant la tête du globe d'analyse dans lequel il avait introduit les échantillons. Mais les Martiens ont voyagé entre deux planètes. Leur technologie a peut-être un intérêt.

— Les agents de monsieur Krupp n'étaient pas en mesure de s'en emparer, précisa Väinämöinen.

— Il en aurait été autrement si les humains préparaient rationnellement leurs actions.

— Oui, mais ce sera grâce à une de leurs solutions irrationnelles que notre dégénérescence pourra être inversée.

— L'imagination ?

— Oui.

— Le potentiel humain n'est-il pas surestimé ?

— C'est pour le canaliser que vous allez prendre le contrôle intégral de l'humain qui attend dans la salle centrale.

— « Vous » est la prémisse d'une individuation, fit Lemminkäinen.

— L'individuation est la clé de notre survie.

Le second gardien fixa Väinämöinen, comme s'il cherchait à comprendre cette assertion, avec un sentiment que les humains auraient nommé « scepticisme ».

Hans Feuerbach, agent de sécurité des entreprises Krupp, attendait depuis une heure, devant l'ascenseur, le retour des Vrîl-Ya auxquels il avait confié la glacière. Au fond de la mine, il ne se sentait pas oppressé comme il l'aurait cru. Il avait l'impression d'être dans la nef hémisphérique d'une cathédrale, sans doute à cause de l'éclairage diffus des ampoules et de la lumière bleue émise par les tunnels. Il s'imagina au cœur du labyrinthe d'une mythologie oubliée.

De bonne stature, l'homme blond s'était senti petit devant les Vrîl-Ya aux cheveux argentés et aux yeux de mercure. Il avait livré les échantillons mais ce n'était pas sa réelle mission. Il devait se mettre à disposition des Vrîl-Ya, comme Kurt Müller. Ce dernier lui avait affirmé que c'était indolore, mais c'était le salaire proposé qui avait levé toutes les angoisses de Feuerbach.

Deux êtres, en robes aux allures très jésuites, s'étaient présentés à lui mais il n'avait pas retenu leurs noms à coucher dehors. Ceux-ci étaient partis, comme glissant sur le sol, avec la glacière, dans le tunnel qu'il contemplait. Ils n'avaient pas prononcé le moindre mot. Heureusement que Müller, le secrétaire et garde du corps de monsieur Krupp, l'avait prévenu.

Deux ombres noires se profilèrent dans le tunnel. Les Vrîl-Ya revenaient. Quand ils furent assez près, leurs visages à la peau blanchâtre fluorescente et leurs cheveux argent fascinaient Feuerbach.

— Danger, partir, souffla Pipistrello.

Volant de concert en rond en haut de la salle, lui et sa compagne observaient la scène. Le petit être pressentait l'urgence de lever le camp.

— Bonshommes bizarres venir tunnel, répondit Pipistrella comme si elle énonçait une évidence indiscutable.

— Nous attendre voir quoi homme regarder. Homme regarder bonshommes. Nous voir. Nous partir.

Pipistrella soupira.

— Pas voir maison tunnel bonshommes.

— Maison bonshommes danger. Partir, insista Pipistrello.

— Eux pas voir. Moi voler. Toi attendre.

— Non, fit plaintivement Pipistrello, en vain.

Pipistrella se laissa tomber puis déploya ses ailes. Elle piqua droit sur le tunnel et s'y engagea, apparemment à l'insu des humanoïdes, mais l'homme dit quelque chose et ceux-ci se figèrent. Pipistrello s'inquiéta.

— Vous avez de sacrées chauves-souris, s'exclama Feuerbach.

— Chauve-souris, nous comprenons, dit Väinämöinen, mais nous ne comprenons pas l'aspect religieux.

L'homme dévisagea le Vrîl-Ya qui venait de lui parler.

— Je disais juste que c'était une grosse chauve-souris.

Les deux Vrîl-Ya se concertèrent mentalement. Toute vie animale avait depuis longtemps été éradiquée des souterrains. Cette chauve-souris représentait donc une intrusion. Ils avaient perçu l'air qui se froissait et aussi comme un lien télépathique. Si le lien télépathique était avéré, l'intrus pourrait transmettre des informations. Il fallait identifier la source du lien et couper court à l'espionnage.

Lemminkäinen resta avec l'employé de Krupp.

Väinämöinen retourna dans le tunnel. L'animal volait et les ondes dans l'air correspondaient aux battements d'ailes. Le Vrîl-Ya projeta son esprit à la poursuite de la chauve-souris et la localisa dans la chambre des cocons d'éternité relative. L'être était partiellement humain, certainement une créature du docteur Moreau, ce qui confirmait sa capacité à réadapter le métabolisme des Vrîl-Ya à l'environnement extérieur. Väinämöinen tenta de sonder le mi-humain mais il se heurta à un tourbillon de concepts, un mouvement continu d'idées anarchiques qui rendait l'esprit glissant et impénétrable. Pour la première fois depuis son contact avec les humains, le Vrîl-Ya s'angoissa. Il n'existait pas de savoir équivalent dans l'entourage de Krupp.

Pendant ce temps, Lemminkäinen s'approcha de Feuerbach avec cette grimace nommée sourire et censée être rassurante.

— Est-ce que monsieur Krupp vous a expliqué ce que nous attendons de vous ?

— Non. C'est Kurt qui m'a expliqué. Je serai comme lui. De temps en temps vous habiterez dans ma tête. Je serai très bien payé.

Le Vrîl-Ya perçut simultanément les images d'une liasse de petits papiers rectangulaires et d'un sac de rondelles métalliques. Sa liaison antérieure avec l'autre gardien lui permit d'associer ces pensées au concept d'intermédiation du troc. L'humain ne savait pas qu'il allait être pleinement possédé.

— Je dois vous toucher pour opérer.

— Je suis au courant.

Feuerbach se figea à l'approche des mains blanches qu'il imaginait froides. Elles lui enserrèrent la tête et un petit fourmillement lui parcourut les tempes. Il ne vit pas le halo bleuté qui nimba son crâne et cessa de penser.

Au même moment, Väinämöinen entra dans la chambre des cocons. Pipistrella, concentrée sur les bulles contenant des bonshommes endormis, capta le mouvement, prit peur et vola vers le fond de la pièce.

Essayant une nouvelle fois de pénétrer les pensées de la chauve-souris humaine, le Vrîl-Ya fut bloqué par le même écran mental qui aurait pu céder sous des assauts répétés mais au prix d'une dépense énergétique excessive. À cette occasion, il ressentit l'activité de la communication télépathique, qu'il ne pouvait ni intercepter ni brouiller. Il n'y avait qu'un moyen de l'interrompre. Malheureusement, il ne pouvait pas user d'électricité sans exposer les cocons.

Pipistrella, remarquant que le bonhomme bizarre ne bougeait plus, s'élança vers la sortie en battant vigoureusement des ailes. Väinämöinen se retourna et tendit le bras. Un éclair jaillit de sa main et effleura la créature, lui roussissant quelques poils. Elle poussa un cri strident et s'engagea dans le tunnel, beaucoup trop vite pour être rattrapée. Le Vrîl-Ya lança un appel muet à destination de Lemminkäinen puis il suivit l'intruse.

Pipistrello entendit le hurlement de sa compagne et battit frénétiquement des ailes sans pouvoir prendre une décision. En bas, le bonhomme bizarre, qui avait lâché le vigile vêtu comme les gardes du docteur Moreau, s'assit et, d'un geste circulaire de la main, s'enveloppa dans une bulle. Le vigile regarda vers le tunnel où était entrée Pipistrella avec une attitude qui parut menaçante à Pipistrello. Il entendit le froissement d'air du vol de sa compagne et plongea.

Pipistrella surgit du tunnel. Elle ne put éviter l'éclair émis par l'homme qui jura en regardant sa main. Elle s'écroura sur le sol, noircie et fumante. Pipistrello devint fou. Il tomba sur la tête de l'homme et lui lacéra le visage, lui arracha des cheveux. Sa victime agita les bras, l'attrapa mais ne parvint pas à le repousser. Pipistrello s'acharna, creva un œil, chercha la carotide. D'un seul coup, une violente douleur le secoua. Brûlé, il lâcha prise. La dernière chose qu'il vit fut l'autre bonhomme bizarre qui sortait du tunnel.

Väinämöinen considéra les deux intrus qui gisaient dans la grande salle. Il ne sentait plus de communication télépathique. Il se pencha sur la plus proche des créatures ailées. Une bande de tissu lui ceinturait la poitrine. Le Vrîl-Ya s'intéressa à l'étoffe et en extirpa un livre à moitié calciné, à l'évidence un livre-mémoire comme celui que lui avait confié Krupp. L'industriel n'avait pas mentionné d'autres usages que la mémorisation. Sans doute les ignorait-il.

L'homme investi par Lemminkäinen explorait son visage du bout des doigts. Väinämöinen s'en inquiéta oralement.

— Quel est le problème ?

— L'humain hôte Hans Feuerbach a été endommagé.

— Est-ce grave ?

— La peau est en cours de régénération. La fonction oculaire gauche est irrécupérable. Les autres dégâts sont superficiels.

— Faut-il un nouvel hôte ?

— Non. Le contrôle permanent est établi avec celui-ci. La fonction oculaire intacte suffira. Nous avons un autre problème. La biologie des humains tolère mal les tensions électriques élevées.

Lemminkäinen leva une main à la peau boursoufflée.

— Même si une régénération partielle du corps humain est possible, dit Väinämöinen, l'implantation n'est qu'une interface permettant le contrôle total d'un hôte, avec les limites imposées par une biologie différente de la nôtre, notamment en ce qui concerne l'usage du Vrîl.

— Oui. Mais nous pouvons régénérer en partie le corps de l'hôte alors que nous sommes incapables de combattre la dégénérescence de nos propres corps.

Väinämöinen s'étonna de l'amertume sous-jacente mais l'énoncé résumait assez bien la situation précaire des Vrîl-Ya.

Lemminkäinen désigna les créatures au sol.

— S'agit-il du travail du docteur Moreau ?

— Oui. C'est le résultat d'une fusion entre la biologie humaine et celle d'un animal. Ce procédé représente notre meilleure perspective de survie face aux rayons du soleil et à l'atmosphère riche en oxygène de cette planète. Le docteur Moreau jouit d'une excellente probabilité de réussir la fusion de notre biologie à celle des humains. Amener cet homme ici est une priorité.

Väinämöinen s'approcha de la seconde créature sur la poitrine de laquelle il trouva un autre livre-mémoire, en piteux état lui aussi. Il s'interrogea.

— Nous sentons une inquiétude, observa Lemminkäinen/Feuerbach.

— Contagion sémantique mais formulation correcte. Ces livres-mémoires ouvraient une communication télépathique vers une destination inconnue.

— Un arbre-vortex ? s'alarma Lemminkäinen qui ne connaissait aucune autre source de télépathie en dehors des Vrîl-Ya.

— Un arbre-vortex en a le potentiel et la description du végétal domestiqué par le docteur Moreau correspond.

— Que ferait un arbre-vortex sur cette planète ? jeta Lemminkäinen alors qu'il s'interrogeait tout autant sur la domestication du végétal.

— Nous l'ignorons et nous avons un autre point à étudier. Les pensées des mi-humains étaient protégées par un brouillard d'idées en mouvement.

— Est-ce l'œuvre de l'arbre-vortex ?

— Non. Il s'agit d'une technique développée par les humains eux-mêmes. Ils confirment ainsi leur imprévisibilité. Cette barrière mentale n'est pas infranchissable mais la percer demanderait trop d'énergie.

— Oui, et trop de temps, convint Väänämöinen tout en réfléchissant. La Compagnie des Intelligences Botaniques collabore avec l'arbre-vortex. Ses agents savent utiliser la télépathie associée aux livres-mémoires et occulter leurs esprits. Cette compagnie pourrait à terme représenter une menace.

— Les mi-humains sont-ils venus seuls ?

Väänämöinen s'étonna de ne pas y avoir pensé plus tôt.

— Logiquement, non. Il est donc impératif que l'homme-hôte sorte.

L'ascenseur vibra. Quelqu'un l'avait appelé depuis la surface. N'ayant aucun moyen de savoir ce qu'il se passait là-haut, Lemminkäinen/Feuerbach courut vers la cage qui s'élevait et sauta dedans.

Lux rageait. Pipistrello et Pipistrella n'envoyaient plus d'images. Clara, via le livre-mémoire, lui avait interdit de descendre dans le puits, affirmant qu'il était trop tard et que le risque était inutile. Ce n'était pas parce que ces deux petits crétiens ne communiquaient plus qu'ils étaient morts.

Lux tira du sac une ceinture avec laquelle il sangla le livre-mémoire ouvert sur sa poitrine. Ainsi, Clara suivrait les événements et il ne verrait pas les admonestations qu'elle ne manquerait pas de lui adresser. Lux sortit de la besace un bâton de dynamite et des allumettes. Ensuite, fondu dans la nuit, il rampa à bonne distance de la grille en direction du poste de garde.

Arrivé à destination, Lux alluma la mèche et jeta la dynamite par-dessus la grille, derrière le bâtiment. Les agents étant encore préoccupés par l'intrusion du côté des barbelés, à l'opposé, il

put courir et se retrouver suffisamment loin au moment de la détonation.

Quand l'explosion souffla le poste de garde, quatre vigiles se détachèrent du chevalement et se déployèrent en éventail face à ce qu'il restait du bâtiment. Ceux de la guérite sortirent de l'enceinte pour inspecter l'extérieur. Les autres gardèrent leurs positions, l'attention concentrée sur le lieu de l'explosion. Lux en profita pour franchir la grille de trois mètres de haut puis, en quelques foulées, se fonda dans l'ombre du tas de charbon.

Les vigiles près de la machine à vapeur, qui couvrait tous les bruits, se déplacèrent vers l'entrée, laissant seuls le mécanicien et le chauffeur. Lux se glissa jusqu'à ces derniers et, pris de scrupules vis-à-vis de « civils », choisit de les assommer. Il contempla distraitement le panneau de commande et une idée germa. Il abaissa un levier. Le choc métallique fut à peine perceptible mais l'embrayage modifia le rythme des pistons et le câble commença à s'enrouler. Lux se tapit dans une encoignure.

Lorsque les deux vigiles revinrent, Lux jaillit toutes griffes dehors et leur trancha la gorge. Il évalua ensuite la situation : les hommes enquêtant sur l'explosion n'avaient rien entendu ni remarqué. Pour eux, l'agresseur venait de l'extérieur. Ils imaginaient peut-être avoir affaire à un anarchiste. Près du puits, il ne restait qu'un vigile, posté sous le château d'eau. Celui-ci contemplait le lourd câble tendu qui se rembobinait. Lux contourna le charbon pour l'atteindre. Débarrassé de cet homme, il put escalader en toute tranquillité le chevalement.

L'ascenseur montait, sans doute vide puisque Lux l'avait lui-même appelé, mais la prudence l'incita à rester dans la charpente métallique. Les quatre vigiles près du poste de garde cessèrent leurs recherches pour revenir vers le puits.

Enfin, la cage de l'ascenseur apparut et un homme en manteau noir en sortit, celui qui était descendu avec une boîte. Grâce aux livres-mémoires, Lux savait que l'étrange humanoïde en soutane avait apposé les mains sur la tête de l'individu. Se souvenant des hypothèses de Clara quant au garde du corps de Krupp et des images d'éclair sortant des doigts transmises par Pipistrello, Lux estima le nouveau venu particulièrement dangereux.

L'homme leva la tête et Lux put voir l'œil gauche perdant encore sa gelée et le visage strié de griffures : l'œuvre de Pipistrello. Un pénible fourmillement parcourut alors le crâne de Lux, protégé sans le savoir par l'hypnose.

Lemminkäinen/Feuerbach, agacé par la résistance mentale du mi-homme, tendit le bras pour le foudroyer mais se ravisa. Il ne connaissait pas encore assez bien les limites biologiques du corps humain qu'il occupait. Après avoir dégainé le revolver de son hôte, il contempla l'arme pour en comprendre le fonctionnement.

Lux profita de cette hésitation pour sauter de la charpente où il était perché et courir derrière le tas charbon, évitant de justesse une balle tirée par l'homme qui sortait de l'ascenseur. D'autres détonations retentirent, plus lointaines et d'un son différent. Des carabines ! Les vigiles avaient dû être attirés par le premier coup de feu. Lors d'une nouvelle salve, des projectiles ricochèrent sur la houille tout près de Lux qui jugea urgent d'abandonner sa position précaire, d'autant plus que l'homme venu du sous-sol, qui étonnamment avait rengainé son arme, approchait.

Lux se précipita vers la grille, bondit par-dessus et, au moment où il atteignait la pénombre, un tir mieux ajusté l'atteignit à l'épaule. Emporté par l'élan et propulsé par l'impact, l'Homme-Chat roula sur lui-même puis, malgré la douleur fulgurante, se releva pour trotter en slalomant et se fondre dans les ténèbres sous les coups de feu imprécis qui peu à peu cessèrent faute de cible visible.

Serrant les dents, Lux regagna son camp de base. Pris d'un doute, il palpa sa poitrine. Il avait perdu son livre-mémoire. Son sac suspendu en vue, il vérifia qu'il n'avait pas été suivi et se dit qu'il avait de bonnes chances de s'en tirer.

— Pas mal. Je pensais que tu ne t'en sortirais pas.

Lux sursauta et se ramassa, prêt à frapper, puis il se détendit, reconnaissant l'homme dont le bas du visage s'allongeait en pointe évasée et dont les grandes oreilles arrondies surgissaient des cheveux. L'Homme-Lycaon ! Une présence inattendue.

— Qu'est-ce que tu fous ici, Lycos ?

L'interpellé tendit la main en direction du puits.

— À ton avis ?

— Clara ne m'a pas parlé de ton intervention.

— Elle n'y est pour rien.

— Le docteur Moreau ?

— Ce serait bien son genre d'envoyer quelqu'un sans prévenir, mais non.

Lux décrocha son sac, agacé.

— Je n'ai pas le temps de jouer aux devinettes.

— Bien sûr. Il se trouve que j'ai suivi votre petite bande jusqu'à Nancy, puis jusqu'ici.

Lux renonça à s'habiller. Il se déplacerait plus vite, sac en bandoulière. Son compère canin commençait à l'irriter.

— Alors comme ça, tu prends des initiatives.

— Oui et non. J'obéis aux consignes.

— Je ne pensais pas que le docteur Moreau te croyait assez malin...

— Non. Tu n'y es pas.

Lycos sortit soudain un poignard de sous sa veste. Lux eut un mouvement de recul mais n'eut guère le temps de s'inquiéter ou de comprendre. Il s'écroula, la lame plantée en plein cœur.

L'Homme-Lycaon récupéra sa lame et l'essuya sur la chemise du défunt. Il avait eu de la chance de pouvoir prendre Lux par surprise. Même blessé, celui-ci aurait été redoutable.

Lycos eut un rictus sardonique. Le docteur Moreau avait été stupide de le croire fidèle. L'Homme-Puma, persuadé que le docteur voudrait un jour reprendre possession de son île, avait ordonné à Lycos d'infiltrer la Compagnie des Intelligences Botaniques. Depuis qu'il avait quitté l'île, Lycos n'avait eu aucun contact avec ses habitants. Il n'avait eu jusqu'ici aucune raison valable de le faire. Cela allait bientôt changer. Lycos pressentait que des non-humains gravitaient autour de ce puits, ou vivaient dedans. L'Homme-Puma serait ravi de trouver de nouveaux alliés, peut-être même des humains comme Krupp, surtout si ceux-ci étaient en conflit avec la Compagnie.

Lycos observa la mine. Les vigiles s'étaient regroupés. Apparemment, lui et Lux avaient été repérés car les gardes et l'homme qui semblait être leur chef regardaient dans leur direction. Pourtant, ils ne tiraient pas, comme s'ils savaient ce qu'il venait de se passer. Lycos attrapa Lux par les jambes et le tira vers le portail. Les deux gardes de la guérite levèrent

leurs fusils mais jetèrent un œil vers le puits. Le « chef » leva la main et ils laissèrent passer l'équipage. Lycos atteignit l'ombre diffuse du chevalement. Quatre carabines pointèrent vers lui. Il cria, en allemand, langue qu'il avait apprise en secret.

— Ne tirez pas ! J'ai quelque chose pour vous. Je suis venu pour négocier.

Lemminkäinen/Feuerbach considéra l'individu qui sortait de l'obscurité. Il traînait le mi-humain qui avait fui. Le Vrîl-Ya sonda son esprit et ne trouva aucun obstacle. Il y lut l'effective volonté de parlementer. Ce mi-humain ne faisait pas partie du groupe des intrus.

— Baissez vos armes.

Les vigiles obtempérèrent. Lemminkäinen découvrit la forme allongée du visage et les grandes oreilles arrondies qui dépassaient des cheveux. La vision confirmait l'impression première. Il s'agissait encore d'une créature du docteur Moreau, mais celle-ci était en guerre contre lui.

Lycos s'arrêta près du Vrîl-Ya et lâcha les jambes de Lux. Il détailla sans crainte le visage griffé et l'œil percé de l'homme qui tenait un livre-mémoire. Il se demanda si c'était Lux qui l'avait agressé puis se dit que, si cela avait été le cas, celui-ci ne serait plus de ce monde. Il devait s'agir des gnomes volants.

— Bonjour, messieurs. Je me nomme Lycos. Je crois que vous cherchiez cet individu.

— Vivant, il nous aurait été plus utile, répondit Lemminkäinen.

— Sans doute. Mais l'amener vivant était au-dessus de mes forces.

Le Vrîl-Ya se concentra un instant.

— Vous dites la vérité.

— Quel intérêt aurais-je à vous mentir ?

Lemminkäinen fouilla encore l'esprit de son interlocuteur et n'y trouva rien de suspect. Lycos revint à la charge.

— À qui ai-je l'honneur ?

— Vous pouvez nous appeler Lemminkäinen.

— Enchanté. Je m'adresse à vous au nom de l'Homme-Puma, en guerre contre la Compagnie des Intelligences Botaniques. Parlez-vous au nom de monsieur Krupp ?

Le Vrîl-Ya eut un rictus.

— Nous parlons en notre nom.

Lycos hocha la tête. Il avait frappé à la bonne porte. Son attention se porta sur l'objet tenu par l'homme au nom bizarre.

— Vous vous intéressez aux livres-mémoires ?

— Oui, mais celui-ci est inerte.

— C'est parce que les livres sont liés à une seule personne.

Lemminkäinen réfléchit brièvement.

— Une symbiose.

— C'est ce que prétend David Moreau.

— Avez-vous un livre-mémoire ?

— Oui, fit Lycos en sortant le sien de sa poche. Maintenant, nous nous en servons pour communiquer.

Lemminkäinen associa cette révélation au flux télépathique détecté.

— Ouvrez-le.

— Je ne vois pas en quoi cela va vous aider, répartit Lycos en s'exécutant.

— Nous pouvons passer par votre esprit pour remonter le lien.

Lycos marqua une légère surprise mais il avait l'habitude de l'étrange. Il se réjouit d'avoir trouvé, à l'évidence, un non-humain, et se sentit prêt à satisfaire quelques caprices pour obtenir une alliance profitable.

— Je vous en prie.

Le Vrîl-Ya se focalisa sur l'esprit de Lycos et y trouva la connexion avec le livre. Il projeta ses pensées sur le lien télépathique et celles-ci remontèrent vers sa source. Il eut la très nette impression d'atteindre un espace intellectuel infini, le cœur de l'Arbre. Tout à coup, Lemminkäinen se sentit identifié et analysé puis, sans prévenir, une onde mentale déferla sur le lien, raz-de-marée de pensée pure lancé à l'assaut de l'essence du Vrîl-Ya. Très vite, ce dernier leva des protections autour de son esprit, qui tinrent bon. Néanmoins, le livre-mémoire s'enflamma, ultime réaction de défense du végétal au Champ-de-Mars.

Lemminkäinen, soucieux, contacta mentalement Väinämöinen. Il n'y avait plus de doute : les humains jouaient avec un arbre-vortex. S'ils en perdaient le contrôle, les Vrîl-Ya devraient rapidement trouver le moyen de quitter la Terre.

Chapitre 55

Nancy (France) / rue de Grenelle, Paris (France)

Dans la chambre de son hôtel de Nancy, Clara Sesemann ne parvenait pas à endiguer les larmes qui ruisselaient depuis qu'elle avait compris ce qu'il était advenu de Pipistrella et de Pipistrello auxquels elle s'était tout de suite attachée. Le danger avait clairement été sous-estimé. Elle en voulut au docteur Moreau, même si personne n'aurait pu prévoir que ces êtres souterrains étaient capables de lancer des éclairs.

Lux n'avait pas obéi. Clara ne pouvait le lui reprocher car elle aurait agi de même. Elle espérait que le contact n'avait été rompu que parce qu'il avait perdu son livre-mémoire. La dernière image montrait l'homme éborgné vu d'en haut, celui dont la tête avait été tenue par l'humanoïde et que Pipistrello avait agressé.

Clara renifla et se pencha sur son livre-mémoire. Outre le docteur Moreau, elle pensa à David Moreau, Lucy Westenra et à certaines personnes dont les compétences pourraient contribuer à la compréhension des phénomènes observés dans la mine, comme Robur, Marie Sklodowska, Cassandre David ou Albert Poincaré. Elle se dit que Misty aimerait être informée malgré le peu d'affinité qu'elle partageait avec Lux.

Clara commença par formuler un long rapport puis elle continua par un lot d'images significatives.

Dans son appartement de la rue de Grenelle, à quelques minutes du Champ-de-Mars, David Moreau ne trouvait pas le

sommeil. Il trompait l'ennui avec une sorte de réussite dont il avait inventé les règles, usant du jeu de cartes que lui avait ramené du Japon un ami de son père. Les images des cartes du *Hanafuda*, « Jeu des Fleurs », des établissements Nintendo⁶⁰, le détendaient.

David Moreau sursauta quand son livre-mémoire, comme pris de frénésie, se ferma et s'ouvrit plusieurs fois, manifestement pour attirer son attention. Le jeune homme attrapa le livre dont le manège cessa immédiatement. Du point de vue de l'Arbre, il devait y avoir urgence. Trois mots étaient inscrits en gros.

« Tentative d'intrusion. »

— Où ça ? s'affola David Moreau. Dans la galerie des Machines ?

« Sur le réseau. »

— Sur le réseau ? se calma légèrement le biologiste. De quoi parlez-vous ?

« Un livre-mémoire a été piraté. »

— Que voulez-vous dire ?

La page tourna mais la suivante resta blanche comme si l'Arbre ne savait que répondre. David Moreau se pinça les lèvres. Qu'était le réseau du point de vue de l'Arbre ? Sans doute l'ensemble des liens unissant les livres-mémoires au titanesque végétal qui occupait la galerie des Machines. Et le piratage ? Vraisemblablement un accès étranger à l'un de ces livres. Le biologiste se rappela l'opération supposée en cours à Clausthal.

« Oui. Clausthal. »

Le biologiste devait tenir compte de la psychologie du végétal qui attendait la bonne formulation. Si l'Arbre passait outre ses réserves quant à l'exploitation des lectures inopinées de l'esprit humain, cela signifiait que les employés de la Compagnie, dotés de livres-mémoires, avaient de graves problèmes.

« Pipistrella morte. Pipistrello mort. Lux mort. »

— Comment le savez-vous ? se rembrunit David Moreau.

« Interruption spécifique du lien. »

Le jeune homme accusa le coup.

— Est-ce que l'intrusion a eu lieu par leurs livres-mémoires ?

60. Entreprise japonaise fondée en 1889, produisant des cartes à jouer, les *Hanafuda*.

« Non. »

Le biologiste se demanda comment tirer les vers du nez de l'Arbre.

« Nous n'avons ni ver ni nez. »

Le jeune homme n'avait pas envie de rire. Il rassembla toute l'autorité dont il pouvait faire preuve.

— Résumez l'intrusion. Sans aucune réserve !

La page tourna, mais resta vierge. David Moreau s'impacienta.

« Le Vrîl-Ya est passé par l'esprit du dénommé Lycos pour accéder à son livre-mémoire. Nous avons bloqué l'intrusion, ce qui a eu pour conséquence la destruction du livre-mémoire. »

— Lycos est à Clausthal ? s'étonna David Moreau.

« Oui. »

— A-t-il été capturé par le... Vrîl-Ya ?

« Non. Il était consentant. »

— Consentant ? Mais que faisait-il là-bas ?

« Il négocie une alliance avec les Vrîl-Ya. »

— Pardon ?

Le biologiste réfléchit très vite. Lycos était un proche employé de son père. Il aurait pu être en mission à Clausthal mais ce n'était pas le cas. Cette affaire méritait d'être éclaircie mais plusieurs informations se mélangeaient. Il devrait commencer par la principale.

— Qui est le Vrîl-Ya ?

« Nombreux messages de Clara Sesemann en attente. »

Ces messages avaient sûrement un rapport avec Clausthal.

— Plus tard. Faites une synthèse sur le Vrîl-Ya puis une synthèse sur les actes de Lycos, sans réserve.

« Les Vrîl-Ya sont une ancienne archive presque oubliée. »

— Mais pas oubliée ?

« La mémoire résiduelle a été sollicitée lors de l'intrusion. Nous avons eu un bref accès à la mémoire du Vrîl-Ya en remontant le lien. Il a opposé un mur. Nous avons rompu le lien. Les communications de Pipistrella, Pipistrello et Lux ont apporté des compléments d'informations. L'ensemble ne permet qu'une présentation partielle et incomplète. »

— Ce n'est pas le moment d'être perfectionniste ! Faites cette synthèse partielle !

« Les Vrîl-Ya sont nés sur une autre planète. Ils ne devraient pas être sur la Terre mais nous n'avons pas pu accéder à la raison de leur présence. Ils se nourrissent d'électricité. Ils peuvent lire les pensées, contrôler des êtres non télépathes comme les humains, produire des arcs électriques et exercer de la kinésie à distance. Ils n'ont pas de volonté de symbiose. Ils ont une volonté de domination. Leur métabolisme a dégénéré. Nous ne savons pas pourquoi. Cela les empêche de quitter les souterrains dans lesquels ils vivent. Sans cette limitation, ils représenteraient pour l'humanité une menace mortelle. Ils ignorent comment combattre cette dégénérescence mais ils croient que le docteur Moreau peut les aider. »

— Pouvez-vous être plus précis sur la menace que représentent les Vrîl-Ya ?

L'Arbre parut prendre le temps de soupeser ses mots.

« Les Vrîl-Ya sont des parasites. Ils colonisent les planètes habitées pour voler les technologies de leurs populations contrôlées mentalement ou asservies en esclavage, mais aussi pour en exploiter les ressources naturelles. Quand les Vrîl-Ya partent d'une planète, ils la détruisent avec ses habitants pour ne pas laisser d'informations derrière eux. »

Le biologiste se dit que la mémoire de l'Arbre n'était pas si mauvaise que cela et qu'il avait dû être assez proche des Vrîl-Ya pour en parler ainsi. David Moreau estima qu'il faudrait revenir sur le sujet mais il devait déjà assimiler ces informations. Ce qui inquiétait l'Arbre était l'intrusion des Vrîl-Ya en tant que tels. La dégénérescence de ces êtres et leur souhait de pallier ce défaut expliquaient les tentatives d'enlèvement dont son père avait fait l'objet. Parmi toutes les questions en suspens, une s'imposa.

— Venez-vous d'une autre planète ?

Une page tourna mais la réponse tarda.

— La question est simple.

« Nous avons vécu sur plusieurs planètes. L'information sur la planète originelle est indisponible. »

David Moreau se remémora les propos rapportés de Jared Cornelian que son père avait notés au cours d'entretiens avec le docteur Janet.

— Un homme dit venir du futur et avoir été confronté à un Arbre.

« C'est possible. »

— Venez-vous du futur ?

« Les chemins du temps sont un refuge. »

— Vous n'avez pas répondu.

« Nous ne disposons pas de réponse. »

David Moreau soupira. L'Arbre, qui se prétendait amnésique, était une entité extraterrestre, une de plus. La Terre était devenue une planète très à la mode si on ajoutait les Martiens, les Vrîl-Ya, et même Jared Cornelian. Il espéra que Charles Darwin ne se trompait pas et que les baleines ou les abeilles ne venaient pas d'une autre planète. Et si Vénus était elle aussi habitée ?

Le biologiste revint à des problèmes plus terre-à-terre.

— Les actes de Lycos, rappela-t-il.

« Lycos a tué Lux. Il a négocié avec Lemminkäinen, le Vrîl-Ya qui occupe un homme pour agir à l'extérieur des souterrains. Lycos a accepté de prêter son livre-mémoire et son esprit pour que le Vrîl-Ya remonte le lien. Lycos n'est pas l'employé du docteur Moreau. Il est l'agent de l'Homme-Puma. »

David Moreau écarquilla les yeux en comprenant les implications de la dernière phrase. Il avait cru jusqu'à présent que l'Homme-Puma se contentait de son règne dérisoire sur l'île qui lui avait été abandonnée. Une réunion de crise s'imposait.

Il eut une brève pensée pour Horus, l'Homme-Faucon, qui avait entraîné sur une autre île les hommes-bêtes supposés pacifiques. Il se demanda si ceux-là se cantonnaient vraiment dans la neutralité qu'ils avaient proclamée à l'époque de leur départ.

Chapitre 56

Paris, Champ-de-Mars (France)

David Moreau contempla l'assemblée hétéroclite, un peu trop importante à son goût : il craignait que le nombre nuisît à l'efficacité. Il avait transmis aux invités qui ne les avaient pas reçus directement le rapport de Clara Sesemann et les images associées. Tous avaient maintenant connaissance des événements de Clausthal. En ce moment, la jeune Allemande était dans un train entre Nancy et Paris.

La nuit précédente, le biologiste avait profité, et abusé, de l'exceptionnelle proximité de l'Arbre. Il se demandait quelles informations il pourrait divulguer parmi celles ainsi obtenues, et comment les présenter.

Cette fois-ci, Lucy Westenra n'avait pas eu à insister pour que la Sûreté Générale fût conviée. En leur présentant l'agent de la chancellerie, la Compagnie ne serait plus en porte-à-faux avec les autorités françaises. Et certaines actions futures nécessiteraient sans doute une coordination entre les services allemands et français, et la Compagnie bien sûr.

Le commissaire Hennion, bloqué par une rencontre ministérielle, n'avait pu accompagner l'inspecteur spécial Alexandre Cantovella et son adjoint. David Moreau avait présenté Jan Sobieski aux policiers qui n'avaient pas apprécié l'implication d'un agent étranger. Ils avaient néanmoins concédé que sa présence pouvait s'avérer pertinente puisque la chancellerie allemande se disait opposée à la guerre et se déclarait adversaire de Krupp. En outre, l'unique vaisseau Martien échoué sur le continent, qui ne s'était pas encore ouvert, était sur le territoire allemand.

Phoebe Ann Moses avait prétexté une inspection à faire pour se dérober. Giovanni Verro avait appris par Cantovella que le tueur de faux *Beati Paoli* avait cessé de sévir, sans doute grâce à la première page du *Petit Journal*. Il avait obtenu une permission pour rechercher les *Beati Paoli* survivants.

Songeur, Armand Lavarède lissait sa barbe à l'impériale. David Moreau avait estimé que la mort de son journaliste, Claudius Bombarnac, justifiait sa participation. Cependant, le directeur du *Vingtième Siècle* et du *Petit Journal* ne pourrait rien publier de ce qu'il entendrait.

Armand de Kergaz et Léopold Dufresne se demandaient pourquoi ils étaient là. Pour David Moreau, ils représentaient l'armée, au cas où l'on parlerait de la future expédition en Angleterre dont le commandant, Louis Paul Noël, était retourné à Cherbourg pour organiser les opérations avec Sir Richard Poore. Le *Nautilus*, sous-marin de la Compagnie, était attendu à Calais d'ici une ou deux semaines. Le biologiste comptait aussi sur les idées hors norme du lieutenant de vaisseau, comme le fusil à air comprimé, et celles du médecin qui avait pensé à mettre en culture la grippe martienne.

Robur était revenu de Dunkerque. Tout à l'euphorie de ses découvertes, il relâchait parfois son masque hautain autour d'un sourire. Albert Poincaré l'assistait. Marie Sklodowska semblait plus rêveuse que jamais, apparence démentie par son regard concentré. Puisqu'il y avait des problèmes d'électricité, la physicienne était indispensable. Une jeune femme en robe exotique couverte d'une cascade de rubans, aux longs cheveux ondulés, méditait, yeux fermés. Cassandra David partagerait éventuellement ses recherches sur les livres sacrés du Tibet.

Misty, contrariée, jetait des regards farouches à chacun. Elle n'aimait pas le rôle qui lui était assigné. Via son livre-mémoire, elle servirait d'intermédiaire au docteur Moreau resté à Saint-Germain-en-Laye. En outre, elle était blessée, plus qu'elle ne l'aurait cru possible, de la mort de Lux. Néanmoins, l'aura puissante du médecin militaire la troublait et reléguait au second plan rancune et douleur.

David Moreau ne prit pas le temps de faire un tour de table. Il entra dans le vif du sujet. Tous avaient reçu sur leurs

livres-mémoires les transcriptions de Clara. Il proposa, qu'avant d'en discuter, il partageât ses échanges avec l'Arbre.

— Alors, comme ça, vous avez des conversations privées avec l'Arbre, lança Cantovella.

— Oui, soupira David Moreau.

— Entendons-nous bien. Il s'agit de l'Arbre qui occupe la galerie des Machines. Cet Arbre qui permet aux livres-mémoires, ses fruits je crois, de mémoriser et maintenant de communiquer. Cet Arbre qui serait une intelligence botanique. N'est-ce pas ?

Le biologiste, irrité, regretta d'avoir invité ce policier aussi inquisiteur.

— Si. En de rares occasions, j'ai des échanges avec l'Arbre. Et vous vous rappelez sûrement la conversation que nous avons eue avec lui à propos du décès de l'amiral Fleuriats.

— En effet.

— Mais le sujet n'est pas là.

— Nous verrons. Un jour, il faudra s'inquiéter des motivations de l'Arbre.

David Moreau fusilla du regard l'inspecteur spécial qui eut un sourire sarcastique. Il espéra qu'il ne serait pas à nouveau interrompu.

— Les êtres que vous avez découverts dans le rapport de Clara sont des Vrîl-Ya. Selon l'Arbre, il s'agirait d'extraterrestres, comme les Martiens.

— Et l'Arbre ? coupa Cantovella.

— Il est probable que l'Arbre aussi soit extraterrestre, admit le biologiste.

— L'Arbre cherche la symbiose avec les humains, l'appuya Cassandre.

— Une chance que l'Arbre soit tombé sur nous, relança l'inspecteur. Il aurait pu tomber sur Guillaume II de Prusse ou, pourquoi pas, les Vrîl-Ya.

— C'est mon père qui est allé le chercher au Tibet, se sentit obligé de justifier David Moreau. Quant aux Vrîl-Ya, il semble qu'ils aient avec l'Arbre un contentieux qui perdure.

— Un contentieux ? releva Cantovella. Est-ce que tous ces extraterrestres trouvent leurs mondes si ennuyeux qu'ils viennent se distraire chez nous, quitte à y importer leurs querelles ?

— Je ne sais pas. Mais le sujet n'est pas là.

— Auriez-vous avalé un perroquet ?

Le biologiste s'attrista : il n'y arriverait pas, d'autant plus que les militaires et le journaliste partageaient visiblement les doutes exprimés. Heureusement, Lucy vint à sa rescousse.

— S'il vous plaît, inspecteur. David n'est pas un grand orateur. Il y a bien évidemment beaucoup de questions en suspens mais il me semble pertinent de nous concentrer sur ces êtres souterrains.

— J'en conviens, mademoiselle, concéda Cantovella.

— Et pardonnez-lui de ne pas vous avoir présenté le capitaine Sobieski dès son arrivée. Gérer la Compagnie le met parfois dans des situations compliquées.

— Admettons, souffla Cantovella.

David Moreau se rasséra.

— Merci, Lucy. Je vais synthétiser avec les éléments fournis par Clara ou plutôt nos regrettés amis, Lux, Pipistrello et Pipistrella...

Une minute de silence s'installa spontanément. David Moreau apprécia. Ce moment eut aussi le mérite d'apaiser les tensions. Le jeune homme se sentit plus serein pour continuer.

— Un Vrîl-Ya a essayé d'atteindre l'Arbre à travers le livre-mémoire de Lycos. Lycos est un de nos employés, *était* devrais-je dire. Il a choisi de collaborer avec les hommes de Krupp et, par extension, les Vrîl-Ya.

Le biologiste estima inutile d'ajouter les problèmes avec l'Homme-Puma.

— Il a permis au Vrîl-Ya de prendre possession de son esprit pour qu'il accède au livre-mémoire. Je précise qu'un livre-mémoire est définitivement et exclusivement lié à une personne, un humain plus précisément. L'Arbre a détecté cette intrusion, ce « piratage », comme il l'appelle. Il a collecté des informations dans l'esprit du Vrîl-Ya puis le livre-mémoire a brûlé. Il s'agit d'un système de sécurité pour protéger l'Arbre. J'avoue que je n'ai pas tout compris sur ce dernier point.

— Si je puis me permettre, fit le lieutenant de vaisseau de Kergaz.

— Je vous en prie.

— Était-ce un homme ou un Vrîl-Ya qui est sorti du puits de mine ?

— Un homme. Grâce à l'Arbre je peux vous dire qu'il s'agit d'un certain Feuerbach, employé de Krupp. Mais il est habité par un Vrîl-Ya nommé Lemminkäinen. Les Vrîl-Ya ont la faculté d'investir partiellement ou totalement les humains et d'y transférer une partie de leurs talents liés à l'électricité, comme les éclairs et la lecture des pensées.

— Si leurs talents sont de nature électrique, commenta Marie Sklodowska, on pourrait leur opposer des paratonnerres et des cages de monsieur Faraday.

— Les moines Bouddhistes pratiquent une forme de méditation censée occulter les pensées : la lévitation, intervint Cassandre David.

— Un casque inspiré de la cage de monsieur Faraday me paraît plus sûr pour protéger les esprits que des artifices spirituels, persifla Robur.

— Je rappelle que Clara pense que la préparation hypnotique de monsieur Bernheim a fonctionné, dit Lucy.

— Et comment peut-elle en être certaine ? demanda Robur.

— Eh bien, les Vrîl-Ya n'ont pas pris le contrôle de Pipistrella, Pipistrello ou Lux. Étant donné ce que nous savons maintenant, c'est presque une preuve.

— Un casque augmenterait la protection, maugréa l'ingénieur sceptique.

— Assurément.

— Puisqu'on parle de Clara, tenta de rattraper David Moreau, elle a lu le carnet du regretté monsieur Bombarnac. Caché dans la forêt en lisière du site, de nuit, celui-ci observait la mine avec des jumelles. Or, malgré la lumière artificielle qui le rendait encore plus invisible depuis le puits, il a été repéré de loin par Kurt Müller, le garde du corps et maintenant secrétaire de Krupp. Il a eu la sensation physique d'être observé. Kurt Müller, qui l'a clairement localisé, a dirigé ses hommes vers lui, mais monsieur Bombarnac a pu leur échapper. Ce qui n'est pas dans le carnet c'est que, bien que n'ayant a priori aucun moyen de le retrouver, un agent de Krupp s'est quand même introduit dans sa chambre d'hôtel. Vous connaissez la suite... Nous avons aussi perdu monsieur Kraft qui,

selon le rapport de police, s'est jeté sous un fiacre en présence de Krupp et Müller. Dans la nuit qui a suivi, l'hôtel de Clara a été visité alors que monsieur Kraft n'avait pas pu être interrogé. Fort heureusement, elle l'avait déjà quitté, alertée par le carnet. Sa conclusion — que je partage —, est que Kurt Müller est habité par un Vrîl-Ya. Nous avons aussi constaté que le précédent secrétaire a disparu. Nous ignorons pourquoi.

— Monsieur Zimmer œuvrait pour la chancellerie, dit Sobieski en réponse au regard appuyé du biologiste. Je dois préciser que nous avons perdu tous nos agents infiltrés dans les affaires de monsieur Krupp et dans la Société du Vrîl.

— Nous comprenons enfin le sens du nom de cette société, observa Cantovella. Je suppose qu'il y a un lien entre Vrîl et Vrîl-Ya.

— En effet, appuya David Moreau. Le Vrîl est la manifestation psychique de l'électricité utilisée par les Vrîl-Ya. Il semblerait que ce soit partiellement transmissible mais je ne suis pas certain que les Vrîl-Ya veuillent partager leur puissance.

— Pourquoi vivent-ils dans des souterrains ? demanda Barthélémy Bazoche, l'adjoint de Cantovella, muet jusqu'ici. Pourquoi ne sortent-ils pas ?

— Bonnes questions. Je vais parler au conditionnel parce que l'Arbre a été imprécis. Dans l'incapacité de regagner leur planète d'origine, les Vrîl-Ya seraient dans ces galeries depuis très longtemps. Hormis certains d'entre eux, ils hiberneraient, ou quelque chose comme cela, grâce à des machines. Cette longue hibernation aurait entraîné une dégénérescence qui les empêcherait de quitter les sous-sols. Ils craindraient le soleil et l'air pur. Ils chercheraient un moyen de modifier leur biologie. C'est là que prennent sens les tentatives d'enlèvement dont mon père a été l'objet.

— Mis à part l'aide apportée à ce Krupp, intervint Cantovella, ce qui favorise un concurrent de la Compagnie et le parti des bellicistes, en quoi les Vrîl-Ya, à l'évidence dangereux, constituent-ils une menace pour la France et l'Allemagne ?

— J'y viens, trancha David Moreau. Si les Vrîl-Ya retrouvent leur puissance, ce qu'à mon avis ils recherchent en s'alliant avec monsieur Krupp, l'humanité sera asservie et, à terme, exterminée.

Pour partager ses craintes quant à l'avenir, il rapporta les propos de l'Arbre qui l'avaient convaincu.

— Donc, fit Cantovella en se tournant vers Sobieski, la chancellerie a de sérieuses raisons d'être inquiète. Comme pour les Martiens, la menace concerne l'humanité, et, ici, l'Allemagne est en première ligne. Ce Krupp joue avec le feu.

— Nous sommes d'accord, répondit le Polonais ravi que le Français se détendît enfin. Mais jusqu'ici nous ignorions l'étendue de la menace.

— Il faudrait faire tomber une bombe très puissante dans ce puits, jeta de Kergaz.

Dufresne ne put retenir un sourire. Misty profita du silence déclenché par cette réflexion pour lui faire une œillade. Personne ne sembla choqué par une proposition aussi radicale, David Moreau avait été très convaincant. Le lieutenant de vaisseau s'enhardit.

— Il nous faudrait un dirigeable...

— Pff, fit Robur.

Le marin fixa l'ingénieur, étonné.

— Robur estime que les aérostats sont moins maniables que les véhicules comme notre anémoptère, intervint Poincaré.

— Je pense qu'il a raison, compléta David Moreau. Toutefois, l'anémoptère est pour l'instant confronté aux limites des batteries électriques. Les moteurs à vapeur, qui sont trop lourds, ne peuvent les remplacer.

— Il faut regarder du côté des moteurs à explosion, dit Poincaré.

— Le problème des batteries est résolu, lança Robur qui attendit d'avoir capté l'attention. Nous avons extrait quatre piles, ou batteries, des tripodes de Dunkerque. Des tests sont en cours sur une de ces piles. Elle produit de l'électricité sans discontinuer depuis plusieurs jours. Quand elle sera épuisée, nous verrons si nous pouvons la recharger.

— Voilà une bonne nouvelle, dit David Moreau. Donc, partons du postulat que nous disposons d'un engin volant. Capitaine, pouvez-vous, s'il vous plaît, développer votre idée ?

— Eh bien... Je pense que vos ingénieurs pourraient concevoir une bombe de forte puissance et un moyen de l'expédier depuis le ciel pour qu'elle pénètre dans la mine et explose au fond.

— C'est possible, admit Robur. Mais que faites-vous du chevalement qui surplombe le puits et des infrastructures obtenant le puits comme l'ascenseur ?

— Il faudrait une équipe sur le terrain pour saboter l'ensemble et dégrader le chemin à la bombe.

— Nous ne pouvons pas envoyer des militaires français, coupa Cantovella. Une telle action serait interprétée comme un acte de guerre. Même des agents des services secrets poseraient problème.

— Et il est probable que ce chevalement soit en acier, commenta Poincaré.

— C'est là que j'interviens, fit Sobieski attirant l'attention sur lui. Il faut une équipe de ressortissants de l'Empire allemand. Elle pourrait être augmentée de conseillers de la Compagnie.

— C'est concevable, convint Cantovella.

— Oui, mais le chevalement est en acier, insista Poincaré.

— Je pense pouvoir recruter l'ingénieur responsable du site, Akseli Kivi, dit Sobieski. Il a conçu ce chevalement.

— Comment pensez-vous le convaincre ? demanda Lucy.

— Jusqu'ici, nous n'avons pas contacté monsieur Kivi car nous n'avions pas d'objectif en perspective. Vu ce que nous savons maintenant de la lecture des esprits, c'est une chance. Quant à sa motivation... Sa femme et ses deux enfants sont séquestrés. Leurs déplacements sont limités au strict périmètre de Clausthal. Monsieur Kivi travaille donc pour Krupp sous la contrainte. Le levier est simple. Nous soustrayons cette famille à ses geôliers et la mettons hors de leur portée. Pour la mise en pratique, ce sera plus compliqué. Puisque les Vrill-Ya disposent de perceptions peu ordinaires, nous ne pourrions contacter monsieur Kivi qu'en dernière limite, en espérant qu'il accepte. La préparation se fera donc sans lui.

S'ensuivit un ensemble de débats croisés. D'une part il était question de la protection hypnotique, spirituelle ou par un casque, des pensées. D'autre part, il s'agissait de se prémunir contre des éclairs ou des arcs électriques. Ensuite, il fallait adapter un appareil volant pour le transport d'une bombe au fort pouvoir de destruction qui exploserait au bon moment. Enfin, l'organisation sur le terrain s'avérait indispensable, tout comme la répartition des rôles et des responsabilités. On oublia un peu les Martiens et totalement l'Arbre.

Chapitre 57

Saint-Germain-en-Laye (France)

On frappa à la porte. Le docteur Moreau leva la tête du livre-mémoire sur lequel il suivait les transcriptions de Misty. La réunion à Paris avançait bien. Il avait appris des choses à propos de l'Arbre et, surtout, à propos des Vrîl-Ya. Le mystère de Clausthal était enfin levé.

— Entrez !

Une jeune femme rousse en robe beige et tablier croisé blanc poussa le battant. Pamela Underwood avait abandonné son calot mais gardait sa tenue d'infirmière. Le docteur Moreau l'avait envoyée chercher Jared Cornelian. Le voyageur temporel entra. Elle allait repartir quand le médecin la rappela.

— Miss Underwood, s'il vous plaît.

— Oui ? fit-elle d'une petite voix en clignant des yeux.

— Comment va monsieur Wells ? J'ai oublié de vous le demander.

— Je ne veux pas porter de jugement, docteur, mais je dirais qu'il délire.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Il semble ne pas me voir. Il répète sans cesse que les Martiens ne sont qu'un pur produit de son imagination.

— Je vois. Dommage qu'il ne puisse les effacer. Merci, mademoiselle.

Pamela referma la porte derrière elle. Le docteur Moreau observa l'homme qui attendait debout. Châtain, les yeux rouge orangé veinés d'ambre, ses joues restaient lisses alors qu'il ne se rasait jamais, peut-être un des bienfaits du futur. D'un geste, le scientifique l'invita à s'asseoir en face de lui.

— Bonjour, monsieur Cornelian.

— Bonjour, docteur.

— Est-ce que les Vrîl-Ya vous évoquent quelque chose ?

— Non, docteur.

— Ils partageraient avec « l'arbre-tempête », comme vous le nommez, une certaine affinité avec l'électricité. Ils auraient même été en relation avec lui.

— Je suis désolé, docteur, mais ils ne me disent rien.

— Pas même sous un autre nom ? Ou sous la forme d'une légende ?

— Non.

— Est-il possible, qu'en tant qu'écho, votre mémoire ait été altérée ?

— Rien n'est impossible mais je me souviens de la procédure d'introspection mémorielle palliant cette éventuelle déficience. Je l'ai pratiquée et je n'ai détecté aucune zone d'ombre.

Le docteur Moreau jeta un œil par la fenêtre, déçu mais guère étonné. Selon les propos de Cornelian, la principale menace préoccupant ceux qui l'avaient envoyé depuis le futur résidait dans ce qu'ils appelaient « l'arbre-tempête », l'Arbre en l'occurrence, mais comme le végétal était confiné dans la galerie des Machines, l'homme aux yeux rouge orangé paraissait ne plus savoir en quoi consistait sa mission. Néanmoins, il était possible que celui-ci conservât quelques secrets. Le scientifique regarda son livre-mémoire. Les transcriptions étaient interrompues au milieu d'une phrase. Si la réunion avait été levée, Misty l'aurait prévenu. Il n'y avait aucune raison pour qu'elle coupât ainsi une phrase.

— Excusez-moi, dit le scientifique. Je participe à une réunion à distance.

— Je vous en prie.

Le docteur Moreau se concentra pour demander des explications. Il attendit une minute mais n'eut aucune réponse. Il réitéra sa sollicitation, avec le même résultat. Il réfléchit puis se souvint de la présence du voyageur temporel.

— S'il vous plaît, monsieur Cornelian, ma requête va vous paraître étrange mais pourriez-vous vous lever et sortir dans le couloir ?

— Pas de souci.

L'homme se leva, ouvrit la porte, en franchit le seuil et se retourna.

— Est-ce que cela convient ? demanda-t-il.

— Parfait. Auriez-vous l'amabilité de patienter ainsi quelques instants ?

Cornelian acquiesça. Le docteur Moreau constata que le compte rendu de Misty reprenait mais avec une lacune qui correspondait à l'interruption. Il fit un signe à son invité qui entra, referma la porte et vint s'asseoir à nouveau. Une phrase inachevée s'immobilisa sur la page. Le lien était à nouveau rompu.

— Pouvez-vous m'éclairer, s'il vous plaît ? s'enquit poliment Cornelian.

— Il semblerait qu'en votre présence la relation entre le livre-mémoire et l'Arbre soit suspendue.

— Je ne vois pas en quoi ma présence change quelque chose.

Le docteur Moreau ne voyait pas plus. Pris d'une inspiration, il sortit un livre-mémoire de poche d'un tiroir de son bureau et le proposa à Cornelian. Le voyageur tendit la main mais, dès qu'il toucha l'objet, celui-ci tomba en poussière. Les deux hommes échangèrent un regard ébahi.

— Voilà qui est intéressant, murmura le docteur Moreau. Je suppose que votre contact pourrait être fatal à l'Arbre.

— C'est effectivement par ce moyen que je suis censé contaminer l'arbre-tempête.

— Ce ne sera pas nécessaire. Sa croissance est limitée à un espace clos dont il ne peut déborder. Mais je vous l'ai déjà expliqué.

— J'ai bien compris vos explications, maugréa Cornelian. Vos mesures paraissent efficaces, du moins pour l'instant, mais vous prenez de gros risques.

Le docteur Moreau préféra ne pas se laisser entraîner dans une dispute.

— Je crois que vous allez m'accompagner dans mes déplacements. En votre présence, mes pensées semblent inaccessibles à l'Arbre, chose que je vais apprécier car j'ignore ses limites.

Le voyageur du futur retint un commentaire. Le docteur Moreau, quant à lui, se laissa porter par ses réflexions. Si l'intuition de Clara Sesemann, corroborée par les affirmations inquiétantes de l'Arbre, se vérifiait, les Vrîl-Ya pouvaient non

seulement lire les pensées mais aussi contrôler les esprits. Il se demanda si Cornelian pouvait bloquer les intrusions mentales de ces êtres. Il revint toutefois au phénomène en cours.

— Monsieur Cornelian. Si j'ai correctement interprété le principe de l'écho permanent, vous êtes prisonnier d'une boucle temporelle perpétuelle.

— Perpétuelle, je ne sais pas, mais je crois qu'on peut l'exprimer ainsi.

— L'Arbre, l'arbre-tempête pour vous, l'arbre-vortex pour les Vrîl-Ya... L'Arbre, donc, pourrait venir du futur ou du passé. Bref. Il pourrait avoir un rapport avec le temps.

— C'est l'hypothèse des gens de mon époque, où nous l'avons éradiqué. Pour être honnête, il a tout bonnement disparu. Je ne suis pas certain qu'il ait été détruit, à mon époque je veux dire. C'est pour cela que les Tisseurs de flux m'ont envoyé à un carrefour temporel crucial, selon leurs calculs, évidemment.

— Je vois, fit le docteur Moreau qui mit de côté les questions qui lui venaient à propos des Tisseurs de flux. Et si vous dégagiez une forme d'énergie liée au temps qui générerait certaines perturbations...

— L'hypothèse est intéressante.

Le scientifique contempla son livre. Il devait rétablir la communication. Pour l'instant, Misty jouait la répétitrice mais si quelqu'un souhaitait lui poser une question, elle ne manquerait pas de remarquer son mutisme.

— Monsieur Cornelian, je suis au regret de vous demander de quitter ce bureau. Nous reprendrons cette enrichissante conversation au dîner, si vous le permettez.

Une fois seul, le docteur Moreau parcourut distraitement les informations émises par Misty. Aurait-il intérêt à s'adjoindre Cornelian en permanence ? Il faudrait alors revenir aux modes de communication traditionnels. Pouvoir isoler son esprit de l'Arbre ne serait pas une mauvaise chose. Le scientifique sourit. L'Arbre avait forcément capté cette pensée.